
UC-NRLF
$B 516 813

QVAE DE SVIS ITINERIBVS PER ITALIAM NARRAVERVNT NONNVLLI VIATORES

COLLEGIT DOCTOR CAMILLVS MONNET GENTILIS DE MONTBARBON

PISA ROMA

CAM





BOLOGNE

FERRARE, MODÈNE, REGGI

PARME, PLAISANCE

ET LEURS ENVIRONS.

IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, n° 8.

BOLOGNE

FERRARE, MODÈNE, REGGIO,

PARME, PLAISANCE

ET LEURS ENVIRONS.

Par M. Valery,

BIBLIOTHÉCAIRE DU ROI DES FRANÇAIS AUX PALAIS DE VERSAILLES ET DE TRIANON.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET Ce.

—

1842

FERRARE [1].

Ferrare. — Château. — Palais *del Magistrato.* — *Intrepidi.* — Renée de France. — Réforme en Italie.

Ferrare triste, déserte, abandonnée, respire encore une sorte de grandeur et de magnificence

(1)

		POSTES.		POSTES.
De Venise à	Fusine. . .	1 —	Polesella . .	1 —
	Dole. . .	1 1/2	Ferrare. . .	2 —
	Padoue. . .	1 1/2	Malalbergo.	1 1/2
	Monselice .	1 1/2	Argine. . .	1 —
	Rovigo . .	1 1/2	Bologne. . .	1 —
				13 1/2

Monnaies de l'État romain.

Le *baïoque* vaut un peu plus de 5 centimes ; le *paul* vaut 55 centimes ; le *demi-écu*, 5 pauls, et l'*écu*, 10.

	Francs.	Centimes.
Pistoles de Pie VI et Pie VII.	17	27
Demi-pistoles.	8	63

BOLOGNE. — FERRARE. 1

de cour (1); son château surtout, occupé par le légat, avec ses ponts, ses tours, ses élégantes ba-

	Francs.	Centimes.
Sequin, 1769, Clément XIV et ses successeurs.	11	80
Demi-sequin.	5	94

Postes. — Tarif des prix d'une poste.

	Baïoques.	Francs.	Centimes.
Pour chaque cheval de trait ou de selle.	50	2	62
Au postillon	35	1	68
Au garçon d'écurie.	5	»	26
Pour un troisième cheval ou cheval de courrier	40	2	08

Quelquefois on donne, pour les guides, aux postillons si alertes des Etats romains jusqu'à 5 et 6 pauls.

(1) La décadence de Ferrare a toutefois été exagérée par quelques voyageurs récents. Le commerce des blés y est considérable ; si elle n'est plus précisément *la città bene aventurosa* de l'Arioste (*Orl.* cant. XLIII, st. 55), elle serait encore assez *la gran donna del Pò* du Tassoni (*Secch. rap.* cant. V, st. 37); la population, qui, sous l'administration française, était de vingt-trois mille sept cents habitants, monte aujourd'hui à près de trente-deux mille, y compris les faubourgs. Elle s'était élevée à soixante mille sous les ducs de la maison d'Este. Les juifs forment environ un tiers de la population actuelle; ils ont été contraints d'habiter un quartier séparé; mais ce quartier est le plus beau et ne ressemble point à l'infect *Ghetto* de Rome.

La force, la beauté, la longévité des habitants de Ferrare, prouvent que sa réputation d'insalubrité n'est pas très-méritée. Cette insalubrité, que produisent le voisinage des marais et les eaux stagnantes des fossés de l'ancien château, est corrigée par la vigueur, l'abondance de la végétation, et par le courant d'air que le Pô amène de l'ouest à l'est.

La chère est bonne à Ferrare. On cite : l'esturgeon du Pô,

lustrades, conserve au dehors un air de féerie qui répond à ses poétiques souvenirs; son aspect me frappa vivement le soir de mon arrivée, lorsque je le contemplai au clair de lune, dont les rayons se reflétaient dans ses larges fossés remplis d'eau. La visite des appartements, le lendemain matin, dissipa complétement cette illusion : ils avaient été peints à neuf par un artiste et un *dilettante* de Ferrare; et comme je recherchais curieusement quelques traces du séjour des princes de la maison d'Este, le *custode* ne manqua pas de me dire avec vanité qu'il n'y avait pas un seul coin qui n'eût été refait par Son Éminence. Si j'avais pu soupçonner un tel mécompte, j'aurais, je crois, dédaigné ce château, comme fit Michel-Ange, lorsque, passant incognito à Ferrare pendant le siége de Florence, et invité par le duc Alphonse à venir loger au palais, il préféra fièrement rester à son auberge (1). Quelques débris cependant de belles

soit au court bouillon, soit rôti, ou sur le gril; l'anguille salée de Comacchio; le caviar d'esturgeon; le saucisson à suc (*salame da sugo*). — Vin rouge du Codigoro. — Auberges. — *Les Trois Mores*, *les Trois Couronnes*. — *Libraire*. — Bresciani.

(1) Michel-Ange consentit toutefois à accompagner le duc qui voulut lui montrer ses tableaux, et ce fut alors qu'à la vue des peintures du Titien, il prononça ces paroles mémorables : *Che non avea creduto che l'arte potesse giungere a tanto, e che solo Tiziano era degno del nome di pittore !*

peintures subsistent encore au plafond de l'antichambre et de la salle de l'Aurore; elles sont de Dosso Dossi, grand peintre ferrarais du XVIe siècle, célébré par l'Arioste, dans le Roland, comme un des premiers peintres de l'Italie.

Le palais *del Magistrato*, résidence du gonfalonier, a d'admirables peintures : des arabesques et de petites figures à fond d'or; l'Arche de Noé, de Dosso Dossi: quatre tableaux en clair-obscur, représentant divers traits de la vie du pape saint Silvestre; les douze Apôtres, la Prière dans le jardin, la Résurrection du Christ, la Descente du Saint-Esprit, du Garofolo, l'ami de l'Arioste, le Raphaël de Ferrare, et l'un des meilleurs élèves de ce grand maître : deux célèbres ovales offrent le Martyre de saint Maurèle, du Cosmè, artiste ferrarais du XVe siècle, peintre de la cour de Borso d'Este; un Saint Bruno, du Guerchin; la Manne dans le désert; le Festin des noces, d'Augustin Carrache; une Crèche, de l'Ortolano, Ferrarais, imitateur de Raphaël; la Nativité de la Vierge; celle de l'Enfant Jésus; une Assomption, du Bastianino, autre Ferrarais, élève et imitateur de Michel-Ange pour lequel il avait, à quinze ans, fui la maison paternelle.

L'ancienne académie *degli Intrepidi*, devenue, en 1803, après deux siècles d'existence, l'académie *Ariostea*, et, en 1814, l'académie scientifique-littéraire *degli Ariostei*, tient ses séances au palais

del Magistrato. La dernière transformation des *Intrepidi* semble une amélioration : les recherches scientifiques des académies de province, telle que l'est à peu près aujourd'hui l'académie de Ferrare, doivent être préférables à leur poésie puisqu'elles recueillent et présentent des faits.

Près de la salle Ariostéenne est une petite pièce et trois autres donnant sur le jardin, dans lesquelles, selon le savant guide de Ferrare, le docteur Antoine Frizzi, Calvin aurait été caché, lorsque, fugitif, il avait trouvé un asile près de la duchesse Renée, femme d'Hercule II, protectrice des gens de lettres et des érudits de son temps. C'était là qu'il faisait secrètement le prêche à cette princesse, fille hérétique de Louis XII et de la sévère Anne de Bretagne, à la docte et belle Olimpia-Fulvia Morata, à François Porto Centese, et autres courtisans, qui, surpris par le duc, s'enfuirent un jour avec leur apôtre. Quelques mois après Calvin, Marot, aussi banni de France, était venu à Ferrare; il en avait à son tour été chassé par le duc, mari étrangement jaloux, dont la femme n'eut jamais de rendez-vous qu'avec des sectaires. Renée, femme héroïque (1), ne put être ramenée à la foi

(1) A la mort de son époux, Renée s'empressa de quitter l'Italie et de revoir sa patrie ; elle développa un grand caractère pendant nos guerres civiles, sa demeure fut l'asile des proscrits, et cette ancienne dame du château de Ferrare mourut dans le

par l'inquisiteur envoyé pour cela de France, malgré toutes les persécutions qu'elle subit, et que Marot a déplorées dans ses beaux vers à Marguerite de Navarre sa sœur :

> Ha, Marguerite, escoute la souffrance
> Du noble cueur de Renée de France.

Quand on considère l'opiniâtreté religieuse de la duchesse de Ferrare et son martyre domestique (elle avait été séparée de ses enfants par son époux), le calvinisme des femmes et des beaux esprits de cette petite cour, l'ardeur de leur prosélytisme (Renée avait converti le général français de l'armée de Henri II, dans la guerre de Toscane, Jean de Parthenai, seigneur de Soubise), il est impossible de ne pas croire que la réforme n'ait poussé ses attaques contre Rome jusqu'au cœur de l'Italie (1).

manoir gothique de Montargis. Ginguené s'est mépris lorsqu'en parlant du calvinisme de Renée (*Hist. litt. d'Ital.*, IV, 97), il regrette que ces opinions inintelligibles aient porté le trouble dans une cour paisible et rendu misérable *la fin d'une vie* si utilement employée à cultiver et à encourager les lettres ; lors de la visite et des instructions de Calvin à Ferrare, en 1535, Renée n'avait que vingt-cinq ans, elle rentra en France en 1559 et vécut jusqu'en 1575.

(1) *V*. L'ouvrage curieux déjà cité au volume *de Milan à Venise*, p. 33 (*History of the progress and suppression of the reformation in Italy*). D'après M. M'Crie, la réforme se serait même étendue jusqu'en Calabre et en Sicile, où des Vaudois se seraient réfugiés. Les nouvelles opinions eurent alors des partisans parmi un grand

En France, à cette même époque, une partie des princes du sang et de la noblesse avait embrassé le protestantisme; il paraît ainsi avoir eu bien des chances de triomphe. Toutefois, lors même que l'inquisition ne l'eût point réprimé aussi violemment en Italie, je doute qu'il s'y fût jamais solidement établi. Les Italiens ont pu applaudir aux invectives poétiques du Dante et de Pétrarque contre la cour romaine, aux déclamations tribunitiennes de Savonarole, à la discussion indépendante de fra Paolo, mais ils ne pourraient point s'arranger dans la pratique de la sévérité, de la tristesse des doctrines réformées, et elles sont tout à fait antipathiques aux mœurs, aux coutumes et à l'esprit de cette nation.

nombre de savants et même de théologiens italiens. L. Bossi (notes de la traduction de la *Vie de Léon X*, t. XII, p. 246, 7) en a cité une vingtaine dont quelques-uns ont échappé à l'écrivain anglais; tels sont: Jacopo Broccardo de Venise, Gian-Leone Nardi de Florence, Simone Simoni de Lucques, Jacopo Acconzio de Trente. François Calvi, libraire instruit de Pavie, et dont Érasme et André Alciat ont fait l'éloge, paraît avoir principalement contribué à répandre en Italie les livres des protestants.

Cathédrale. — Madone. — Pèlerin. — Lilio Giraldi. — Saint-François. Écho. — Maison d'Este. — Pigna. — Saint-Benoit. — Saint-Dominique. — Celio Calcagnini. — *Santa-Maria-del-Vado*. École ferraraise. — Saint-André. — Capucines. — Gesù. — La duchesse Barbara. — Pericolanti.

La cathédrale du XIIe siècle, renouvelée au-dedans, conserve au dehors son gothique caractère : sa façade est couverte de bas-reliefs intacts représentant la Vie de Jésus-Christ, le Jugement dernier, l'Enfer, le Paradis, les sept Péchés mortels, de mille emblèmes sacrés, profanes, grotesques et même quelque chose de plus; sur la porte à gauche est un buste colossal antique, de marbre grec, donné pour la Madone de Ferrare, une de ces madones d'Italie célèbres dans les vieilles histoires de la ville (1), et du même côté la statue d'Albert d'Este, en habit de pèlerin, qui revint de Rome en 1390 et

Rapporta de son auguste enceinte
Non des lauriers cueillis au champ de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons et de belles dispenses,

pièces et bulles que l'on y voit sculptées.

Les peintures sont belles et curieuses : les Apô-

(1) Vérone et Mantoue ont aussi des madones qui passent dans leur histoire fabuleuse pour les avoir fondées : *Memorie per la Storia di Ferrara raccolte da Antonio Frizzi*, II, 142.

tres saint Pierre et saint Paul; une Vierge pleine de majesté sur un trône et environnée des saints; une Assomption, sont du Garofolo. A l'autel du Saint-Sacrement, le tableau est de Parolini, artiste de quelque mérite, mort en 1733, le dernier des peintres de Ferrare; les anges de cette chapelle et plusieurs autres statues d'anges, de saints et de séraphins de l'église sont d'André Ferreri, sculpteur du dernier siècle, dont la recherche quelquefois n'est pas sans grâce. Au chœur, le Jugement dernier, fresque du Bastianino, le premier des Jugement dernier après celui de la chapelle Sixtine, dont il est une habile et superbe inspiration, a été altéré par une récente et maladroite restauration. L'artiste, à la manière du Dante et de Michel-Ange, a placé ses amis dans le paradis et ses ennemis en enfer; on y voit même une jeune fille qui avait dédaigné sa main, et elle est regardée de travers par celle qui consentit à l'épouser et qu'il a mise au rang des élus. Une Annonciation, un Saint George sont du Cosmè; on lui doit encore les miniatures admirables qui ornent les vingt-trois volumes des livres du chœur, présent de l'évêque Barthélemy de La Rovère, énormes et brillants volumes comparés, préférés même à ceux de Sienne, éloge qui suffit pour donner une idée de leur magnificence. Près de là est la pierre sépulcrale d'Urbain III qui ne fit que passer sur le trône de saint

Pierre, et mourut de douleur à la nouvelle des désastres de la seconde croisade (1).

Les cinq statues de bronze d'un antique autel, le Christ en croix, la Vierge, Saint Jean, Saint George et Saint Maurèle, paraissent l'ouvrage de Bindelli, Véronais, et Marescotti, habile artiste de la fin du xv[e] siècle, qui n'a composé qu'un petit nombre d'ouvrages, mais très-estimés; Marescotti était un religieux de l'ordre des Gesuati, fondé en 1367 par saint Jean Colombini de Sienne et supprimé en 1668 par Clément IX. Donatello, appelé de Venise pour fixer la valeur de ces statues, les trouva très-précieuses et les fit payer 1,641 ducats d'or. Une Sainte Catherine, au cinquième autel, est encore du Bastianino.

L'inscription du tombeau de Lilio Giraldi, le célèbre mythologue, mis depuis au *Campo-Santo*, est restée à la cathédrale : cette inscription, faite par lui, rappelle sa misère :

. . . . *Nihil*
Opis ferente Apolline (2),

(1) La nouvelle même de la prise de Jérusalem n'a pu causer la mort d'Urbain III, ainsi qu'on l'a dit : sa mort est du 20 octobre et Jérusalem ne s'était rendue à Saladin que le 12. Il mourut sans doute en apprenant la perte de la bataille qui précéda la dernière catastrophe.

(2) Cette inscription porte la date de 1550; elle explique l'erreur de ceux qui font mourir Giraldi cette même année,

dit-il dans son langage païen, et qui paraît un peu étrange dans une église. Montaigne parle avec une sorte de commisération, qui lui fait honneur, de la fin de Giraldi : « J'entends, avecques une grande « honte de nostre siècle, qu'à nostre veue deux « très-excellents personnages en sçavoir sont « morts en estat de n'avoir pas leur saoul à man- « ger, Lilius-Gregorius Giraldus en Italie, et Se- « bastianus Castalio en Allemaigne ; et crois qu'il « y a mille hommes qui les eussent apppelez « avecques très-avantageuses conditions, ou se- « courus où ils estoient, s'ils l'eussent sceu. Le « monde n'est pas si généralement corrompu, que « je ne sache tel homme qui souhaitteroit, de bien « grande affection, que les moyens que les siens « lui ont mis en main se peussent employer, tant « qu'il plaira à la fortune qu'il en iouisse, à met- « tre à l'abry de la nécessité les personnages « rares et remarquables en quelque espèce de va- « leur, que le malheur combat quelquefois jus- « ques à l'extrémité (1). » Cette page pourrait

tandis que, selon de Thou, il ne mourut qu'en 1552 ; Giraldi l'aura probablement composée deux ans avant sa mort.

(1) Ch. XXXIV : *D'un défaut de nos polices.* Montaigne ainsi que de Thou, qui fait mourir Giraldi très-pauvre, ne paraît pas avoir été exactement informé : Giraldi reçut, vers la fin de sa vie, des secours de la duchesse Renée, et, selon Tiraboschi, il avait laissé à sa mort une somme d'environ dix mille écus.

contredire la réputation égoïste de Montaigne; et son regret, même indirect, de n'avoir pu secourir le mérite, est à la fois noble et touchant.

Le célèbre écho de l'église Saint-François répète les sons jusqu'à seize fois et de toutes les parties de l'édifice. On admire plusieurs tableaux du Garofolo : l'Arrestation du Christ, fort endommagée; la Vierge, l'Enfant Jésus, Saint Jean-Baptiste et Saint Jérôme, d'une expression divine; une Sainte Famille en repos, naïve, élégante; une superbe Résurrection de Lazare; le Massacre des Innocents, déchirant, pathétique. Un de ces badigeonneurs qui ont comme envahi toutes les églises de l'État pontifical, avait laissé tomber de sa brosse de grosses taches de blanc sur un de ces chefs-d'œuvre mal placé et à demi détruit. Une très-belle Sainte Famille est de l'Ortolano; une Fuite en Égypte, très-gracieuse, du Scarsellino; une Déposition de croix, la Résurrection et l'Ascension, sont de grands et bons ouvrages du Mona, Ferrarais, inégal, désordonné de talent comme de caractère, meurtrier d'un courtisan du cardinal Aldobrandini, et obligé, après son crime, de finir ses jours loin de sa patrie. Un monument plus remarquable par ses marbres que par le goût, est le mausolée du marquis de Villa, Ferrarais, illustre capitaine, défenseur intrépide de Candie, mort en 1670. Parmi quelques tombeaux de lettrés ferrarais, on

distingue celui du savant Jean-Baptiste Pigna, historien des princes d'Este, secrétaire et favori du duc Alphonse, dont le Tasse, son rival d'amour et son ennemi, eut la faiblesse de commenter les vers qu'il adressait à leur maîtresse, et de les comparer, peut-être avec malice, aux *Canzoni* de Pétrarque. Le déclin de Ferrare est sensible à Saint-François. Fondée par Hercule Ier, cette église renferme quelques tombeaux des princes de la maison d'Este, famille chantée à plusieurs reprises par le Tasse et l'Arioste, mais ingrate envers ces grands poëtes. Le plus ancien personnage de la maison d'Este, Adalbert, remonte aux premières années du xe siècle. Albert Azzo II fut médiateur entre Grégoire VII et l'empereur Henri IV lors de l'humiliante soumission de celui-ci dans la cour du château de Canossa. Azzo II avait eu de sa première femme Canizza, de la maison des Guelfes de Souabe, un fils, Guelfe IV, qui fut rappelé en Allemagne afin de recueillir l'héritage maternel; il y établit une branche de la maison d'Este, de laquelle descendent aujourdhui les princes de la famille royale d'Angleterre.

L'église et le monastère de Saint-Benoît comptent parmi les plus beaux édifices de Ferrare : le monastère fut transformé successivement en caserne d'Autrichiens, de Russes, de Français, et, plus tard, en hôpital militaire; l'église, longtemps

fermée, est redevenue paroisse en 1812. Les peintures ont une juste célébrité; un portrait de Saint Charles est du temps, lorsqu'il logea chez les bénédictins; un Christ en croix avec saint Jean et d'autres saints, est de Dosso Dossi; une Circoncision, agréable de coloris et belle d'invention, de Luc Longhi, habile peintre du XVIe siècle; le Martyre de sainte Catherine, gracieux de dessin, céleste d'expression, du Scarsellino. Le bizarre tableau du Saint Marc, par Joseph Cremonesi, a passé pour un chef-d'œuvre aux yeux de certains connaisseurs, tant l'imitation des feuillets du gros volume mis sur les genoux de l'Évangéliste est exacte et fait illusion. C'est dans le vestibule du réfectoire de l'ancien couvent, que l'on voit à la voûte le célèbre Paradis, avec le chœur des vierges, parmi lesquelles l'Arioste voulut être peint, afin de se trouver toujours dans ce paradis-là, n'étant pas, disait-il, très-sûr d'être dans l'autre. La tête seule de l'Arioste est de Dosso Dossi; on ne sait qui a fait le reste du tableau.

Les statues grandioses de la façade de l'église Saint-Dominique sont de Ferreri. Le Mort ressuscité par un morceau du bois de la vraie croix; et surtout le Martyre de saint Pierre de Rosini, sont de beaux ouvrages du Garofolo. Le tableau de l'autel Saint-Vincent, plein de chaleur, est de Cignaroli. Le Saint Dominique; le Saint Thomas

d'Aquin, excellent, sont de Charles Bonone, peintre fécond et vigoureux de la fin du XVIᵉ siècle, surnommé le Carrache de Ferrare, et dont le Guerchin passait des heures entières à contempler les ouvrages, lorsqu'il venait dans cette ville, de sa retraite de Cento.

Au-dessus de la porte de la bibliothèque du couvent de Saint-Dominique est le buste brisé et le tombeau en ruine de Cœlius Calcagnini, poëte, savant, antiquaire, moraliste, professeur, ambassadeur, homme d'esprit (1), astronome, l'un des premiers qui ait soutenu le mouvement de la terre autour du soleil, et qui fut chanté pompeusement par l'Arioste, son compagnon de voyage en Hongrie à la suite du cardinal Hippolyte d'Este.

Il dotto Celio Calcagnin lontana
Farà la gloria, e 'l bel nome di quella
Nel regno di Monese, e in quel di Juba,
In India, e Spagna udir con chiara tuba.

Calcagnini avait laissé ses livres et ses instru-

(1) On cite cette heureuse repartie de Calcagnini à Paul Jove son ennemi. Comme ils étaient à la table de Léon X, Jove lui demanda parmi d'autres questions malveillantes, s'il se croyait plus savant que Cœlius Rhodiginus : *Oh! pour cela*, reprit Calcagnini, *c'est bien une autre affaire que de décider si le silure est le même que l'esturgeon* (*Questo è ben altro a dire, che il siluro sia lo storione*), erreur commise par Paul Jove dans son livre *de Piscibus romanis*. La réponse de Calcagnini lui valut, trois ans après sa mort, une de ces satires que Jove publiait sous le titre d'éloges.

ments au couvent, et après sa mort il ne voulut même point en être séparé (1) : l'inscription du tombeau est vraiment philosophique : *Ex diuturno studio in primis hoc dedicit : mortalia omnia contemnere et ignorantiam suam non ignorare.* Il est surprenant qu'avec une pareille morale Calcagnini ait pu se montrer ennemi de Cicéron, et dénigrer aussi amèrement son traité des *Offices*, opinion ridicule qui lui attira de son vivant de nombreuses inimitiés. L'injustice de cet écrivain envers Cicéron n'était point d'ailleurs sans une sorte d'ingratitude, puisqu'il dut son prénom à l'orateur romain, ainsi qu'il l'a raconté lui-même dans une scène qui peint assez bien l'esprit et les mœurs des lettrés de la renaissance. Calcaghino ou Calcagnini, son père, lisait Cicéron au moment où l'on vint lui annoncer la naissance de Cœlius, et il en était au passage de la lettre à l'édile curule M. Cœlius, *ego de provinciâ decedens quæstorem Cœlium proposui :* « A la bonne heure, s'écria-t-il, et à moi aussi il est né un Cœlius. » Calcagnini,

(1) Le nombre des volumes, dont la plus grande partie a depuis été dispersée, se montait à trois mille cinq cent quatre-vingt-quatre. Calcagnini avait aussi légué 50 écus d'or pour l'entretien de la bibliothèque, et pour les chaînes, bancs et tablettes dont alors on se servait. La vieille mule qui l'avait porté dans ses voyages fut recommandée et confiée aux soins de son élève préféré, Monferrato.

comme d'autres savants, prétend que l'on put tirer, dès le moment de son baptême, un présage de sa future passion pour les livres et la littérature : il saisit avec tant de force de sa petite main le volume du rituel que le prêtre et la sage-femme eurent de la peine à le lui arracher (1).

L'église Saint-Paul offre les ouvrages d'habiles maîtres : le chœur fut peint par Scarsellino et Bonone, émules qui partagèrent les suffrages de leurs compatriotes ferrarais. On doit encore au premier la voûte d'une chapelle voisine à celle de la chapelle *del Carmine;* une Nativité, et la Descente du Saint-Esprit, un de ses premiers chefs-d'œuvre. Une Résurrection du Christ est du Bastianino. Trois tombeaux sont intéressants : le tombeau d'un des Dossi (Jean-Baptiste); celui de l'infortuné Bastaruolo, et celui d'Antoine Montecatino, célèbre professeur péripatéticien du XVI[e] siècle, conseiller et favori du duc Alphonse, dont le buste est un excellent travail d'Alexandre Vicentini.

Sainte-Marie-*del-Vado*, peut-être la plus ancienne église de Ferrare, est célèbre dans la dévotion de la ville, par le miracle du sang qui jaillit de l'hostie à la grand'messe, le jour de Pâques 1171, qui couvrit la voûte de l'église, alors fort petite,

(1) *V.* ses Dialogues intitulés *Equitatio*, quoiqu'il n'y soit point question du tout de l'équitation, mais parce qu'ils contiennent divers entretiens littéraires entre des voyageurs à cheval.

et convertit le prieur Pierre, auquel la foi avait manqué au moment de la consécration. Cet exemple d'incrédulité ecclésiastique au moyen âge, et même à l'autel, n'est pas le seul : le Miracle de Bolsène, une des belles peintures de Raphaël dans la chambre d'Héliodore au Vatican, exprime le même fait. Les peintures sont remarquables : le chœur, maladroitement restauré; les Noces de Cana, célèbre tableau; la Visite de la Vierge à sainte Élisabeth, son Couronnement, un Paradis, le Miracle de l'hostie, au plafond, excellents ouvrages, ont été comparés aux coupoles et aux voûtes du Corrège et des Carrache; une copie de l'Ascension du Garofolo envoyée à Rome; les demi-figures au-dessus des colonnes, dont le Saint Guirini offre les traits de l'auteur peu chaste du *Pastor fido*, son espèce d'homonyme; un *Sposalizio*, sont de Bonone : la mort l'empêcha de terminer ce dernier ouvrage, qui fut, de l'avis du Guide, confié au Chenda, le dernier des élèves de l'école de Bonone, artiste qui a peu travaillé pour les églises et les galeries, tant il préférait l'éclat des succès que lui procuraient ses décorations pour les fêtes publiques et surtout pour les tournois, alors si en vogue. Un de ces derniers, célébré à Bologne, causa la mort prématurée du Chenda. Il n'avait été cette fois que médiocrement applaudi; accablé de cette espèce d'affront, il ne put y sur-

vivre et s'empoisonna. Les deux Nativités de la Vierge et du Christ sont de bons ouvrages du Mona. Une Présentation de la Vierge au temple, à la voûte; l'Apparition du Christ à sainte Gertrude, sont du Croma, habile peintre ferrarais. Le superbe tableau de Dosso Dossi, Saint Jean l'Évangéliste contemplant la femme mystérieuse de l'Apocalypse, a été singulièrement gâté par l'application d'une longue draperie verte, qui enveloppe le corps autrefois à demi-nu du saint, dont l'excellence des formes peut se présumer par la beauté des mains et des pieds. La Visite du Christ à sainte Élisabeth est du Panetti, maître ferrarais du Garofolo, qui profita à son tour des progrès que son élève avait faits à Rome auprès de Raphaël. Le Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, de la chapelle Varano, est un ouvrage de talent du vieux Palma; vis-à-vis, le grand tableau représentant la Justice et la Force, offre la fameuse énigme latine d'Alexandre Guarini, dont plusieurs savants depuis Crescimbeni ont inutilement cherché le mot. Le Miracle de saint Antoine qui fait justifier une femme par l'enfant dont elle vient d'accoucher, est un des tableaux les plus estimés du Carpi, élève du Garofolo.

Sainte-Marie-*del-Vado* renferme les tombeaux de lettrés et d'artistes illustres : de Titus-Vespasien Strozzi, poëte latin célèbre et administrateur ab-

horré (1) ; de son fils Hercule, meilleur poëte que lui, qui dérogea jusqu'à faire des vers italiens, afin d'être entendu de sa maîtresse Barbe Torelli, fut placé par l'Arioste dans le Roland parmi les premiers poëtes, et périt assassiné la nuit par un rival puissant et impuni, que l'on a cru le duc Alphonse Ier. Une simple pierre indique la sépulture du Garofolo ; là reposent aussi l'Ortolano, le Dielai, le Bastianino et Bonone, habiles maîtres de cette brillante et sage école de Ferrare, qui semble s'être inspirée du goût poétique et littéraire de cette cité, et qui, par son voisinage de Venise, de Parme et de Bologne, son peu de distance de Rome et de Florence, a mis ses propres artistes à même d'emprunter aux diverses écoles les traits et les parties qui leur convenaient.

La vaste église Saint-André, dans un fond, dégradée, a quelques chefs-d'œuvre de l'art : la Vierge sur un trône, de Dosso Dossi ; le Christ ressuscité, attribué au Garofolo ou au Titien ; l'Ange gardien, qui semble descendre du ciel, de Bonone ; un Saint Nicolas de Tolentino, statue d'Alphonse Lombardo. Au réfectoire, les Rites de la loi

(1) Strozzi avait été nommé par le duc de Ferrare président du grand conseil des Douze (*Giudice de' dodici Savj*) ; selon l'expression d'un historien contemporain, il fut détesté *più del diavolo*. (*Diario Ferrarese*, publié par Muratori, *Script. rer. Italic.* XXIV, 401.)

hébraïque et les sacrements de la loi nouvelle, grande composition du Garofolo, est, dans sa ruine, encore remarquable.

J'éprouvai, à ma grande surprise, dans la petite et pauvre église des *Capucines* une sensation extrêmement agréable. Au lieu de l'odeur cadavéreuse qui s'exhale trop souvent des églises d'Italie, elle était toute parfumée par la multitude de vases de fleurs qui couvraient ses autels. Les saintes filles cultivent elles-mêmes une partie de ces fleurs; le reste leur est offert; c'est une donation, une dîme volontaire, une œuvre touchante de piété. Les tableaux sont peu nombreux, mais des meilleurs maîtres : la Vierge sur un trône et d'autres saintes; la même avec quelques saints et quelques saintes capucines, du Scarsellino, Saint Christophe et Saint Antoine abbé; Saint Dominique et Saint François, à la sacristie, de Bonone. La Conception est une petite et bonne statue de Ferreri.

L'église des Théatins, richement décorée, a une Purification, du Guerchin, une Résurrection du Christ, et un Saint Gaétan du Chenda.

Le savant bibliothécaire de Ferrare, Barotti, est enterré au Gesù. Les Trois martyrs japonais paraissent de Parolini; un beau Crucifix, est du Bastianino; le plafond de l'église, du Dielai, habile disciple et aide des Dossi et du Bastaruolo, son digne élève, peintre qui mérite d'être connu

hors de Ferrare sa patrie, et qui périt malade et souffrant en se baignant dans le Pô. Au chœur est le beau mausolée et le buste de la duchesse Barbe d'Autriche, seconde femme d'Alphonse II, princesse louée éloquemment par le Tasse, en prose et en vers (1), et qui ne méritait point son redoutable nom italien de Barbara, puisque par commisération elle étendit l'hôpital des Enfants-Trouvés, afin d'y recevoir les jeunes filles pauvres, jolies, et, comme on dit en Italie, *pericolanti*. Il existe encore à Rome plusieurs couvents de *Donne pericolanti*. Le comte Giraud, le Dancourt romain, a raconté comment sa vocation comique lui fut à peu près révélée en voyant représenter une *farsetta* par des *Donne pericolanti*, qui jouaient les rôles d'hommes avec l'épée au côté, l'habit habillé et le chapeau à trois cornes, mais sans quitter le jupon. Des pensions sont accordées aussi à des *vedove pericolanti*, qui vivent dans le monde. Sans croire

(1) V. *Orazione in morte di Barbara d'Austria*, t. XI des œuvres, et t. VI, les Canzoni :

Cantar non posso e d'operar pavento.
Alma real che al mio signor diletta.

Cette archiduchesse pourrait bien avoir eu déjà la lèvre autrichienne qui remonterait ainsi à près de trois siècles. Le Tasse faisant le portrait de la belle-fille d'une comtesse de Sala dit qu'elle a *un labbrotto quasi all' Austriaca*. (Lettre inédite, page 18.)

à la chronique de Rome sur la faveur dont certaines de ces aimables pensionnaires ont été l'objet, quoiqu'elles ne fussent pas précisément dans le besoin, et qu'elles eussent peut-être quelque expérience du danger, cette sorte de secours ne paraît ni très-raisonnable, ni même très-morale; car si la vertu devient une fois comme un service et un gain, pourquoi ne céderait-elle pas à un plus fort salaire?

C'est à tort que le tombeau de la célèbre Lucrèce Borgia a été indiqué comme placé dans l'église intérieure des religieuses du *Corpus Domini;* il y a bien quelques tombeaux que l'on croit de princes de la maison d'Este; celui de la fille d'Alexandre VI en fait, dit-on, partie; mais il n'y a ni preuves ni inscriptions à l'appui de cette tradition

---

Bibliothèque. — Arioste. — Manuscrit de la *Jérusalem*. — Tête épique des habitants de Ferrare. — Vers du Tasse. — Guarini. — Imprimerie de Ferrare. — Tombeau de l'Arioste.

La bibliothèque de Ferrare ne date que de 1646, mais telle a été l'importance et le choix des collections dont elle s'est successivement enrichie,

qu'elle est presque au niveau des plus belles bibliothèques pour les manuscrits et les raretés, et qu'elle peut être regardée comme le premier monument de la ville. Elle compte environ quatre-vingt mille volumes et neuf cents manuscrits. Le local est beau et la conservation des volumes parfaite. Dans la première des trois grandes salles sont les portraits des cardinaux ferrarais au nombre de dix-huit : on y remarque celui du cardinal Hippolyte d'Este, bon géomètre pour son temps, dit-on, mais indigne Mécène de l'Arioste, qui tenait plus à ce que ce grand poëte fît son service de gentilhomme, qu'à lui voir composer des vers :

S' io l' ho con laude ne' miei versi messo,
Dice ch' io l' ho fatto a piacere e in ozio,
Più grato fora essergli stato appresso.

L'Arioste avait sacrifié les quinze plus belles années de sa vie au cardinal Hippolyte

. . . . *Aggiungi che dal giogo*
Del cardinal dal Este oppresso fui,

jusqu'au moment où le duc Alphonse, son frère, se l'attacha au prix de 21 francs par mois (1). La

(1) Le comte Balth. Castiglione a fait un brillant éloge du cardinal Hippolyte dans son livre *del Cortegiano* (lib. I, p. 25), mais il a pu être doué des qualités qui font le courtisan et n'être pas pour cela moins égoïste et moins vicieux. Les compliments du seigneur de Gonzague, un des interlocuteurs du *Cortegiano*,

physionomie, la barbe noire du cardinal, s'accordent assez avec la célèbre sottise qu'on lui attribue lorsque l'Arioste lui présenta son poëme, parole qui est d'ailleurs tout à fait dans les mœurs italiennes (1). Le *custode* de la bibliothèque me raconta que l'Arioste avait répondu au cardinal par ces paroles impertinentes : *Nel gabinetto di Vostra Eminenza;* mais je dois avertir messieurs les voyageurs qui écoutent un peu trop les *custode* et les *cicerone*, qu'aucun homme instruit de Ferrare ne croit à la tradition de cette repartie. Une salle plus intéressante que cette galerie cardinalesque est celle des écrivains ferrarais, depuis les plus

ne prouvent guère plus que les tapisseries du pavillon de noce de Bradamante qui représentent les actions du même cardinal. (*Orl.* cant. XLVI, st. 85 à 97.) Les satires de l'Arioste qui viennent d'être citées ont, malgré leur titre, un caractère singulièrement véridique; publiées après sa mort comme des *Mémoires* ou *Confessions* modernes, elles offrent une histoire naïve de la vie du poëte et le tableau fidèle des mœurs du temps et des petites cours d'Italie aux XVe et XVIe siècles. Chose singulière, l'Arioste, d'une gaieté, d'une imagination si folle dans son poëme, est, dans ces satires, moraliste pratique plein de sens et de raison !

(1) L'auteur de *la Vie et du Pontificat de Léon X* a traduit le terme italien par *absurdities*, qui n'a pas en anglais le même sens que notre mot *absurdité*, employé à tort par le traducteur français. L'idiotisme italien, malgré les tentatives et les à peu près de Ginguené (*Hist. litt. d'Ital.*, t. IV, 357) ne se traduit point.

anciens jusqu'à Monti et Cicognara. Il est prodigieux que tant d'esprit, de science et de poésie ait pu surgir et se développer au milieu de l'air épais, humide de cette fangeuse contrée : Ferrare contredit à sa manière la théorie du climat de Montesquieu. La collection des écrits, opuscules, pièces des auteurs ferrarais est à peu près complète. Là sont les fragments manuscrits de quelques chants du *Furioso* (comme les Italiens appellent Roland), très-corrigés. L'Arioste travailla toujours à son poëme, quoiqu'il eût été réclamer les conseils de Bembo (qui l'avait invité à l'écrire en latin), de Molza, de Navagero et d'autres esprits distingués de l'Italie; il en avait la première édition dans une salle de sa maison, afin de prendre l'avis de ceux qui venaient le visiter, consultation perpétuelle dont l'avantage peut fort bien être contesté et que n'approuvait point La Bruyère (1). Les strophes vingt et une et vingt-huit du onzième chant sur l'invention de la poudre à canon sont moins raturées; la strophe

Come trovasti, o scellerata e brutta

n'a même aucune correction; mais il paraît que le manuscrit n'est ici qu'une mise au net de la main

(1) « Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fondît tout « entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire « tous les censeurs qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le « moins. » (Ch. 1er *des Ouvrages d'esprit.*)

de l'Arioste, car ce passage fut très-travaillé. On peut remarquer qu'il y avait quelque indépendance au poëte dans cette éloquente imprécation contre l'artillerie, puisque le duc Alphonse, prince guerrier, était fort occupé de sa fonderie de canons, et qu'il avait le plus beau train de son temps. Alfieri s'inclinant devant ce manuscrit obtint la permission d'y inscrire les mots : *Vittorio Alfieri vide e venerò, 18 giugno* 1783. Le custode, garçon singulièrement solennel et pathétique, s'exprimant *con la cantilena romana*, montre même la trace d'une larme versée par Alfieri, qui n'a guère répandu de larmes que dans ses sonnets amoureux. Le manuscrit de la *Scolastique*, une des comédies de l'Arioste, est très-peu corrigé, mais cette pièce n'était point achevée lorsqu'il mourut, et elle fut terminée par son frère Gabriel. Les Comédies de l'Arioste, imitation et reflet du théâtre grec ou latin, et particulièrement des pièces de Plaute, n'ont point dû lui coûter autant de peine que sa brillante et originale épopée. Quoique jouées devant le duc Alphonse et même par les seigneurs de sa cour, elles sont remplies des traits les plus vifs contre les grands, les magistrats, les juges, les avocats et les moines de Ferrare : avec une telle liberté d'opinion, il n'est pas surprenant que l'auteur ait si mal fait son chemin. Lè manuscrit des satires est d'une belle conservation, et curieux

pour les diverses corrections faites de la main du poëte. Le fauteuil et l'écritoire de l'Arioste sont conservés à la bibliothèque; l'élégance de celui-ci en bronze contraste tout à fait avec la simplicité presque grossière du fauteuil en bois de noyer (1) l'écritoire, présent d'Alphonse, et, dit-on, fondu par lui sur le dessin de l'Arioste, est surmonté d'un petit Amour qui pose sur ses lèvres l'index de la main droite. Plusieurs biographes de l'Arioste prétendent que cet Amour silencieux est un emblème de sa discrétion dans ses bonnes fortunes (2). Peut-être y a-t-il quelque exagération à lui attribuer une qualité si estimable et si rare, même chez les poëtes : l'Arioste eut deux fils naturels qu'il légitima, l'un de la gouvernante de la maison de son père, l'autre d'une paysanne du village de Saint Vital du Migliarino, où il avait une petite propriété; ce dernier fils, son cher Virginio, qu'il envoyait étudier à Padoue en le recommandant à Bembo, est l'auteur des Mémoires intéressants sur la vie de

(1) *V.* le volume *de Milan à Venise*, p. 133, sur le fauteuil de Fracastor.

(2) *V.* Barotti, *Vie de l'Arioste*. Le poëte espagnol Serano a fait sur l'amour de l'encrier de l'Arioste ces jolis vers latins :

Non ego nudus amor, sed sum præceptor amoris,
Qui cupies felix esse in amore, sile :
Hoc quoque, quo melius discas, quam tradimus artem
Noluimus lingua dicere, sed digito.

son père. Quant au mystère qu'il fit de son mariage avec Alessandra, jeune veuve de Florence, dont il a chanté le talent à broder (1), quoique son esprit fût médiocre, on peut fort bien l'expliquer par la jouissance qu'il avait de quelques bénéfices et rentes ecclésiastiques dont il eût été privé en le publiant.

Un manuscrit de la bibliothèque de Ferrare qui n'était pas moins digne que celui de l'Arioste de l'inscription pieuse d'Alfieri, est celui de la *Jérusalem*, corrigé de la main du Tasse, pendant sa captivité. Les mots *laus Deo* ont été écrits par ce poëte infortuné à la fin de son manuscrit qui semble avoir quelque chose de sacré, et que l'on ne peut toucher sans admiration et sans respect (2). On y remarque d'assez nombreuses suppressions; il y a

(1) *Così talora un bel purpureo nastro*
Ho veduto partir tela d' argento
Da quella bianca man più ch' alabastro,
Da cui partire il cor spesso mi sento.
(Orl. cant. XXIV, st. 66.)

Avventurosa man, beato ingegno,
Beata seta, beatissimo oro. (Sonnet XXVII.)

(2) Les mots *laus Deo, Deo gratias, Amen*, terminent un grand nombre d'éditions des XVe et XVIe siècles; *Deo gratias* est à la fin de l'édition *rarissime* du Décameron sans date, ni lieu d'impression, in-folio, mais que l'on croit de 1469 ou de 1470 et imprimée à Florence; elle a même pris le titre, singulier pour ce recueil de contes quelquefois licencieux, du Décameron, *Deo gratias*.

quelquefois jusqu'à plusieurs pages de suite de rayées. Une édition de la *Jérusalem*, avec les variantes de ce manuscrit, serait intéressante. Si les amateurs relisent la première scène du troisième acte de *Britannicus*, retranchée sagement par Racine, d'après le conseil de Boileau, comme retardant l'action, il est très-probable que les variantes plus nombreuses de la *Jérusalem* n'offriraient pas des détails moins précieux. Peut-être le culte renouvelé de nos jours par les Italiens envers Pétrarque et le Dante les a-t-il trop détournés du soin que méritait la gloire du Tasse? Gibbon avait remarqué que, parmi les cinq poëtes épiques supérieurs qui brillèrent sur la scène du monde dans l'espace de près de trois mille ans, ce fut une prérogative singulière à un si petit État que celui de Ferrare d'en compter deux, et à des époques si rapprochées. Cette observation sur la tête épique des habitants de Ferrare, refusée à une grande nation, frappe de nouveau, quand on peut contempler réunis les manuscrits des chantres de Roland et de Renaud. On doit ajouter que *l'Aveugle de Ferrare*, l'auteur du *Mambriano*, espèce d'Homère burlesque de paladins et nécromans, qui les avait précédés, est l'un des créateurs de l'épopée moderne, et que le poëme du Bojardo a produit celui de l'Arioste. Parmi les autres manuscrits du Tasse sont neuf lettres, datées de l'hôpital Sainte-Anne;

je vis exposés les vers suivants, aussi écrits de sa prison au duc Alphonse, au *magnanime* Alphonse !

Piango il morir, nè piango il morir solo,
Ma il modo, e la mia fe', che mal rimbomba,
Che col nome veder sepolta parmi.
Nè piramidi, o Mete, o di Mausolo,
Mi saria di conforto aver la tomba,
Ch' altre moli innalzar credea co' carmi.

Il faut avoir lu ces vers de la main du Tasse, à Ferrare, pour sentir les regrets, l'abandon et la douleur qu'ils expriment. On est étrangement surpris que lord Byron ne les ait point imités dans ses *Lamentations du Tasse :* ces larmes du génie sont assurément plus touchantes et plus poétiques que l'espèce d'endurcissement et de rancune imaginés par l'auteur anglais : « *I once was quick in feeling — that is o'er; — m'y scars are callous.* »

Le manuscrit du *Pastor fido*, de Guarini, semble subalterne et vulgaire à côté des manuscrits de l'Arioste et du Tasse. Son poëme cependant ne manque ni d'harmonie, ni d'élégance, ni de pureté ; mais dépourvu d'invention, d'imagination, cet imitateur vaniteux du Tasse (1) montre la dis-

(1) *V.* principalement le chœur du IVe acte du *Pastor fido* en réponse au premier chœur de l'*Aminta*, et qui contient le même nombre de strophes ; les strophes ont autant de vers, les vers sont de la même mesure, et les rimes sont exactement les mêmes que dans l'*Aminta*.

tance du talent au génie. La vie de Guarini ne fut pas non plus sans traverses, mais ses disgrâces de cour ou ses malheurs domestiques n'ont point l'intérêt ou l'éclat des nobles infortunes du Tasse. Le manuscrit du *Pastor fido* avait été envoyé, par Guarini, à son protégé Léonard Salviati, président de l'Académie de la Crusca, réviseur malencontreux de Boccace, zoïle du Tasse, qui a fait sur le manuscrit quelques corrections, la plupart grammaticales, auxquelles Guarini ne s'est pas toujours rendu. Le *Pastor fido*, malgré les traits fort libres qu'il renferme, fut, selon Tiraboschi, joué pour la première fois à Turin, et avec une magnificence presque royale, pour les noces du duc Charles-Emmanuel avec Catherine d'Autriche; il paraît un nouvel et singulier exemple de la licence des représentations théâtrales au XVIe siècle (1). Le raisonnement moqueur de Henriette à sa pédante sœur:

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
N'ait pas toujours vaqué à la philosophie.

(1) Tiraboschi affirme (p. 11 de *la Vie de Guarini*, en tête du *Pastor fido*) que cette représentation eut lieu; Ginguené prétend par d'assez bonnes raisons qu'elle ne fut que projetée (*Hist. litt. d'Ital.*, VI, 389) : la première édition du *Pastor fido* de 1590 porte que du moins il fut dédié au duc de Savoie lors de son mariage.

ainsi que la naïveté comique de Théramène combattant les scrupules de son chaste élève :

> . . . . . . Vous-même, où seriez-vous,
> Si toujours Antiope à ses lois opposée
> D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée?

sont tirées du *Pastor fido*. Ces dernières paroles, dit Voltaire, sont plus convenables à un berger qu'au gouverneur d'un prince, quoique l'Hippolyte grec ne ressemble guère assurément à un prince royal. Bellarmin se montrait toutefois bien sévère lorsque Guarini, étant venu rendre visite au sacré collége comme député de Ferrare, chargé de complimenter Paul V sur son avénement, il lui reprocha publiquement d'avoir fait autant de mal au monde chrétien par son poëme, que Luther et Calvin par leurs hérésies. La réponse du poëte fut, dit-on, très-piquante. Le prudent auteur de sa Vie, Alexandre Guarini, son arrière-petit-fils, n'a point osé la rapporter; il n'y en a point de trace dans les divers historiens de Bellarmin, auxquels peut-être elle n'aura pas semblé trop flatteuse pour l'illustre cardinal.

Lord Byron a indiqué comme existant à la bibliothèque de Ferrare, une lettre du Titien à l'Arioste, que j'ai vivement regretté de n'y point trouver. L'Arioste et Titien étaient amis; souvent ils avaient fait ensemble le voyage de Ferrare à Venise, lors-

qu'ils accompagnaient le duc Alphonse dans sa péotte; car celui-ci allait voir fréquemment Titien chez lui et le ramenait à Ferrare. La même route est aujourd'hui parcourue moins poétiquement, mais avec plus de rapidité par le bateau à vapeur *l'Othello*. Le poëte et l'artiste avaient dû se consulter mutuellement sur leurs ouvrages, et cette lettre pouvait offrir de curieux détails sur l'union alors si commune entre les écrivains et les artistes, et qui, sans doute, contribua tant à leur gloire. La prétendue lettre du Titien, insérée dans le *Giornale delle provincie venete*, de l'année 1825, n'est que de son élève et de son secrétaire, le Vénitien Jean-Marie Verdizzotti, habile peintre de paysage; elle n'est point adressée à l'Arioste, mais à son neveu Horace. Elle traite de la *Jérusalem délivrée;* sa date est du mois de février 1588, et elle est ainsi postérieure de plus de cinquante ans à la mort de l'Arioste, et de douze à celle du Titien.

L'ancien livre de chœur des Chartreux est maintenant à la bibliothèque; il forme 18 volumes atlantiques, couverts de brillantes miniatures, ouvrage de l'école du Cosmè. Une *Bible* en un volume, qui paraît des mêmes artistes, n'est ni moins énorme ni moins magnifique.

La bibliothèque de Ferrare est riche en premières éditions de l'Arioste; elle en possède jusqu'à



cinquante-deux (1). C'est à tort que Bayle et d'autres écrivains protestants (2) ont accusé Léon X d'avoir presque en même temps approuvé par une bulle le profane *Furioso*, et fulminé contre Luther et ses livres. La bulle du pape jointe à la première édition n'est qu'un privilége, qu'une garantie contre les contrefacteurs; il n'y est point question d'excommunier, comme on l'a prétendu, les critiques du poëme, mais seulement ceux qui l'imprimeraient et le vendraient sans le consentement de l'auteur; c'est un acte du prince, et non pas du pontife. Les anathèmes de Léon X contre Luther sont d'ailleurs bien postérieurs à cette première édition. Une anecdote de sa publication fait un singulier honneur à l'Arioste : dans le traité conclu avec le libraire Jacopo dai Gigli, de Ferrare, par lequel il lui cède cent exemplaires au prix de *librar.* 60 *march. an.*, environ 150 francs, car l'Arioste paraît avoir imprimé son livre à ses frais, il stipule que chaque exemplaire ne pourra être vendu plus de *solidorum* 16 *march.*, à peu près 40 sous. Le prix

(1) Telle est parmi les meilleures ou les plus rares : la première : *Ferrara, Gio. Mazocco del Bondeno. A di* 22 *aprile* 1516, in-4°, dont notre bibliothèque royale possède l'exemplaire envoyé à François Ier.

(2) Bayle, *Dict. hist.* art. Léon X; *Warton's, History of English poetri*, t. XV, p. 411, et M. Ch. Villers, qui, dans son *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, a exactement copié Bayle.

du livre et le bénéfice du libraire étaient ainsi fort raisonnables, et cet exemple d'égards envers le public et les amateurs économes pourrait être rappelé à quelques-uns de nos poëtes et de nos éditeurs à la mode.

La bibliothèque de Ferrare offre un grand nombre de belles éditions des XVe et XVIe siècles; de pareilles raretés n'y sont pas déplacées : Ferrare fut un des foyers les plus illustres de l'imprimerie à sa naissance; ses premières éditions suivirent de près celles de Rome et de Venise; elle eut même un avantage sur la plupart des villes d'Italie, dont les premiers imprimeurs étaient étrangers; le sien, André Gallo, qui imprima dès 1471, et très-correctement, les *Commentaires* in-folio de Servius *sur Virgile*, et l'*Achilléide* de Stace, dont l'existence a été à tort contestée, était Ferrarais. Le second imprimeur de Ferrare, Augustin Carnerio, était aussi très-probablement de cette ville; il imprima le premier la *Théséide* de Boccace (1), avec les commentaires de Pierre-André de Bassi, autre Ferrarais. Un fait pareil annonce déjà une sorte d'éclat et de prospérité littéraire à Ferrare, quoique le commentaire de Bassi soit trop abondant, l'édition peu élégante, et que ce premier essai de

(1) 1475, livre très-rare, dont la bibliothèque royale possède un exemplaire d'une belle conservation.

l'*otava rima*, créée, dit-on, par Boccace, incorrect et sans grâce, fût encore bien loin des harmonieuses octaves de l'Arioste et du Tasse, composées aux mêmes lieux qui, les premiers, en virent imprimées. L'année suivante (1476), une imprimerie hébraïque fut établie à Ferrare par le duc Hercule Ier. Quelques années après, Alde l'ancien, avant de se fixer à Venise, avait suivi à Ferrare les savantes leçons de Jean-Baptiste Guarini; il dut à cet habile maître d'être capable un jour de publier tant d'excellentes éditions grecques, et de composer sa *Grammaire grecque*, encore estimée. D'après les *Ricerche bibliografiche sulle edizioni ferraresi del sec. XV*, de M. Antonelli, sous-bibliothécaire de Ferrare, publiées en 1830, plus de cent éditions y furent données pendant les trente dernières années du xve siècle, par neuf imprimeurs, nombre fort au-dessus de celui qu'elle possède aujourd'hui. Une des principales raretés de la bibliothèque de Ferrare est la *Musculorum humani corporis picturata dissectio*, du grand anatomiste médecin et chirurgien ferrarais du xvie siècle, Jean-Baptiste Canani, qui avait entrevu la circulation du sang, édition sans date, ni lieu d'impression, mais probablement de 1541, ornée de planches gravées par le célèbre Jérôme Carpi, dont on ne connaît que six exemplaires et que notre Portal avait tenté vainement de se procurer.

La bibliothèque de Ferrare, comme la plupart des bibliothèques de l'État pontifical, est arriérée, et la somme annuelle de 200 écus, environ 1,076 fr., est insuffisante pour la tenir au courant.

Dans la seconde salle de la bibliothèque destinée aux lecteurs, appelée *salle de l'Arioste*, est son tombeau, transféré là solennellement, de l'église de Saint-Benoît, par les Français, le 6 juin 1801, jour anniversaire de sa mort. La maison paternelle du poëte est voisine (1); le bâtiment de l'université, la salle de la bibliothèque, sont les mêmes que ceux dans lesquels il suivit les leçons de Grégoire de Spolette, son maître. Le tombeau de l'Arioste est ainsi voisin des lieux où se passèrent son enfance et sa jeunesse. Le mausolée, au bout de la salle contre le mur, est de mauvais goût; de chaque côté est badigeonné un gros rideau vert avec des roses, des colombes, des corbeilles, des casques et des panaches. La pierre qui couvre les os du Tasse, à Saint-Onuphre, est préférable, malgré sa nudité, à cette espèce de décoration théâtrale indigne de la pompe d'un monument funèbre. L'inscription principale, ouvrage du Guarini, commence par vanter les talents administratifs et politiques de l'Arioste, *claro in rebus publicis administrandis, in regendis populis*, etc.

(1) *V*. p. 40 et suivantes.

L'histoire de sa vie prouve qu'il a pu mériter ces éloges; il lui fallut, certes, bien du sang-froid, lorsqu'il fut envoyé deux fois auprès du pape Jules II, et lorsque, la seconde fois, Jules, irrité de l'alliance d'Alphonse avec les Français, voulut faire jeter à la mer son ambassadeur.

Andar più a Roma in posta non accade
A placar la grand' ira di secondo.

Il n'est point surprenant de voir allier l'habileté diplomatique aux talents de la poésie; celle-ci, pour être cultivée avec succès, ne prend que les rares et courts moments de l'inspiration, et doit laisser ainsi du temps pour les affaires. J'ai vu, ministres en Italie, les deux hommes qui jettent le plus d'éclat littéraire et poétique sur notre patrie (1), et je doute qu'ils puissent être jamais surpassés en soin, en travail et en exactitude. Ce génie, fait pour plaire, premier talent des négociateurs, selon la remarque de Voltaire, peut encore se perfectionner par la grâce du langage des poëtes.

Les inscriptions du tombeau de l'Arioste ont été déjà plusieurs fois données; malgré leur mérite lapidaire, elles sont bien inférieures au sonnet

(1) MM. de Chateaubriand et de Lamartine.

d'Alfieri, que j'aurais aimé à retrouver là, et qui commence par les vers du *Furioso :*

> *Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori,*
> *Le cortesie, l'imprese, ove son ite?*

Maisons de l'Arioste et *degli Ariosti.* — Spectacles de la cour de Ferrare. — Nicolas Ariosto. — Savoir, exactitude de l'Arioste. — Partage de maison. — Maison de Guarini.

La maison de l'Arioste est devenue un des monuments de Ferrare. L'élégante inscription composée par lui,

> *Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non*
> *Sordida, parta meo sed tamen œre domus* (1),

qui avait longtemps disparu, a été rétablie sur la façade ; au-dessus est l'inscription plus pompeuse de son fils Virginio, qui ne la vaut pas :

> *Sic domus hæc areosta*
> *Propitios habeat deos, olim ut pindarica.*

Ce rapprochement avec la maison de Pindare a pu recevoir son application lors des dernières et

(1) L'Arioste a exprimé la même idée dans sa première satire :

> *Anco fa che al ciel levo ambe le mani,*
> *Che abito in casa mia comodamente*
> *Voglia tra cittadini, o tra villani.*

fréquentes occupations militaires de Ferrare, prise successivement par les Français, les Autrichiens et les Russes. Tous ces Alexandres, *payés à 4 sous par jour*, ont imité le héros macédonien, et la maison de l'Homère ferrarais ne paraît pas avoir été moins respectée que celle du poëte thébain. Sur la petite terrasse couverte (*loggetta*) étaient écrits les vers imprimés dans les poésies latines de l'Arioste, sous le titre *de Paupertate*.

Le jardin de l'Arioste avait précédé sa maison :

Il aimait les jardins, était prêtre de Flore;
Il l'était de Pomone encore.

L'Arioste bouleversait son jardin comme son poëme : il ne laissait pas un arbre trois mois à la même place, dit Virginio dans ses Mémoires; il observait avec attention le développement des graines ensemencées; et telle était son impatiente curiosité, qu'il finissait par briser le germe. Dans son espèce de manie, de délire agronomique, il confondit quelquefois les divers plants qu'il avait semés; et c'est ainsi que, retournant chaque matin contempler certains câpriers (*capperi*) dont la belle apparence le transportait de joie, ces câpriers ne se trouvèrent plus que des sureaux (*sambuchi*).

L'Arioste avait mis dans son jardin une élégante inscription, qu'il terminait par ce souhait gracieux :

. . . . *et optat*
Non minus hospitibus quam placitura sibi.

L'Arioste habita cette maison les dernières années de sa vie, mais c'est une erreur de prétendre qu'il y ait composé la plus grande partie de ses ouvrages; il n'a guère pu y travailler qu'aux chants ajoutés au *Furioso,* et peut-être y mettre en vers ses deux comédies de la *Cassaria* et des *Suppositi*, qu'il avait écrites en prose dans sa jeunesse. Il portait la même instabilité de résolution dans l'arrangement de sa maison que dans la plantation de son jardin; il paraît y avoir éprouvé les mêmes mécomptes : plus d'une fois il regretta que cette sorte de ratures ne fût pas aussi aisée que ses corrections poétiques; et lorsqu'on affectait de s'étonner qu'après avoir décrit tant de palais, il n'eût pas une plus belle maison, il répondait gaiement que les palais qu'il bâtissait dans ses vers ne lui coûtaient rien.

Les traces du séjour de l'Arioste furent indignement méconnues et effacées par les propriétaires de la maison, ses successeurs; ils vendirent les jardins si bizarrement cultivés par lui, et la grotte où il avait médité disparut. Lorsqu'en 1811 le conseil communal de Ferrare, sur la proposition de M. le comte Jérôme Cicognara, podestat, digne frère du comte Léopold, fut d'avis d'acquérir la maison de l'illustre poëte, sa chambre, dont l'emplacement fut reconnu par la disposition des fenêtres, quoique les murailles eussent été souillées

par de récentes et mauvaises peintures, mises sur d'autres encore pires, fut nettoyée et blanchie : le badigeonnage cette fois fut secourable aux souvenirs poétiques et d'accord avec le goût. En face de la porte, et au-dessous du buste de l'Arioste, cette belle inscription italienne de M. Giordani fut mise sur une pierre de marbre de Carrare : *Lodovico Ariosto in questa camera scrisse e questa casa da lui edificata abitò, la quale CCCLXXX anni dopo la morte del divino poeta fu dal conte Girolamo Cicognara podestà co' danari del comune compra e ristaurata, perchè alla venerazione delle genti durasse.*

L'ancienne maison *degli Ariosti*, où l'Arioste avait été élevé, se voit encore près de l'église Sainte-Marie *di Bocche*. C'est là que dans son enfance il jouait avec ses quatre frères et ses cinq sœurs, lorsque leurs parents étaient sortis, la fable de Thisbé et autres scènes comiques arrangées par lui. Le local, ainsi qu'on peut encore en juger, était assez propre à ce genre de représentations ; le fond du salon offre une arcade ouverte semblable à la scène ; les chambres y attenantes étaient les coulisses, et les draperies ; les habits qui se trouvaient sous la main servaient de costume. Indépendamment de la précocité d'esprit qu'annoncent ces petites compositions, on peut ajouter qu'elles sont une preuve nouvelle du goût des représentations théâtrales à Ferrare sous

les ducs Hercule et Alphonse d'Este. Il est fort probable que le père de l'Arioste, Nicolas, nommé en 1486 capitaine de la ville (ou *giudice de' XII savj*), aura été invité aux spectacles de la cour, qu'il y aura mené son fils aîné, alors âgé de onze à douze ans, que peut-être celui-ci aura été chargé de quelque rôle, puisque le duc Hercule lui-même était un des acteurs, et qu'à défaut de salle, il fit jouer pour la première fois, cette même année, dans la plus grande pièce du palais, *les Ménechmes* de Plaute. Ce goût de la comédie ne quitta point l'Arioste jusqu'à la fin de sa vie ; non-seulement il composa ses comédies, mais il dirigeait les diverses répétitions : il avait donné le plan de la salle charmante que le duc Alphonse fit construire plus tard, en face même de l'évêché, et dont l'incendie, qu'il attribuait à ses ennemis jaloux de ses succès dramatiques, fut, dit-on, une des causes principales de sa mort (1).

L'Arioste habitait la maison *degli Ariosti*, afin d'achever sous la surveillance de ses oncles paternels ses cours de droit, lorsque Nicolas Arioste, son père, de retour à Ferrare, après une longue absence, fut étrangement surpris de trouver son fils indépendant, dissipé, la tête tournée de vers

(1) *Fatto sta*, dit Baruffaldi, *che da quel giorno egli non si riebbe, nè si alzò più di letto.* (*Vita di L. Ariosto*, p. 237.)

et de romans, et fort peu occupé de ses graves études. Il lui adressait de vifs et fréquents reproches : un jour qu'il éclatait avec plus de violence, la résignation et le silence du coupable furent remarqués; Gabriel, son frère, lui en demandant le motif, l'Arioste convint que dans ce moment même il avait eu l'idée d'une scène pour sa *Cassaria*, à laquelle il travaillait, et qu'il voulait y faire entrer les propres paroles de son père. Cette scène, entre Crisobolo (le père) et Erofilo (l'Arioste), est la deuxième du cinquième acte; il n'est pas surprenant qu'elle soit aussi vraie, puisqu'elle est prise dans la nature et dans Térence.

Plusieurs portes murées de l'ancien palais *del Paradiso*, aujourd'hui de l'Université, voisin de la maison *degli Ariosti*, servaient de passage à l'Arioste, qui n'avait que la rue à traverser pour se rendre au cours particulier fait chez Renaud d'Este par Grégoire de Spolette. Il suivit ses leçons de vingt-deux à vingt-cinq ans, lorsqu'il était enfin tout entier à la poésie; plus tard, il déplora pathétiquement l'exil de son maître, qu'avec une joie si naïve et si profonde il espérait de revoir et pour lequel il proclamait sa reconnaissance dans les vers adressés à son condisciple le prince Alberto Pio :

Io, redibit, qui penitus rude
Lignum dolavit me, et ab inutili

Pigraque mole gratiorem
In speciem hanc, Pie, me redegit.
Io videbo qui tribuit magis
Ipso parente, ut qui dedit optime
Mihi esse, cum tantum alter esse
In populo dederit frequenti.
Virum, boni Dî, rursus amabilem
Amplectar; an quid me esse beatius
Potest beatum, o mî beate
Nuntie qui me hodie beasti (1).

L'Arioste suivit encore les leçons publiques de

(1) *Carmin.*, lib. II. Grégoire de Spolette, appelé à Milan par Isabelle d'Aragon, veuve de Jean Galéas Sforce, pour être précepteur de son fils unique François, l'accompagna lorsqu'il fut enlevé par Louis XII après la chute de Louis le More, son oncle, en 1499; Grégoire ne revint pas en Italie et mourut à Lyon, malgré les tendres vœux de son élève. L'Arioste est encore revenu d'une manière touchante sur les infortunes de son ancien maître, dans sa VI[e] satire :

Mi fu Gregorio dalla sfortunata
Duchessa tolto, e dato a quel figliuolo
A chi aveva il zio la signoria levata.
Di che vendetta, ma con suo gran duolo
Vid' ella tosto : aimè perchè del fallo
Quel che peccò non fu punito solo?
Col zio il nipote (e fu poco intervallo)
Del regno, e dell' aver spogliati in tutto,
Prigioni andar sotto il dominio Gallo.
Gregorio, a prieghi d'Isabella indutto,
Fu a seguir il discepolo là, dove
Lasciò, morendo, i cari amici in lutto.

Mario Pannizzato, célèbre orateur et poëte ferrarais, qu'il n'a pas non plus oublié :

Veggo il Mainardo, e veggo il Leoniceno,
Il Panizzato. . . . .

L'Arioste, ce poëte si brillant, si léger, si folâtre, était un auteur plein de savoir ; indépendamment de ses poëtes favoris qu'il lisait toujours, tels que Catulle, Virgile, Horace, Tibulle, il connaissait les historiens et les philosophes, et il avait étudié l'astronomie, la navigation et la géographie : on reconnaît encore Paris, ses vues, ses ponts, son île dans la description qu'il en a faite; Ginguené a remarqué qu'il avait même porté l'exactitude jusqu'à donner à une petite ville de Bretagne (Tréguier) son nom bas breton; l'Écosse n'est pas décrite avec moins de fidélité dans l'épisode de Ginevra que dans un roman de Walter Scott.

A la mort de son père, l'Arioste abandonna la maison *degli Ariosti,* dont il avait hérité pour un quart selon l'usage d'Italie. Cette bizarre division de la propriété dans un pays où son excessive grandeur est souvent si funeste, doit singulièrement multiplier les procès au sujet de l'entretien entre tous ces petits propriétaires d'étages ou même de chambres.

La maison Guarini rappelle les noms d'illustres érudits et du poëte Jean-Baptiste, l'auteur du

Pastor fido, qui peut-être les a trop fait oublier, et dont l'unique buste en marbre est sur un pilastre au pied de l'escalier. Elle est encore habitée par MM. les marquis Gualengo Guarini de la même famille. A l'angle sur la rue est l'ancienne inscription : *Herculis et Musarum commercio = favete linguis et animis*, inscription moins naturelle et moins fière que le distique de l'Arioste : *Parva sed apt mihi*, qui au lieu d'afficher ainsi sa dépendance de la maison d'Este, annonçait au contraire qu'il avait payé sa maison : *Parta meo sed tamen ære domus.*

Prison, folie et amours du Tasse.

La prison du Tasse offrait sur la muraille les noms de lord Byron, de Casimir Delavigne, et les vers de Lamartine sur le Tasse, tracés au crayon et horriblement estropiés par le poëte anglais (1),

(1) Les voici transcrits littéralement :

« La le Tasse brul d'un flame fatal
« Expiant dans les fers sa gloire et son amur
« Quand il va recevoir la palm trionfal
« Descand au noyr seyur. »

Lord Byron s'était fait enfermer par le portier dans cette pri-

qui a dû être pauvre juge de l'harmonie des vers que lui avait adressés notre premier lyrique. Malgré ces poétiques autorités, malgré l'inscription mise sur la route : *Ingresso alla prigione di Torquato Tasso*, une autre inscription intérieure et la restauration en 1812 de cette prétendue prison par le préfet du département, il est impossible de reconnaître la véritable prison du Tasse dans l'espèce de trou que l'on donne pour elle. Comment supposer un seul instant que le Tasse avec sa gigantesque stature ait pu habiter sept années et deux mois dans un parail gîte, y revoir son poëme, et y composer ses divers dialogues philosophiques à la manière de Platon? Il y aurait écrit, au mois de mai de l'année 1580, le dialogue du *Ninfo* ou *del Piacere*, selon une note mise en marge du manuscrit autographe de la bibliothèque de Modène, par le jeune et généreux comte Jules Mosti, neveu du rigoureux Augustin Mosti, prieur de l'hôpital Sainte-Anne qui, élève de l'Arioste, eut

son du Tasse; il y était resté deux heures, s'agitant, se promenant à grands pas, se frappant le front, ou la tête baissée sur la poitrine et les bras pendants, selon le rapport du portier qui l'avait épié; et lorsque celui-ci vint le tirer de sa méditation, il lui dit en lui donnant la pièce : *Ti ringrazio, buon uomo! i pensieri del Tasso stanno ora tutti nella mia mente e nel mio cuore.* Peu de temps après son départ de Ferrare, il composa ses Lamentations du Tasse, qui se ressentent médiocrement d'une telle inspiration.

le tort de maltraiter le Tasse. J'eus occasion, le soir, de consulter à ce sujet quelques hommes instruits de Ferrare, et j'appris que pas un d'eux ne croyait à cette tradition contredite par les faits historiques et l'examen des lieux. La chambre voûtée n'est haute que de 2 mètres 31 centim., et longue de 6 mètres 45 centim. sur une largeur de 3 mètres 18 centim. Il semble que le sort du Tasse n'a pas besoin, pour attendrir, de l'excès de souffrance qu'il eût éprouvé dans ce cachot. La disgrâce d'Alphonse devait suffire à ses tourments : quelques dédains de Louis XIV ont fait mourir Racine, et sur de pareilles âmes les douleurs morales ont bien plus de prise que les gênes du corps. Madame de Staël, si portée à la commisération envers le malheur illustre, a échappé au roman de la loge de Ferrare; Gœthe, d'après le rapport d'un voyageur spirituel (1), soutient que la prison du Tasse est un conte, et qu'il a fait là-dessus de grandes recherches. La lecture des diverses vies du Tasse, sa correspondance, la meilleure de ses vies, m'ont persuadé que son emprisonnement à l'hôpital Sainte-Anne a bien plus de rapports avec ce que l'on a depuis appelé une détention dans une maison de santé, avec les tracasseries et les vexations de la police qu'avec une mise au cachot.

(1) M. Ampère, dans une lettre écrite de Weimar, le 9 mai 1827.

Le Tasse entra à l'hôpital Sainte-Anne au mois de mars 1579, l'année même où mourait, à la sortie d'un autre hôpital, le Camoëns, dont il avait chanté l'harmonieuse épopée dans le beau sonnet:

Vasco, le cui felici, ardite antenne.

Il est convenu lui-même qu'au commencement de ses persécutions, Alphonse lui montrait une affection moins de prince, que de père ou de frère. Il n'est guère possible non plus d'attribuer la démence apparente dans laquelle le vit Montaigne, la seconde année de sa captivité (novembre 1580), à cet excès de continence allégué assez peu délicatement en ces termes, par Ginguené : « Il ne « paraît pas que la nature l'eût constitué pour « être chaste ; la nature, quoi qu'on fasse, réclame « impérieusement ses droits (1). » Cet état doit être attribué bien plutôt « à cette sienne vivacité « meurtrière, à cette clarté qui l'a aveuglé, à cette « exacte et tendue appréhension de la raison qui « l'a mis sans raison, à la curieuse et laborieuse « queste des sciences qui l'a conduict à la bestise, « à cette rare aptitude aux exercices de l'âme qui « l'a rendu sans exercice et sans âme, » comme dit cet autre poëte ; car l'imagination du style peut mériter à Montaigne un pareil titre. On peut juger

(1) *Hist. litt. d'Italie*, t. V, p. 248-9.

de la sensibilité et de l'inquiétude naturelles qui avaient déjà donné au Tasse plus d'un vertige, par ce passage d'une lettre très-aimable et très-raisonnable de son compatriote et ami, le cardinal Albano, écrite en 1578, une année avant l'entrée à l'hôpital Sainte-Anne : « Vous ne pouviez em-« ployer de moyen plus efficace pour obtenir « votre pardon, pour recouvrer l'honneur et don-« ner consolation à moi et à vos amis, que de « confesser la faute que vous avez commise en « vous défiant indifféremment de chacun, ce qui « a été non moins digne de risée que de compas-« sion. Plaise à Dieu que, comme vous vous aper-« cevez maintenant de l'erreur, vous la reconnais-« siez encore entièrement pour l'avenir ! et vous « devez le faire désormais, car je vous assure « qu'il n'est personne qui pense ou tente en « aucune manière de vous offenser... Par les effets « vous avez pu, vous pouvez connaître que vos « craintes et vos soupçons ne sont que fausses « imaginations... Et parce qu'il faut arracher « tout à fait la racine de l'humeur peccante, ce « qu'on ne peut faire sans remède, décidez-vous « à vous laisser purger par les médecins, con-« seiller par les amis et gouverner par vos pro-« tecteurs (*padroni*) (1). » On croirait lire une

(1) *Let. ined.* I.

lettre adressée à Jean-Jacques par un ami, s'il avait pu en avoir, lorsqu'il était chez le maréchal de Luxembourg, *nobile e virtuoso signore*, comme le marquis d'Este, auprès duquel se trouvait alors le Tasse. Les lettres du poëte expriment sans cesse avec moins d'orgueil, la même méfiance que celle du philosophe; l'expression même paraît quelquefois semblable : « N'usez point envers moi, écrit le Tasse à Luca Scalabrino, de Ferrare (1), de quelque artifice courtisanesque (*artificio cortigiano*). »

Le Tasse, sorti de sa première prison, obtint vers le mois de décembre une grande et commode chambre où il pouvait philosopher et se promener. Il y reçut au printemps la visite de Scipion Gonzaga, prince de Mantoue. L'année suivante, il fut conduit au mois de juillet dans le château de la belle Marfise d'Este, princesse de Massa, qui en avait obtenu la permission d'Alphonse. Il disserta toute une journée sur l'amour avec elle et deux de ses dames *belle e valorose*, comme dit son historien : c'étaient la signora Ginevra Marzia et la dame d'honneur de Marfise, la célèbre Tarquinia Molza, elle-même savante, musicienne et poëte, mais qui plus tard, distraite sans doute par l'étude ou les conversations sentimentales, et moins exacte

(1) *Let. ined.* XXXIX.

que madame de Tencin, oublia de lui envoyer les haut-de-chausses qu'elle lui avait promis, et l'exposa à n'avoir pas de quoi changer (1). Le Tasse fit de cet entretien son dialogue peu connu, intitulé : *La Molza ovvero dell' amore*, composé en 1583, publié à Venise en 1587. Il y peint l'embarras qu'il éprouva, en paraissant devant la princesse, quoiqu'elle l'eût invité à se rassurer. Après les premières paroles, il ne savait plus trop que dire, lorsque la signora Tarquinia l'invita, à peu près comme la duchesse de La Ferté, mademoiselle Delaunay, à parler de quelque chose (*ragionasse d'alcuna cosa*). Amené par Marfise à donner une nouvelle définition de l'amour, il s'assit d'après son ordre, ce qu'il n'avait point encore fait, plusieurs autres demoiselles présentes à cette scène étant debout. Le Tasse exprime d'abord la difficulté qu'il éprouve, lui vieil amant (*vecchio amante*) et vieilli dans le chagrin, à définir l'amour. Afin d'avoir le temps de rassembler ses propres idées, il ajoute qu'il rappellera les opinions qui ont précédé la sienne sur le même sujet. Si le Tasse, indépendamment de cet artifice dont il convient, cite un peu trop les autorités d'Orphée, d'Homère, d'Euripide, de Platon surtout,

(1) *Voir* la lettre du Tasse écrite de Mantoue à J.-B. Licino, insérée dans le recueil autographe qui se trouve à la bibliothèque du palais Pitti, et qu'a publié en 1821, M. Bernardoni.

d'Aristote, de Lucrèce, de Marc-Aurèle, de Plotin, de saint Augustin, de saint Thomas, etc., on voit par les réponses et les objections des dames, qu'il n'y avait point là de pédantisme, qu'une pareille langue était familière à cette société sentimentale et érudite, sorte d'hôtel Rambouillet italien avec plus de goût, de savoir et d'imagination. La signora Tarquinia Molza, la principale interlocutrice qui a donné son nom au dialogue, avait alors trente-neuf ans. De tels entretiens plaisent assez ordinairement aux femmes de cet âge; au défaut de sentiments moins vifs, des séductions qui peut-être leur échappent, elles se réfugient dans l'examen et la dissertation. Une des idées les plus extraordinaires de la *Molza*, est ce nouveau genre d'amour que le Tasse définit subtilement « un repos dans ce qui plaît (*una quiete nel piacevole*), » et l'on comprend très-bien l'exclamation de la signora Ginevra, qui s'écrie en véritable Italienne : « Comment! l'amour dans le repos? qu'y a-t-il de plus inquiet que les amants? (*Come! l'amore nella quiete? che fu mai più inquieto degli amanti?* »)

Le Tasse paraît alors livré à de grandes lectures historiques, poétiques, philosophiques et grammaticales. C'est à cette époque qu'il remercie Alde le jeune de lui avoir envoyé *la Fabbrica e le Ricchezze della lingua toscana*, les *Asolani* et le *Corbaccio;* il se plaint et regrette vivement de

n'avoir point reçu la *Somme de Théologie* de saint Thomas, livre qu'il désirait bien davantage; il demande un *Calepin*, la *Fiammetta*, les *Histoires* de Bembo, mais non ses *Lettres* qu'un libraire de Ferrare lui a procurées. Les goûts de lecture du Tasse sembleront assez étranges chez un poëte; c'est ainsi que la première année de sa liberté, et lorsqu'on pourrait le croire occupé d'en jouir, il prie Alde de lui envoyer les OEuvres de *saint Grégoire de Nazianze* et le *Commentaire* d'Alexandre sur la métaphysique (1). La visite d'Alde le jeune est du mois de septembre 1582 : il lui porta quelques-unes des belles éditions de son imprimerie, dont le Tasse fut enchanté comme un bibliographe; ils passèrent deux jours ensemble à s'entretenir de leurs études et de leurs travaux; et le poëte, à la prière d'Alde, composa deux sonnets pour sa vie de Côme Ier. Au mois de décembre, François Terzi, célèbre peintre, graveur et lettré de Bergame, compatriote de sa famille et adressé par Alde, vint le consulter sur une de ses importantes publications. Ils parlèrent de peinture, de statuaire pour laquelle le Tasse convient qu'il n'a pas moins de goût que pour la peinture, et l'artiste lui offrit un exemplaire de ses soixante et douze *Portraits des invincibles princes de la maison d'Autriche* (2), bel

(1) *Let. ined.* CCXCII.

(2) Venise, 1569, in-folio.

ouvrage encore estimé pour la ressemblance, l'expression, la richesse, la variété des costumes et des armures.

L'année 1583 s'ouvrit d'une manière agréable pour le Tasse. L'un de ses bienfaiteurs, don Ferrante Gonzaga, seigneur de Guastalla, qui lui avait envoyé en 1581 un présent de cinquante écus d'or, lorsqu'Alde Manuce dédia, la même année, à ce prince très-lettré et poëte, la première édition de l'*Aminte*, députa à l'auteur un autre poëte, Muzio Manfredi. Ces petites cours italiennes semblent plutôt de vraies académies que des puissances politiques. Manfredi, qui venait de terminer sa tragédie de *Sémiramis*, la soumit au détenu de Sainte-Anne, qu'il trouva dans un état mental excellent (*è assai in cervello*). Si le duc Alphonse crut devoir accuser de folie le Tasse, répréhensible et peut-être coupable (1), c'était un subterfuge de l'amitié, une peine modérée dans un temps où les autres princes punissaient par la mort ou le cachot de semblables écarts; si le Tasse crut un moment de son intérêt de consentir à une telle imputation (2), elle n'était point fondée, et ce noble esprit, malgré les transports qui l'agitèrent,

(1) *V.* ci-après.

(2) *V.* le singulier passage de sa lettre au duc d'Urbin, dans lequel il dit qu'il ne trouve point de honte à passer pour un troisième fou après Solon et Brutus.

ne fut jamais privé ni de sa lumière ni de sa raison.

Attirés par la gloire que lui valait son poëme, bien que publié incorrect et incomplet, des lettrés distingués se rendaient à Ferrare pour le connaître et l'entendre. Tel fut le jeune gentilhomme bolonais, Jules Segni, élégant poëte latin, qui se fit recommander par le professeur de droit à l'université, Papio, très-lié avec le Tasse. L'impression qu'il ressentit à sa première visite, le 23 janvier 1583, le rendit presque muet et stupide; mais il se releva à la seconde, montra ses vers qui furent trouvés beaux, et devint un des plus fidèles amis du captif. Le fameux philosophe et érudit Jules Guastavini, qui se montra depuis un si ardent champion de la *Jérusalem*, arriva de Gênes, ainsi que son compatriote, le fécond peintre Bernard Castello. Ce dernier, ami, correspondant du cav. Marin chanté par lui, par la plupart des poëtes de son temps et même par le Tasse, exécuta les beaux dessins de la *Jérusalem*, dont neuf furent gravés par Augustin Carrache. Mais la plus chère de ces visites dut être celle de l'aimable, du tendre père Ange Grillo, bénédictin et bon poëte lyrique, accouru de Brescia, qui ne put se séparer de lui qu'à la nuit, qui obtint souvent de retourner à Sainte-Anne passer des jours entiers pendant le mois qu'il résida à Ferrare, et qui écrivait qu'une

telle prison lui était plus douce que la liberté et que tous les plaisirs (1).

Cette même année, 1583, le Tasse fait une grave maladie sur laquelle il consulte son ami, le célèbre médecin et professeur Jérôme Mercuriale. Mais on voit qu'il était un malade fort récalcitrant et qu'il ne pouvait se résigner à l'abstinence complète du vin, prescrite par le docteur. Il ne consentait à prendre que des médicaments agréables, et les médecins ne lui paraissent habiles qu'autant qu'ils savent en trouver : *L'eccellenza de' medici consiste in buona parte in dar le medicine non solo salutifere ma piacevoli* (2).

Il paraît au moment d'obtenir sa liberté en 1584. Alphonse, sur les instances du cardinal Albano et de la duchesse de Mantoue, la lui promet dans son palais en présence de chevaliers français et italiens. Il visite les églises et les monastères, il va dans le monde chez les seigneurs et les dames de la cour, et particulièrement chez la signora Tarquinia Molza qui, depuis les trois années du dialogue sur *l'Amour*, avait franchi les quarante ans, et dont les raisonnements devaient avoir acquis bien plus de profondeur. Plusieurs dialogues furent le fruit de ces divers entretiens philosophiques ou

(1) *Let.* à son frère Paul Grillo.
(2) *Let.* à Biagio Bernardi.

littéraires (1) et il fit, après le carnaval, auquel il avait assisté avec un extrême plaisir, le dialogue touchant et agréable, intitulé *il Gianluca* ou *delle Maschere* (des masques). Le Tasse, dans ce dialogue, s'excuse de se masquer, à cause de sa maturité : « Les joies sont conformes à l'âge des hommes, comme les fruits aux saisons; ainsi, ce qui charme la jeunesse, ne plaît pas ordinairement de même à l'âge mûr (*L'allegrezze sono conformi all' età degli uomini siccome i frutti alle stagioni, laonde quel che diletta alla giovinezza non suol piacere all' età matura parimente*). » Un des interlocuteurs, Alberto Parma, savant gentilhomme de Modène, lui répond avec esprit et non moins poétiquement : « Comme le commencement de l'été est semblable à la fin du printemps, et que quand l'été fait place à l'automne, la température de l'un et de l'autre est très-semblable, ainsi, votre âge viril est encore sur les confins de la jeunesse (*Siccome al fine della primavera è simigliante nelle sue qualità il principio della state, e quando ella concede il luogo all' autunno è molto simile la temperatura*

(1) Ces dialogues sont :

Il Beltramo ovvero della Cortesia;
Il Malpiglio ovvero della Corte;
Il Ghirlinsone, ovvero dell' Epitaffio ;
La Cavaletta ovvero della poesia Toscana;
Il Rangone ovvero della Pace.

dell' uno, e dell' altro : così la vostra età virile è nei confini ancora della giovinezza). » On voit par ce dialogue quelle était alors la fureur des masques à Ferrare; princes, chevaliers, docteurs, prélats, tout le monde se déguise. La magnificence de la cour d'Alphonse, dit le Tasse (toujours désigné sous le nom de *Forestiere napolitano*, comme dans Platon, Socrate sous celui de l'hôte athénien), égale toutes les pompes des rois et des empereurs, et n'est point inférieure aux descriptions des historiens ou des poëtes. Le Tasse termine son dialogue par cette conclusion assez étrange, que s'il est excusable de se masquer, cela ne mérite point d'être loué.

L'auteur de la *Jérusalem* était quelquefois mené dans ses courses, par le comte Jérôme Pepoli, de l'illustre famille de Bologne, qui s'honore aujourd'hui d'un poëte distingué, M. le comte Charles Pepoli, jeté par l'exil, comme Foscolo, sous le ciel épais, brumeux de l'Angleterre, mais qui, au lieu d'une existence indignée, isolée, souffrante, a trouvé de doux chants pour célébrer les félicités conjugales qui l'ont accueilli et consolé. L'envoi, fait par le Tasse, le 13 juillet, d'un de ses dialogues, *il Rangone, ovvero della Pace*, adressé à la grande-duchesse de Toscane, l'aventureuse et séduisante Bianca Capello, est daté *dalla sue stanze in S.-Anna*, ce qui semble indiquer une espèce

d'appartement. L'éloge qu'il fait de la vertu non commune de Bianca (*non usata virtù*), rappelle celui de Lucrèce Borgia, par l'Arioste, et les éloges du même genre, prodigués par Brantôme à ses dames illustres ou galantes. Alors, la vertu des femmes était tout autre chose que la chasteté.

L'année 1585 fut pour le poëte une année de calamités. Alors parurent les envieuses critiques de son immortel ouvrage : le chevalier Léonard Salviati déclarait, au nom de l'Académie de la Crusca, qui venait de s'établir, que « la *Jérusalem* ne méritait point le titre de poëme... et qu'elle ne rachetait par aucune beauté ses innombrables défauts ; » comme, cinquante ans plus tard, l'Académie française débutait aussi, mais avec plus de politesse, par ses *Sentiments sur la tragi-comédie du Cid,* qu'avait rédigés Chapelain. Ce n'est que dans la troisième édition du Vocabulaire de la Crusca que la *Jérusalem* fut admise parmi les *testi di lingua;* les deux premières l'avaient rejetée.

Il fut interdit au Tasse de sortir, soit pour entendre la messe, soit pour se confesser, comme il avait coutume. Quelques vers du Tasse, avant de se confesser, sont très-beaux :

« Seigneur, je me tourne vers toi, et déjà je
« me repens du désir qui résista à ta volonté, et
« par la douleur que je sens de mes fautes, je tire

« vengeance, en moi, de tant d'offenses. Toi, « oublie-les, pardonne, maintenant que je re- « doute tes colères allumées par mon péché. Ainsi, « que la douleur et la crainte qui m'angoissent, « s'enflamment et se changent en ton divin « amour. »

Signor, a te mi volgo, et già mi pento
Di quel desio ch' al tuo voler contese:
E col dolor che di mie colpe io sento
Fo la vendetta in me di tante offese;
Tu l'obblia, tu perdona, or ch' io pavento
Dell' ire tue che l' mio peccato accese.
Onde quel duolo, e quel timor che m'ange
Nel tuo divino amor s'infiammi e cange (1).

Un passage d'une de ses lettres au marquis Buoncompagno, général de l'armée du pape, du 12 avril 1585, que j'avais copié sur un autographe de la bibliothèque de Ferrare et que j'ai été surpris de ne retrouver ni dans sa vie ni dans sa correspondance imprimée, indique toutefois quelque adoucissement à son sort au milieu de ces rigueurs: « Le seigneur duc ne me retient pas dans une « prison, mais à l'hôpital Sainte-Anne, où les « frères et les prêtres peuvent me visiter à leur « gré et ne sont point empêchés de me rendre « service (*Il sig. duca non mi tiene in alcuna sua*

(1) *Rime* IV, 120.

prigione ma nello spedale di S.-Anna : dove i frati e i preti possono visitarmi a voglia loro, nè sono impediti di farmi giovamento). » Des lettres inédites de cette même année prouvent que dans sa captivité il ne manquait pas d'une sorte de recherche et de soin. Il se plaint à un ami de ne pas avoir de sucre pour la « salade du lendemain soir (*la salata di domani a sera*) (1) ; » il le prie de lui en acheter du plus fin (*qualche libbra del più fino*). La préoccupation poétique n'allait pas chez lui, comme il est quelquefois arrivé à d'autres, jusqu'à se laisser sans chemises, qu'il tenait à avoir nombreuses et bien entretenues. Il désire encore que son bonnet de jour soit de bonne qualité, il s'arrangerait assez que le velours en fût de Modène ou de Reggio, quoique celui de Gênes ou de Ferrare soit meilleur. Enfin, il va même jusqu'à recommander, dans une de ses lettres inédites (2), que son bonnet de nuit soit des plus jolis et des plus élégants (*de' più gentili e belli che si possan ritrovare*).

Ces lettres inédites du Tasse contiennent encore d'intéressants détails sur son enfance, son caractère et son poëme. Dans une longue lettre à Buoncompagno, du 27 mai 1580, par laquelle il regrette de n'avoir point encore reçu la visite du chapelain de Sainte-Anne, et de n'avoir pu se confesser ni

(1) *Let.* LXXIX.
(2) *Let.* LXXXIII.

communier, il rappelle qu'élevé aux Jésuites, ils lui firent faire sa première communion avant l'âge de neuf ans, car il en paraissait douze pour la taille et la précocité d'esprit. Mais telle fut la manière dont il avait été instruit, qu'il ignorait, ainsi qu'il l'avoue lui-même, que le corps de Jésus-Christ fût réellement dans l'hostie : *E quando io mi comunicai non aveva ancora inteso che nell' ostia fosse realmente il corpo di Cristo.* Il peint naïvement l'impression et la satisfaction religieuse qu'il ressentit, toutefois, par l'effet du culte extérieur et de la piété de ses voisins : *Nondimeno mosso da non so qual segreta divozione che la gravità, e la riverenza del luogo e l'abito e l' mormorare e l' battersi di petto de' circonstanti avevano in me generata, andai con grandissima divozione a ricevere il corpo di Cristo e sentii dentro non so qual nuova insolita contentezza.* Le Tasse n'était point, à ce qu'il paraît, aussi grave et silencieux que l'a représenté Ginguené (1); il écrit à son intime et fidèle ami, Luca Scalabrino, qu'il n'a jamais rien dit qui pût lui déplaire, « quoique l'homme le plus babillard du monde (*il più loquace uomo del mondo*). » Avant ses affreux malheurs, le Tasse était un poëte, un gentilhomme et un Italien de son temps, brave, bruyant, moqueur, coquet,

(1) *Hist. litt. d'Italie*, V, 309.

aimant le plaisir et faisant gaiement son carnaval; il montre plus d'une fois une aversion très-marquée pour la retraite (1). Il convient plusieurs fois de sa légèreté en amour :

E se non fu de' più ostinati cori
Ne' vani affetti il mio. . . . .
. . . . ed incostanti amori
Furo i miei sempre. . . . (2),

et il n'avait ni la mélancolie philosophique du dernier siècle, ni la sentimentalité allemande du *Tasse* de Gœthe. M. le chancelier Müller, trente ans le digne ami de ce dernier, m'assurait qu'à une reprise du *Tasse*, pour une fête de la cour de Weimar, l'auteur, qui depuis très-longtemps n'avait relu sa pièce, lui avoua qu'elle lui avait semblé écrite sur la pointe d'une aiguille. L'épisode d'Olinde et de Sophronie, donnée comme une allusion aux amours du Tasse pour Léonore, semble tout simplement une imitation perfectionnée de la nouvelle de Boccace sur les amours de la jeune fille d'Ischia, Restituta, et de Gian di Procida, tous deux condamnés à périr sur le bûcher par le roi de Sicile, Frédéric, qui finit par leur faire grâce et les unir (3). L'ancienne opinion n'a point été

(1) *V.* ses *Lettres diverses*, DXXXII, DLVIII, la lettre CXIX des lettres recueillies par Muratori et autres.

(2) *V.* les son. I et CCXXI des *Rime*.

(3) *Decam. Giorn.* V, *Nov.* 6.

suivie par M. Auguste Trognon, dans ses notes judicieuses jointes à la traduction en vers de M. Baour-Lormian. Les lettres inédites offrent aussi de tristes détails sur la lenteur et les scrupules des vice-inquisiteurs chargés de censurer la *Jérusalem*, et le tort qu'éprouvait le Tasse de ces retards (1).

Le Tasse sortit de l'hôpital Sainte-Anne, le 5 ou 6 juillet 1586, et vécut encore un peu moins de neuf ans. Malgré les divers asiles qu'il trouva momentanément chez quelques princes ou amis généreux, malgré de courts divertissements et son tardif et stérile triomphe, sa vie est pleine de misères. Il réclame à plusieurs reprises de César d'Este qui avait assez timidement négocié sa délivrance, trois caisses et une valise contenant ses hardes, restées à Sainte-Anne : « Je prie Votre Excellence, lui « écrit-il de Mantoue le 22 septembre de la même « année, de ne pas me refuser la commodité de « ces effets, et par réserve, irrésolution ou toute « autre considération, de ne pas m'exposer à souf- « frir du froid cet hiver (*Prego V. E. che non mi nieghi la commodità di queste robe, e non voglia consentire che io patisca freddo questo verno, per modestia, o per irresoluzione, o per altro rispetto*). » Le duc de Mantoue, Guillaume Gonzaga, qui le

(1) *Let.* CCLXXXIX.

trouve trop lent à le remercier et à le louer, retient ses livres afin qu'il se hâte, malgré sa déplorable santé. Il est contraint, pour les ravoir, de caresser adroitement l'amour-propre du duc. Voici un passage de sa lettre, datée de Naples, le 24 septembre 1588 : « J'ose écrire pour vous prier de ne « pas vous soucier de retenir mes livres, puisque « vous n'avez pas voulu me retenir moi-même en « prison. Ne les gardez pas comme gage ou otage « de ma fidélité, craignant que, tandis que je « demeure éloigné, je ne parle ou écrive mal « de vous.... Votre Altesse peut être sûre que « je lui suis très-affectionné. Monseigneur, on « aime les louanges ; et si je n'ai pas voulu vous « louer encore comme l'exigeait votre théologien, « je ne m'y suis pas refusé par haine, mais parce « que les prières doivent aller avant les louanges, « et les grâces se placer entre toutes deux. Je vous « ai prié, et je vous prie de nouveau de m'accor« der les livres ; je ne pouvais vous louer de cette « grâce, Votre Altesse ne me les ayant pas encore « envoyés ; mais je devais espérer d'être favorisé « dans mes études, puisque ma santé est presque « désespérée. D'ailleurs, supposé que j'eusse mal « parlé de vous, votre colère devait-elle pour « cela, être implacable? Ne savez-vous pas que « *benè facere, et malè audire, regum est?* Si j'avais « blâmé quelqu'une de vos courtoises opinions, il

« vous serait arrivé ce qui arrive aux plus grands « rois, tandis que les autres vous assimilent aux « tyrans qui prétendent être loués des choses qui « ne le méritent point. Ainsi, en retournant cette « proposition, *malè facere et benè audire, tyran-« nicum est,* Votre Altesse est plus aimée de moi « avec la vérité que de ceux qui vous conseillent « autrement avec le mensonge, et vous êtes plus « honoré par le silence que par une louange impor-« tune. Je veux vous égaler aux rois; ceux-là aux « tyrans. Je voudrais que vous fussiez tel dans « toutes vos actions, que même le blâme et l'invec-« tive tournassent à votre louange; les autres, par « les éloges les plus inconvenants, tâchent de ter-« nir votre gloire. Je vous propose l'exemple « d'Alexandre et de César; les autres, celui des « cruels et des injustes. Que Votre Altesse consi-« dère l'action de César dont vous êtes aussi éloi-« gné par la fortune, que vous devriez en approcher « par la vertu. César, déchiré par les vers de Ca-« tulle, poëte véronais, l'accueillit, l'invita à souper « avec beaucoup de politesse : qu'il vous serve « comme de miroir et de lumière, pour ce qui « convient aux grands princes. » (*Ardisco di scriverle, pregandola che non si curi di ritenermi i libri, poichè non volle ritener me stesso in prigione, nè gli voglia quasi pegni, o quasi ostaggi della mia fede, temendo, che mentre sto lontano, o non dica mal di*

lei, o non scriva...; e V. A. può esser sicura, che io le sia affezionatissimo. S'amano, signor mio, le cose lodate; è s'io non ho voluto di nuovo lodarla, come voleva il suo teologo, non l'ho ricusato di fare per odio, ma perchè le preghiere deono andare avanti alla lode, e fra l'une e l'altre interporsi le grazie. L'ho pregata, e la prego di nuovo a concedermi i libri, nè poteva lodarla di questa grazia, non gli avendo ancora V. A. mandati, ma doveva sperare d'esser compiaciuto negli studj, poichè nella salute son quasi disperato. Ma posto, ch' io avessi detto mal di lei, doveva per questa cagione esser implacabile il suo sdegno? Non sa che benè facere, et malè audire, regum est? *E s'io avessi biasimata alcuna sua cortese opinione, le sarebbe avvenuto quel, ch' avviene a' grandissimi re, laddove gli altri la fanno simile a' tiranni, cercando lode per quelle cose, per le quali non la meritino. Imperocchè, rivalgendo quella proposizione al contrario :* malè facere, et benè audire, tyrannicum est. *V. A. è da me più amata col vero, che da coloro, che altrimenti la consigliano collo falsità, e più onorata col silenzia, che colla lode importuna. Io la voglio agguagliare a' re, essi a' tiranni. Io vorrei, che fosse tale in ogni sua operazione, che i biasimi ancora e l'invettive le tornassero in lode, gli altri meno amorevoli colle men convenienti lodi vanno procacciando che si oscuri la sua gloria. Io le metto avanti l'esempio d'Alessandro*

e di Cesare, gli altri quel de' crudeli, e degl' ingiusti; ma consideri V. A. l'azione di Cesare, dal quale tanto è lontana nella fortuna, quanto dovrebbe esser visina nella virtù. Cesare, lacerato da' versi di Catullo poeta veronese, il raccolse, e l'invitò a cena con grandissima umanità: questo le sia quasi specchio, e quasi lume di quel, che si conviene a' principi valorosi (1).

Un grand nombre des lettres du Tasse sont alors de véritables pétitions. La mendicité de rue et de carrefour du vieil Homère était moins humiliante que cette mendicité de « gentilhomme et d'homme de lettres, » ainsi qu'il le dit lui-même (*e quel ch' è più odioso a ricordare dotto e gentiluomo* (2), que cette sollicitation perpétuelle, adressée aux riches et aux grands, afin d'en obtenir la table, le logement, des habits ou même quelque parure. C'est ainsi qu'il écrit à Horace Feltro, de Naples, le 10 avril 1594, pour le prier de lui faire cadeau de bas de soie, parce qu'il craignait d'être repris de vanité en se donnant lui-même cette magnificence (3). Le loisir littéraire (*ozio letterato*) auquel il aspire (4), n'est doux et noble qu'avec l'indépendance et surtout la dignité, comme aurait dit

(1) *Let.* LXVI.
(2) *Ibid.* CCIX.
(3) *Let. ined.* CCV.
(4) *Ibid.* XCVII.

Cicéron. Sa négligence domestique, son inexpérience des affaires, le réduisent aux plus fâcheuses extrémités, malgré ses privations et sa frugalité. Il paraît avoir été fréquemment volé par ses domestiques; il fut aussi trompé dans la confiance qu'il accordait à des gens peu sûrs. Après un vol de trente écus, il ne lui restait point d'argent pour acheter un manteau, à l'entrée de l'hiver (1). A Naples, dont il ne parle jamais qu'avec la plus touchante tendresse, qu'il voulait revoir avant de mourir, qui lui rappelait sa mère, son enfance, qu'il regardait comme une très-chère patrie, et qu'il désirait comme le paradis (2), un médecin refuse d'aller le voir, parce qu'il ne peut lui payer sa visite. A Rome, il reste au lit, faute de vêtements; il se réfugie à l'hôpital des Bergamasques, fondé par un seigneur, cousin de son père. Sa vie est une mort continuelle (3), et dans sa langueur funeste, il offre des louanges et l'immortalité à ses indifférents protecteurs (4). Le procès qu'il eut à soutenir en 1592, trois ans avant sa mort, contre les héritiers de son oncle, et contre le fisc, vint encore mêler ses ennuis à tant de maux. Solliciteur et plaideur, tel fut le Tasse pendant cette

(1) *Let. ined.* CCLXXVII, écrite à Jean-Baptiste Manso.

(2) *Ibid.* CXCII, CCXX et CCLXXVI.

(3) *Ibid.* CXCII.

(4) *Ibid.* CCXI, à Horace Feltro.

dernière partie de sa vie; il semble qu'elle devait être encore plus cruelle pour ce poëte infortuné, que le prétendu délire de Sainte-Anne.

Une solennelle et vive controverse s'est récemment élevée en Italie sur les causes de la prison du Tasse. M. le professeur Rosini, de Pise, en sa qualité de poëte, avait suivi le système des amours. Il a été relevé et défié par M. le marquis Gaétan Capponi, de Florence, qui prétend, d'après les documents nouveaux extraits par lui des archives de Toscane, que les malheurs du Tasse lui furent attirés par l'offre d'un traité fait en mars 1575, au nom de Scipion Gonzaga, depuis cardinal, pour l'engager à quitter la cour d'Alphonse et passer au service des Médicis. Le pari littéraire, proposé par M. Capponi au professeur Rosini, était de cent sequins à donner aux pauvres. L'Institut de France fut un moment assez bizarrement annoncé comme arbitre de ce débat, soumis depuis avec plus de convenance aux Académies de Turin, de Modène et de Milan, et qui paraît avoir avorté. L'actif et exact bibliographe M. Gazzera, secrétaire de l'Académie royale de Turin, a exhumé de la riche bibliothèque de la faculté de médecine de Montpellier, le traité perdu : *della Dignità*, et d'autres écrits du Tasse, traité dans lequel il donne le pas au sacerdoce sur l'Empire, et rétracte quelques-unes des opinions du dialogue sur le

même sujet, composé à l'hôpital Sainte-Anne. Le champion des amours trouva encore un rude et assez brutal adversaire dans M. Cavedoni, de Modène, armé des manuscrits de la bibliothèque de sa ville natale, qui fut l'ancienne et célèbre bibliothèque de la maison d'Este, dont elle a conservé le nom. Enfin, M. le comte Mariano Alberti, de Rome, est arrivé avec la publication in-folio et figures des *Manoscritti inediti di Torquato Tasso, ed altri pregevoli documenti*, dont six livraisons ont paru à Lucques de 1837 à 1839, et qui a été interrompue pour être, dit-on, reprise et recommencée à Naples. Les manuscrits étaient donnés comme provenant de la bibliothèque Falconieri de Rome; mais de fortes suspicions se sont élevées, de la part d'hommes très-instruits, sur l'authenticité du plus grand nombre. Souscripteur trompé de l'édition de Lucques, j'ignore ce qui est avenu de l'édition napolitaine, et je ne saurais m'y intéresser; car, d'après ce que j'ai ouï dire à Rome au commencement de 1840 de cette publication, le système des amours, au lieu de ne s'appliquer pudiquement qu'à Léonore, devait y recevoir une extension passablement scandaleuse. La gloire du Tasse est dans ses œuvres, et non dans ses bonnes fortunes: transformer le poëte chevalier de la *Jérusalem* en une sorte de don Juan, de Lovelace de la cour d'Alphonse, est à la fois quelque chose de mal-

honnête et de ridicule, et des détails puérils ou lascifs ne valent pas la peine d'être imprimés et lithographiés. Il serait temps, après bientôt trois siècles, de laisser en paix l'honneur des princesses et des grandes dames de Ferrare, et de ses diverses Léonores, car on sait que trois maîtresses de ce seul nom furent attribuées au Tasse. Qu'il ait possédé les deux sœurs du duc, et même l'archiduchesse Barbara sa femme, que les louanges poétiques qu'il leur accorde, et dont le champ d'ordinaire est si vaste, ne soient que l'expression de ce fait; cela n'est aujourd'hui qu'une indigne partie d'une si touchante et si douloureuse histoire.

Une admirable strophe apparaît au milieu de ces matériaux inutiles ou suspects. L'écriture a été reconnue par le savant cardinal Mai; mais sa poésie la certifie encore mieux, et elle pouvait se passer de cette décisive autorité. Il est impossible de protester, de s'indigner avec plus d'éloquence contre la réputation de folie que le Tasse avait un moment acceptée, et d'accuser Alphonse avec plus d'amertume et de colère :

« Puissant seigneur, tu aurais pu m'arracher « la vie : c'est le droit des monarques; mais m'ar- « racher cette raison que je tiens de la bonté infinie, « parce que j'ai écrit d'amour (d'amour auquel « la nature et le ciel nous invitent), c'est un crime

« pire que tout autre crime. J'ai demandé mon « pardon, tu me l'as refusé. Adieu : je me repens « à jamais de m'être repenti. »

Tormi potevi, alto Signor, la vita,
Che de' monarchi è dritto;
Ma tormi quel che la bontà infinita
*Senno mi diè, perchè d'*AMORE HO SCRITTO,
(D'amore, a cui natura e il ciel n'invita),
E delitto maggior d'ogni delitto.
PERDON *chiedei, tu mel negasti : addio.*
Mi pento ognor del pentimento mio.

Palais. — Place de l'Arioste. — Campo-Santo. — Belriguardo.

La prison ou les maisons des poëtes font, à Ferrare, négliger les palais, quoique ceux-ci ne manquent ni de grandeur, ni de souvenirs; tel est le palais aujourd'hui des comtes Scroffa et marquis Calcagnini bâti par Louis le More qui espérait y trouver un asile contre les victoires des Français, et qui perdit en même temps sa liberté, son État, et mourut en Touraine dans le château de Loches. C'est de sa prison qu'il légua ce palais inachevé à Antoine Castabili, noble de Ferrare, son ancien ambassadeur à la cour du duc Hercule Ier, qu'il

avait autrefois chargé de le faire construire, et qui vint le visiter dans sa prison. Le présent d'un prince trahi, captif, à un courtisan fidèle, aurait quelque chose de touchant, si Sforce, quoique ami des lettres et des arts, n'avait été usurpateur et cruel, et si peut-être le voyage du seigneur Costabili, déjà presque propriétaire du palais, n'avait été intéressé. La maison des comtes Avventi, appelée *Casa della Rosa*, était comme la petite maison du duc Alphonse Ier. Il y avait établi la dame Laure-Eustochie Dianti dont il eut deux fils, Alphonse et Alphonsino. Ce n'est point cette maîtresse qui a donné à la maison Avventi son gracieux surnom; il lui vient de l'église voisine, *Santa-Maria-della-Rosa :* on pourrait aisément s'y tromper. Un petit palais, d'excellente architecture, et qui annonce l'époque de la renaissance, est celui de la maison Conti Crespi, du dessin de Jérôme da Carpi, architecte et peintre, élève de Raphaël.

La grande place, appelée quelque temps place Napoléon, est devenue, en 1814, place de l'Arioste, nom qui a pris tout de suite, comme à Paris, le nom de la rue de la Paix : la renommée des conquérants ne tiendra jamais contre la gloire des lettres ou la félicité publique. Les démagogues de 1796 avaient fait disparaître de cette même place la statue du pape Alexandre VII; celle de Napoléon eut le même sort : la nouvelle statue de

l'Homère de Ferrare, érigée en 1833, bravera tous ces revers.

Le *Campo-Santo*, ainsi qu'à Bologne et dans d'autres villes, était autrefois la Chartreuse. Ces anciens tombeaux des vivants sont devenus la demeure des morts, et je ne sais si les statues, les bas-reliefs, les inscriptions que l'on y voit multipliés aujourd'hui ne les rendent pas moins tristes, plus animés, que lorqu'ils étaient peuplés par leurs anciens et silencieux fantômes. Le fondateur de la Chartreuse est Borso, premier duc de Ferrare, prince magnifique, libéral et qui, malgré l'austérité d'une telle fondation, était célèbre dans toute l'Italie par l'éclat de ses fêtes; son tombeau, renouvelé élégamment en 1815, est à côté de la *cella* consacrée à la maison d'Este. Le mausolée du duc Venanziano Varano et de sa femme, par M. Rinaldo Rinaldi, est fort beau. Quelques autres sépultures rappellent des noms illustres dans les lettres et les arts; tels sont les tombeaux de Giglio Giraldi (1), de Bernardin Barbulejo ou Barbojo, curé de la paroisse de Saint-Pierre, qui, selon l'abbé Jérôme Baruffaldi (2), aurait appris le

(1) *V.* ci-dessus, page 8.

(2) *Vita di L. Ariosto*, p. 55. Barbojo fut très-considéré des savants italiens de son temps: Giraldi lui dédia son traité *de Historia Deorum;* Cœlius Calcagnini lui adressa quelques-unes de ses savantes dissertations, et parmi les *Lectiones anti-*

rudiment à l'Arioste, grave opinion que paraît avoir depuis réfutée M. Faustini : tel est aussi le monument d'albâtre élevé par le comte Léopold Cicognara à sa première femme.

L'église attenante au *Campo-Santo* est d'une noble architecture attribuée à Sansovino, qui n'est tout au plus l'auteur que des brillantes sculptures intérieures. Les douze tableaux des douze chapelles représentant les divers Mystères, de Roselli, peintre ferrarais du XVI[e] siècle, montrent l'imitation du Garofolo et du Bagnacavallo ; une gracieuse Nativité est du Dielai ; une Déposition de croix, la Descente du Saint-Esprit, sont du Bastaruolo ; le Saint Bruno est du Scarsellino ; une Cène, de Cignaroli ; les Noces de Cana ; Saint Bruno priant avec d'autres chartreux, sont de Charles Bonone ; un Saint Christophe, au chœur, est du Bastianino ; la Décollation de saint Jean-Baptiste, de Parolini.

La délicieuse villa de Belriguardo, près de Ferrare, jadis habitée par le cardinal Louis d'Este, frère d'Alphonse II, espèce d'académie dont le Platon, quoique peu savant, était si zélé pour la science, n'existe plus (1). Sa dégradation avait

quæ de Rhodiginus, la dédicace du XI[e] livre lui est faite par Camille Richieri.

(1) *Ipse, quanquam*, dit Muret, favori du cardinal d'Este, *doctrina mediocri, magno tamen et excelso ingenio, et mirifice dedito studiis nostris. Itaque domus ipsius Academia quædam*

commencé dès la fin du XVIe siècle; ses débris peuvent encore faire juger de son étendue et de son ancienne magnificence. Une partie sert maintenant de gîte à des paysans, l'autre est occupée par le propriétaire de la vaste métairie qui l'environne.

Société italienne.

J'ai passé quelques jours à Ferrare. Si le caractère d'un peuple, comme l'a remarqué Rousseau, se connaît mieux dans les villes de second ordre que dans les grandes capitales où affluent les étrangers, ce séjour me donnerait une idée bien favorable du caractère italien et de la société italienne. Je me rappelle encore l'obligeance, la politesse, la bonhomie, qui régnaient dans la maison où j'avais l'honneur d'être reçu. Quelques personnes regrettent avec raison la perte et l'absence des *vieilles*

videri poterat. Hic amat quidem et ipse mirifice homines bonarum artium scientia excultos : sed sua ei comitas damno est. Dum enim omnes blande excipit, cum omnibus humane colloquitur, facilem se atque obvium omnibus præbet, excitat quidem admirabiles amores sui : sed a tam multis gratiam ipsius ambientibus perpetuo obsidetur, ut ei vix ad curandum corpus satis temporis supersit. Epist., lib. II, 23.

dans notre société. L'Italie en possède de parfaitement aimables et qui sont de vrais modèles. Le salon de l'une d'elles était le premier de Ferrare. J'avouerai que j'y ai trouvé beaucoup d'agrément; là régnaient la douceur, la facilité, l'abandon : malgré la vivacité italienne, le ton était parfait, et il n'y avait aucune vanité, ni extérieure, ni rentrée. Dans la loge au théâtre (dont le légat était le spectateur le plus assidu), une multitude de lorgnettes étaient à la disposition des divers habitués; le *comme il faut* n'exerçait là aucun empire, la maison était à peu près ouverte aux étrangers qui passaient, et l'on se rendait à la conversation du soir ou plutôt de la nuit, en toilette du matin (4).

Cento. — Le Guerchin. — Pieve.

Cento, patrie du Guerchin, est une petite ville jolie, qui mérite que l'on se détourne de la route

(4) Cette femme excellente et distinguée était madame Marietta Scutellari, née à Zara, d'origine vénitienne, morte en 1832 à l'âge de quatre-vingts ans, l'amie de Canova qui demeurait chez elle dans ses passages à Ferrare, de Monti, de Cicognara, de lord Byron, des deux Pindemonte, de Foscolo, et à laquelle la ville se proposait de consacrer un monument.

pour la visiter avant d'arriver à Bologne. Là est sa maison, véritable musée domestique, toute couverte de ses peintures. Dans la petite chapelle est un admirable tableau de deux Pèlerins qui implorent la Vierge : la ferveur, la misère de ces pèlerins, est peinte jusque dans certains détails (tel que le raccommodage de la partie la moins noble de leurs vêtements), qui n'affaiblissent point l'effet général de cette touchante composition. Le plafond de l'une des pièces offre une suite de chevaux de différentes espèces; il y a un groupe superbe de deux chevaux, un autre cheval au vert et n'ayant que les os et la peau, est une anatomie vivante de ce pauvre animal. Une Vénus allaitant l'Amour plaît moins que le reste, malgré sa célébrité et le mérite du coloris : Vénus est bien la mère de l'Amour, mais elle n'est point sa nourrice; l'imagination n'admet dans les arts que les choses auxquelles elle a consenti et auxquelles depuis longtemps elle est faite.

Guerchin avait pour Cento cet amour du lieu, si l'on peut le dire, dont les peintres ou sculpteurs d'Italie offrent à toutes les époques de nombreux exemples; il préféra le séjour de sa ville natale aux titres et charges de premier peintre des rois de France et d'Angleterre; il y avait sa *scuola*, et il n'en sortit que chassé par la guerre survenue entre Odoard Farnèse, duc de Parme, et le pape

Urbain VIII, et lorsque Thadée Barberini, neveu du dernier, et général des troupes pontificales, voulut fortifier Cento. La campagne et les opérations de ces deux combattants paraissent aujourd'hui bien vulgaires à côté de la gloire fugitive du Guerchin. La maison du Guerchin, telle qu'elle existe encore, atteste une vie simple, modeste, laborieuse, qui inspire une sorte de respect. Ce grand artiste, véritablement né peintre (1), *ce magicien de la peinture,* comme on l'a surnommé, était aussi un homme pieux, modeste, désintéressé, charitable (2); excellent parent, dont le camarade

(1) Dès l'âge de six ans, Guerchin montrait une singulière disposition à dessiner ; à huit ans et avant même d'avoir reçu des leçons du peintre à gouache de la Bastia, village du Modénais, il peignit sur la façade de la maison qu'il habitait la Madone de Reggio ; cette maison ayant été détruite, M. Léopold Tangerini, archiprêtre de Cento, fit détacher, en 1790, la portion du mur où se trouvait l'essai précoce du Guerchin, et qui se conserve encore dans son *casino nuovo.* A l'école, au lieu de barbouiller ses cahiers d'écriture, Guerchin y dessinait des bœufs, des chevaux, des paysans, etc. *V.* les *Notizie della vita e delle opere del cavaliere Gioan-Francesco Barbieri detto il Guercino da Cento* (Bologne, 1808, in-4°); ouvrage neuf et curieux, rédigé sur les pièces originales et les mémoires manuscrits de la famille Barbieri, passés dans la bibliothèque du prince Philippe Hercolani.

(2) Les *Notizie* offrent quelques détails intéressants sur la vie, les qualités et les pratiques de piété du Guerchin ; jamais il ne voulut accepter de commande qu'un de ses confrères eût pu désirer ou demander ; il se levait de bonne heure, faisait

et les premiers élèves étaient son frère et ses neveux (3), et qui, aimé de son maître Gennari, loué, recommandé par Louis Carrache, semble avoir échappé à l'inimitié trop fréquente parmi de pareils émules. La maison du Guerchin n'est pas toutefois sans quelque magnificence; on conçoit fort bien qu'il y ait reçu et traité, *ad uno squisito banchetto*, ces deux cardinaux qui étaient venus à la foire, que ses élèves les plus distingués servi-

une heure d'oraison, sortait pour entendre la messe, et travaillait jusqu'au dîner; afin de ménager le temps, il attendait, pour s'y rendre, que l'on eût servi; il se remettait ensuite à peindre jusqu'au coucher du soleil; il allait alors prier dans quelque église voisine, et rentrait dessiner jusqu'au souper. Quoique dans ses dernières années il eût renoncé à ce repas, il s'y trouvait pour tenir compagnie à sa famille. Guerchin paraît avoir été fort distrait: un soir, par mégarde, dessinant le chapeau sur la tête, et s'étant trop approché de la lampe, il ne s'aperçut pas que son chapeau était en feu; une autre fois, méditant un petit tableau, il s'assit sur sa palette, et ne fut averti de son inadvertance que lorsque, se levant pour exécuter sa pensée, la palette se détacha et tomba à terre. Guerchin, surpris, ne put s'empêcher de rire; mais, changeant aussitôt de costume, il fit préparer une autre palette et se remit paisiblement à l'ouvrage.

(1) Paul-Antoine Barbieri, peintre de fleurs et de fruits; Benoît et César Gennari, fils de sa sœur. Paul-Antoine Barbieri tenait aussi le registre des commandes de son frère (*voy.* liv. VIII, chap. IX), et était chargé du soin de la maison; sa mort causa au Guerchin une douleur si profonde, qu'il voulut être enterré près de lui à l'église San-Salvatore de Bologne. *Notizie*, p. 37, 44.

rent à table, et devant lesquels ils jouèrent le même soir *una bella commedia* (1), proverbe improvisé, dont Leurs Éminences furent ravies. Christine vint aussi visiter le Guerchin à Cento; et, après avoir admiré ses ouvrages, cette reine voulut prendre et toucher la main qui avait fait tant de chefs-d'œuvre.

L'église du Rosaire est appelée à Cento la *Galerie*, titre profane qu'elle justifie avec son apparence et la manière dont les tableaux y sont rangés. Le Guerchin n'y éclate pas moins que chez lui. Cette église est remplie de ses peintures : il a donné, dit-on, le dessin de la façade, du clocher, et travaillé à la statue de bois de la Vierge; il s'y montre ainsi peintre, sculpteur et architecte; mais surtout il y est chrétien. Une chapelle fondée par lui porte son nom; il y avait fait un legs pour qu'on y célébrât un service, et laissé à l'image de la Vierge du Rosaire une chaîne d'or d'un grand prix. Cette offrande pieuse fut volée vers le milieu du dernier siècle par un *custode* de l'église :

Ladro alla sagrestia de' belli arredi (2),

double sacrilége dans la ville illustrée par ce grand peintre, et où sa mémoire est encore aujourd'hui populaire et vénérée.

(1) *Notizie*, p. 43.
(2) Dante, *Inf.*, xxiv, 138.

A Pieve, très-près de Cento, est au maître-autel de l'église, une admirable Assomption, du Guide, pleine de vie, de variété, de mouvement et d'expression. Ce tableau devait être emporté en 1797, mais il fut défendu par le peuple, qui commençait à se soulever au bruit de son enlèvement; on fut obligé de le remplacer par un autre tableau du même maître, afin que les spoliateurs eussent leur compte.

BOLOGNE.

Bologne. — Sa distinction.

Lorsque j'arrivai à Bologne pour la première fois, c'était le soir au mois d'août, le jour de la fête de saint Dominique, au moment où l'on promenait dans la ville la relique de la tête du saint enveloppée dans une riche boîte d'argent; les fenêtres étaient pavoisées, et tout le monde était dehors. Mais cette fête, où le sensualisme religieux de l'Italie dominait bien plus que la vraie piété, était sans ordre et sans magnificence. Je ne puis oublier que dans cette cohue je me trouvai jeté entre un moine et un *ruffiano*, rencontre à laquelle, voyageur moins expérimenté, je ne m'attendais pas à l'entrée des États de l'Église. L'accent du peuple, quoique j'y fusse préparé, me parut rude et criard (1); les maisons, grandes, uniformes et

(1) Une lettre du savant professeur Aulus-Janus Parrhasius, de l'année 1506, adressée au Trissin, signale déjà cette *ran-*

toutes badigeonnées, étaient sans caractère; enfin un certain vacarme industriel d'usines, de filatures et de fabriques (1) ne m'annonçait guère cette docte Bologne, *la mère des études*, ainsi qu'elle avait été anciennement surnommée, cette Bologne que Salodet montrait à Béroalde comme *tutta involta nei travagli* (2), cette ville enfin si littéraire, si intellectuelle, comme on dirait aujourd'hui.

Je suis bien revenu de cette première impression causée par la physionomie commune de la ville. Bologne est encore, à juste titre, regardée comme une des plus illustres cités de l'Italie; quoique, depuis longtemps, elle ait cessé d'être le siége d'un gouvernement (3), qu'elle n'ait jamais été résidence de cour, elle est au niveau de la civilisation des premières capitales : la science fait

cidam Bononiensium loquacitatem. *V*. t. X, p. 166 de la traduction italienne de la *Vie et du Pontificat de Léon X*, de Roscoe, par L. Bossi, les lettres qu'a publiées le traducteur, et qui lui ont été communiquées par la famille Trissino.

(1) Les filatures de soie sont nombreuses à Bologne dans le quartier de *Porta Stiera :* une manufacture de draps a été établie en 1823 par deux Français dans les vastes bâtiments de l'ancien collége des nobles *del Porto* ou académie *degli Ardenti*, près du canal *Naviglio;* les nouvelles machines y ont été introduites, et ses draps passent pour être de bonne qualité.

(2) *Il Cortegiano*, lib. II, p. 194.

(3) C'est en 1506 que Bologne s'est donnée pour la seconde fois au pape Jules II.

sa dignité, et l'on sent encore dans ses mœurs, son esprit et ses opinions, quelque chose de sa vieille devise *Libertas,* qu'elle a conservée (1). Bologne était, dit-on, la ville d'Italie que préférait lord Byron; sans décider si ce goût était parfaitement raisonnable, il est très-facile de le comprendre (2).

(1) Le discours de M. Giordani, prononcé au casino de Bologne dans l'été de 1815, sur la restitution au saint-siége des trois légations, est singulièrement remarquable sous le rapport de l'indépendance et de la dignité; il peut être regardé comme un des meilleurs morceaux de cet écrivain.

(2) *Climat et hygiène.* — Climat rigide et sec pendant l'hiver, à cause des vents soufflant du nord et des montagnes; chaud l'été.

Médecins. — *Chirurgiens.* — MM. Comelli; Allessandrini; Barilli; Valorani; Baroni; Venturoli; Cavara; Rizzoli. Le prix des visites est de 5 francs, les consultations, 20 francs.

Comestibles. — Bologne est une des villes d'Italie où l'on mange le plus et le mieux. Ses saucissons gros et petits (*mortadella e cotichini*) sont européens. Rien de plus succulent que ses potages et surtout les *tortellini* ou *capelletti,* petits pâtés remplis de hachis de graisse de bœuf, de jaunes d'œufs et de parmesan. On fait aussi des *capelletti* avec du hachis de volaille à l'intérieur; mais ils sont inférieurs aux premiers. Le boudin (*cervellato*) mêlé de raisin sec et de pignons, est excellent. La grosse anguille de *Comacchio* marinée, dite *cazzotto,* forme un bon mets de carême. Le solide *coppo,* fait à merveille par les paysans et composé de lait, de sucre et de jaunes d'œufs, se mange pendant le carnaval, très-joyeux à Bologne. Le *lattemiele* est une crème fouettée, très-délicate, très-légère.

La pâtisserie est populaire: les *zalettini*, gâteaux faits avec

Université. — Professeurs. — Femmes-docteurs. — Antiques. — Bibliothèque. — Jardin Agrario. — Jardin botanique.

L'université de Bologne, la plus ancienne, comme on sait, de l'Italie, qui vit quelques-unes

de la farine de maïs, du raisin sec et des pignons ; les *fritelle*, beignets de riz et de raisin sec ; les *castagnacci*, de farine de châtaignes, délices des petits garçons, et qui se vendent dans les rues, sont très-friands. — La terre *del Cattu* est une pastille d'un goût agréable et fort.

On estime beaucoup les *rosolios* de Bologne, surtout ceux à la rose, à la menthe ; le *latte di vecchia*, le *perfetto amore*, ainsi que le tafia et le marasquin très-bons, quoique ce dernier ne jouisse point à l'étranger de la réputation de celui de Zara.

Bologne a été surnommée la *Docte* et la *Grasse*. Ses fertiles collines, outre les noix, les melons et toutes sortes de fruits, produisent encore ce raisin doré, appelé poétiquement raisin du paradis (*uva paradisa*), que l'élégant père Roberti a cité dans ses agréables lettres. Ce raisin, dont la peau solide ne se ride qu'en mars ou avril, qui se mange au théâtre dans les loges, pendant le carnaval, peut braver l'hiver et les voyages. Misson, pendant deux mois d'hiver à Venise, l'année 1688, en avait mangé d'une fermeté et d'un goût admirables. Le sénat bolonais en faisait chaque année un présent à l'empereur Charles VI. Le prince Eugène de Leuchtemberg, qui avait la jouissance du domaine de Galiera, érigé en apanage pour sa fille aînée Joséphine par Napoléon, recevait deux fois l'an, à Munich, un envoi de ce raisin. Il était expédié par l'intendant, dans une sorte de fourgon assez semblable à nos voitures de déménagements, et dans lequel étaient placées des caisses disposées comme celles où se mettent les robes et les chapeaux des dames en voyage. Ce

des plus belles découvertes de l'esprit humain (1), s'honorait encore avant les troubles de 1831 de maîtres célèbres, tels que : MM. Valeriani, professeur d'économie publique et politique (2); Tommasini, de médecine théorique-pratique; Orioli,

fourgon traversait ainsi à grands frais les Alpes, et le prince, à Noël et à Pâques, offrait à la famille royale son raisin, dont l'apparition dut la première fois sembler miraculeuse.

Vins. — Les vins récoltés sur les collines sont forts et d'assez bonne qualité ; mais ils ne se gardent pas longtemps, à cause de la mauvaise habitude de les allonger avec de l'eau dans la cuve.

Auberges.—*Saint-Marc, les Trois Rois, la Pension Suisse.* — Cafés. — *La Barchetta, le Café Suisse.* — *Libraire.* — Rusconi. — *Atelier.* — M. Baruzzi, sculpteur.

Bains de la Porretta. — Une bonne route conduit aux eaux thermales et minérales de la *Porretta,* quoique cachées dans un des plis rocheux de l'Apennin. Le site, abrité, jouit d'un air tempéré et doux malgré son élévation ; et l'illustre Vacca disait qu'il n'y avait point en Europe de lieu plus favorisé par la nature. Les nombreux malades que ces eaux toujours justement célèbres attirent, sont bien logés, et s'y guérissent des maladies cutanées, glanduleuses, angineuses, intestinales, de la syphilis et des gastrites.

Une partie des bains est brillamment éclairée par le gaz extrait des eaux ; et c'est le cordonnier Spiga qui a le premier imaginé et commencé cet éclairage naturel, ainsi que le constate l'inscription qui doit éterniser le nom du chimiste artisan.

(1) La première dissection de cadavre au XIVe siècle ; le galvanisme.

(2) La chaire d'économie publique et politique dont les cours n'étaient point obligatoires, a depuis été supprimée à la mort de M. Valeriani en 1828.

de physique; Mezzofanti, de grec et de langues orientales; Schiassi, d'archéologie (1). Bologne comptait les cinq nouvelles facultés dont les chaires étaient : pour la faculté de théologie, les chaires de théologie sacrée, de théologie morale, d'Écriture sainte, d'histoire ecclésiastique, d'éloquence sacrée; pour la faculté de droit, les chaires des institutions canoniques, des institutions romaines ou civiles, du droit de la nature et des gens, des institutions criminelles, du droit public ecclésiastique, des textes canoniques, du droit romain ou civil; pour la faculté de médecine et de chirurgie, les chaires de physiologie, de pathologie générale et de séméiotique, de médecine théorique-pratique, de médecine politique légale, de chimie, de botanique, de pharmacie, d'hygiène thérapeutique et de matière médicale, d'anatomie humaine, d'anatomie comparée et de médecine vétérinaire,

(1) M. Tommasini est retourné à Parme comme professeur de clinique; M. Orioli, dont les intéressantes leçons d'antiquités ont attiré tous les savants et les premiers artistes de Paris, est professeur de philosophie et de physique à l'université de Corfou; M. Mezzofanti, appelé à Rome, est devenu préfet de la Vaticane et cardinal; M. Schiassi a demandé et obtenu sa retraite. Aujourd'hui M. le marquis Angelleli, MM. Magistrini, Medici, Mondini, Alessandrini, chargés des chaires de grec et d'histoire, de mathématiques transcendantes, de physiologie, d'anatomie, d'anatomie comparée et de médecine vétérinaire, sont de savants et fort habiles professeurs.

de chirurgie théorique, d'accouchements; pour la faculté des sciences (ou de philosophie) : les chaires de logique et de métaphysique, de morale, d'algèbre et de géométrie, d'introduction au calcul, de mathématiques transcendantes, de physique, de mécanique et d'hydraulique, d'optique et d'astronomie; pour la faculté des lettres (ou de philologie) : les chaires d'art oratoire et poétique, d'histoire, d'archéologie, de langue grecque, d'hébreu, de syriaque-chaldéen et d'arabe (1). On voit, par ce tableau, l'étendue des études médicales et leur supériorité sur les autres branches de l'enseignement. Le système des gastrites est né à Bologne, et M. Tommasini avait précédé M. Broussais. Il est vrai que ce système y était beaucoup plus sensé que chez nous, la situation de Bologne au pied de l'Apennin y rendant communes les inflammations de poitrine et les maladies nerveuses et aiguës. Les professeurs de l'université de Bologne, qui, du temps de Lalande, avaient cent écus par an, sont aujourd'hui moins mal rétribués, la ville leur accordant un supplément de traitement; mais

(1) Par décret du 2 septembre 1833, les chaires de logique, de métaphysique, de morale et des éléments d'algèbre et de géométrie, ont été supprimées des universités de l'État romain. Il paraît que l'ancien ordre de choses doit être rétabli. Le local même de l'université serait agrandi et le palais Malvezzi vient d'être acheté à cet effet.

la plupart trouveraient à l'étranger un sort plus brillant : ils préfèrent ne point quitter leur ville natale, et leur enseignement est encore du patriotisme.

L'Université de Bologne, dont la façade est de Pellegrini, et la grande et belle cour de Barthélemy Triachini, architecte bolonais de la moitié du XVIe siècle, est décorée avec ce luxe des arts commun en Italie, jusque dans les colléges. Les peintures du cabinet de physique, par Nicolas dell'Abate, ont de la grâce, et les belles fresques de Pellegrini dans le *Loggiato* méritèrent d'être imitées par les Carrache. Ainsi cette docte université n'a point été non plus étrangère aux progrès de la peinture.

Au milieu de la cour, l'Hercule en repos est un travail singulier d'Ange Pio, sculpteur du XVIIe siècle, dont les nombreux ouvrages ont quelque réputation, grâce au petit nombre de meilleures productions à cette époque. Malgré le mérite des professeurs auxquels on a élevé des statues dans cette cour et sur l'escalier, tels que Galvani, Gaétan Monti, Cavazzoni Zanotti, et les talents de Laura Bassi et de Clotilde Tambroni, la première qui avait occupé la chaire de philosophie, la seconde celle de langue grecque (tous ces professeurs sont du dernier siècle, ou contemporains), Bologne eût encore pu montrer là quelques-uns

de ses anciens maîtres. J'aurais aimé à y voir les traits de cette Novella d'Andrea, fille d'un célèbre canoniste du XIVe siècle, si savante qu'elle servait de suppléant à son père, et si jolie, qu'afin de ne pas causer de distraction aux étudiants, elle avait, selon Christine de Pisan, une petite courtine devant elle, probablement au-dessus des saints canons, lorsqu'elle professait (1). La science des dames de Bologne est encore remarquable; l'université compte deux femmes-docteurs, l'une en droit, l'autre en chirurgie, et l'on pourrait presque appliquer à cette dernière l'éloge que faisait de mademoiselle Delaunay le bon Duverney, lorsqu'il disait qu'elle était la fille de France qui connaissait le mieux le corps humain. Ginguené a trouvé cet enseignement par les femmes CONTRE NATURE : « Nous avons bien de la peine, dit-il, à

(1) L'auteur du *Prospetto biografico delle Donne italiane rinomate in letteratura,* déjà cité, prétend, d'après Facciolati (*Fasti gymn. Pat*, p. 1, p. 35), appuyé de l'autorité, d'ailleurs assez faible, de Jules-César Croce, poëte qui n'est que du XVIe siècle, que c'était Bettina, autre fille savante d'Andrea, qui suppléait son père ; mais Facciolati semble un peu suspect comme Padouan, puisque Bettina, mariée à Giovanni da Sangiorgio, canoniste de Padoue, mourut et fut enterrée à Saint-Antoine. On voit dans Tiraboschi (*Storia della litt. ital.*, lib. II, 8) que Milancia, femme d'Andrea, était aussi utilement consultée par lui ; pourquoi ses deux filles n'auraient-elles point été capables de le suppléer ? le droit canon paraît avoir été si familier à toutes ces dames !

« permettre aux femmes un habit de muse ; com-
« ment pourrions-nous leur souffrir un bonnet de
« docteur ? » Cette exagération française méconnaît complétement les mœurs anciennes et les habitudes de l'Italie : « Y a-t-il du mal à savoir le « grec ? » fait très-bien répondre Corinne à ses ingénues compatriotes : « Y a-t-il du mal à gagner « sa vie par son travail ? Pourquoi riez-vous d'une « chose aussi simple ? »

Le Musée des Antiques a le célèbre fragment du miroir mystique dit la patère *Cospiana*, représentant la Naissance de Minerve, sortant tout armée du cerveau de Jupiter, tandis que Vénus le caresse, véritable planche de graveur, argument échappé à l'investigation de Dutens, et à l'appui de son système sur les découvertes attribuées aux modernes, et connues ou entrevues par les anciens. Un second miroir différent et en relief, représentant Philoctète guéri par Machaon, offre aussi les noms des figures en caractères étrusques. Un pied de bronze plus fort que nature et un vase bachique en marbre trouvé à Caprée sont remarquables, ainsi que les fragments des torses en marbre des deux Vénus, et une table isiaque de basalte noir tirée en 1709 du mont Aventin. Une suite de poids romains en pierre noire est curieuse : quelques poids en métal appartiennent au moyen âge ; un du temps de Charlemagne porte l'inscription :

Pondus Caroli. Une statue en cuivre de Boniface VIII, élevée à ce pape par les Bolonais, l'année 1301, ouvrage du sculpteur, ou plutôt du ciseleur Manno, un de leurs compatriotes, atteste l'enfance de l'art : la figure est sans expression, sans noblesse, sans caractère, et répond assez à l'idée que l'on se fait du pontife. Le modèle du Neptune de Jean Bologne est inférieur au monument (1) ; c'est le contraire du modèle de la statue de Persée, par Benvenuto Cellini, que j'ai vu depuis au cabinet des bronzes de la galerie de Florence; la différence s'explique assez par la recherche du talent de ce dernier, qui a dû nuire à son ouvrage par le travail. Le médaillier, de l'avis des juges compétents, est riche principalement en pièces grecques de la Sicile et en pièces romaines.

La bibliothèque de l'université a quatre-vingt mille volumes et quatre mille manuscrits. Le local est dû à Benoît XIV, qui non-seulement laissa tous ses livres à cette bibliothèque (une moitié de son vivant, l'autre après sa mort), mais encore invita le cardinal Philippe Monti, Bolonais comme lui, à suivre son exemple : de la part d'un autre pontife, cette sorte d'avis eût pu sembler un ordre; il est probable que Monti dut céder bien plutôt à la bonhomie et au patriotisme de cet excellent

(1) *V.* ci-après.

pape. C'est un des mérites de la plupart des bibliothèques d'Italie d'avoir quelque illustre donateur ou bienfaiteur : Lambertini respire à la bibliothèque de Bologne, comme Bessarion à Saint-Marc. De pareils souvenirs donnent à ces bibliothèques une sorte de caractère, de physionomie, d'intérêt que n'ont point les nombreuses bibliothèques créées ou accrues par les spoliations, la conquête, et même par d'honnêtes achats, de bienveillantes souscriptions, ou le *dépôt* légal. On remarque, parmi les imprimés : un *Lactance de Subiaco* (1465); un exemplaire de la première et rare édition du livre fameux de Henri VIII contre Luther, dédié à Léon X (1), avec la signature autographe *Henricus rex*, pamphlet religieux, défense énergique de saint Thomas, qui fit accorder par le pape au royal théologien le titre de *défenseur de la foi*, conservé singulièrement dans le protocole de ses hérétiques successeurs. Les manuscrits offrent : le précieux *Lactance*, vu par Montfaucon au cou-

(1) *Assertio septem sacramentorum adversus Martinum Lutherum.* (*Lond., in ædibus Pynsonianis*, 1521.) Une copie très-ornée de cet ouvrage avait aussi été envoyée précédemment par Henri VIII à Léon X; elle se conserve à la Vaticane. La signature *Henricus rex* a été certifiée par Simon Assemani, préfet de cette bibliothèque, qui l'avait confrontée avec l'écriture de son manuscrit. Celui-ci servit à faire l'édition romaine du même livre de 1543; mais, indépendamment de l'édition de Londres, il en avait été publié une autre à Anvers en 1522.

vent de Saint-Sauveur, qu'il ne croyait que du VIe ou du VIIe siècle, et qui serait du Ve, de l'avis d'un illustre savant italien, monsignor Gaëtan Marini; les *Quatre Évangélistes*, manuscrit arménien du XIIe siècle, d'une belle écriture, avec des miniatures charmantes, petit volume in-12 trouvé dans le monastère de Saint-Éphrem, près d'Édesse, provenant de la bibliothèque de Benoît XIV, auquel il avait été donné par Abraham Néger, Arménien catholique; un manuscrit des *Images de Philostrate*, qui rappelle de touchantes infortunes; il est de la main de Michel Apostolius, un des Grecs fugitifs de Constantinople, et porte cette inscription répétée sur d'autres livres qu'il a transcrits : *Le roi des pauvres de ce monde a écrit ce livre pour vivre.* Il paraît que Bessarion ne put continuer à son malheureux compatriote les secours qu'il lui avait d'abord accordés. Ce cardinal avait été gouverneur de Bologne : à l'époque de la renaissance, les premières places semblent données aux savants par la cour de Rome, et comme à la Chine, les *lettrés* sont à la tête des affaires. Les deux cents volumes manuscrits de notes et de matériaux d'Aldrovande ont été rendus à la bibliothèque de l'université; il y avait eu quelque chose d'odieux à dépouiller une ville telle que Bologne des travaux d'un homme qui l'honorait. Cet énorme manuscrit scientifique n'a point l'éclat des grands

manuscrits poétiques de la bibliothèque de Ferrare; telle est l'espèce d'infériorité de la science, que les derniers venus tuent leurs prédécesseurs, et rendent leurs ouvrages à peu près inutiles : Buffon, sans le style, ne serait guère un jour moins oublié qu'Aldrovande.

Le bibliothécaire de l'université de Bologne, était M. l'abbé Mezzofanti, depuis préfet de la Vaticane, célèbre en Europe par sa vaste connaissance des langues; il en sait, y compris les dialectes, jusqu'à trente-deux : c'est dix de plus que n'en parlait Mithridate, avec lequel cet ecclésiastique, plein de douceur et de modestie, a du reste fort peu de rapports. Une telle érudition tient véritablement du prodige; philologue, orientaliste distingué, M. Mezzofanti entend même divers patois; c'est un apôtre pour le don des langues comme pour la piété (1).

(1) On trouve dans les Pensées détachées de lord Byron, publiées à la fin de ses Mémoires, pensées si vraies, si naturelles, si touchantes, les traits suivants sur l'abbé Mezzofanti : « Je ne « me rappelle pas un seul des littérateurs étrangers que j'eusse « souhaité revoir, excepté peut-être Mezzofanti, qui est un pro- « dige de langage, Briarée des parties du discours, polyglotte « ambulant, qui aurait dû vivre au temps de la tour de Babel, « comme interprète universel; véritable merveille, et sans « prétentions encore! Je l'ai tâté sur toutes les langues des- « quelles je savais seulement un juron ou adjuration des dieux « contre postillons, sauvages, forbans, bateliers, matelots, « pilotes, gondoliers, muletiers, conducteurs de chameaux,

Le jardin botanique, le troisième de l'Italie, après ceux de Padoue et de Pise, et de l'année 1568, a de belles serres, et le nombre des espèces s'élève, dit-on, aujourd'hui à plus de cinq mille.

Le jardin *Agrario*, création des Français, fut très-convenablement établi dans une ville qui, outre ses vieux titres de *docte*, de *mère des études*, déjà rappelés, avait aussi le surnom de *grasse*, à cause de la fertilité de son territoire. L'ancien *Palazzino della Viola*, jadis pavillon d'Alexandre Bentivoglio et de Ginevra Sforce, son épouse, est destiné aux leçons. Il offre trois admirables fresques d'Innocent d'Imola, représentant Diane et Endymion; Actéon changé en cerf; Marsyas, Apollon et Cybèle (1): aucune société d'agriculture n'a certes dans le lieu de ses séances des figures aussi gracieuses. Le cours d'agriculture paraît fort peu fréquenté, et, d'après les règlements universitaires, il n'est point obligatoire, quoique le pays soit principalement agricole.

« vetturini, maîtres de poste, chevaux de poste, maison de « poste, toute chose de poste! et pardieu! il m'a confondu dans « mon propre idiome. » T. V, p. 446.

(1) Deux fresques ont été à peu près détruites en 1767, afin d'établir de nouvelles chambres au *Palazzino della Viola*. Les vicissitudes de cet édifice et les peintures d'Innocent d'Imola, sont le sujet de trois discours de M. Giordani, prononcés à l'académie des beaux-arts de Bologne dans l'été de 1812 : le premier de ces discours, fort agréable, est inséré t. VI, p. 3, de ses *Opere*.

Galerie. — Carrache. — Dominiquin. — Guide. — Sainte-Cécile.

La galerie de Bologne, formée principalement des chefs-d'œuvre de l'école bolonaise, est un admirable monument national. Il est singulièrement glorieux pour une ville d'avoir produit à elle seule tant de doctes personnages et de brillants artistes.

C'est une heureuse idée que d'avoir placé à l'entrée de cette galerie quelques-uns des tableaux des anciens peintres; on peut ainsi remarquer et suivre les progrès de l'art. Comme dans les lettres, quelques beaux ouvrages primitifs, isolés, précèdent les véritables chefs-d'œuvre; la supériorité de ces derniers n'est point affaiblie, mais elle s'explique. Les vierges de Francia, le fondateur de l'école bolonaise, pleines de naïveté, ont quelque sécheresse; la grâce, la facilité des contours, comme l'élégance et la perfection du style, n'arrivent qu'après une sorte d'exercice et de culture. La Sainte Famille, d'Innocent d'Imola, élève de Francia, est une des belles Saintes Familles qui existent, et déjà digne de Raphaël. Il s'en faisait en 1826 une copie pour le roi de Prusse : le monarque avait, disait-on, éprouvé à la vue de ce tableau une émotion profonde, tant la figure de

la Vierge lui rappelait les traits de sa jeune et noble compagne.

Les Carrache sont comme une tribu de peintres (1) ; Louis en est le digne chef : sa Transfiguration offre l'imitation du Corrège et des Vénitiens, mais c'est une imitation grande, inspirée, c'est la bonne ; dans la Conversion de saint Paul, au contraire, il est lui, et n'est pas moins admirable. Plusieurs de ses tableaux représentant des sujets sacrés montrent dans le paysage la vue de Bologne, anachronisme patriotique, qu'il semblerait trop rigoureux de blâmer, et qui fait même une sorte d'honneur aux sentiments de l'artiste. La Communion de saint Jérôme est le chef-d'œuvre d'Augustin, comme celle différente du Dominiquin est aussi le chef-d'œuvre de ce dernier ; car il n'y a pas plus de sujets usés dans les arts que dans les lettres, et un sujet est toujours neuf pour qui sait bien le traiter. La Vierge et l'Enfant Jésus dans une gloire, et en bas d'autres saints ; Sainte Catherine et Sainte Claire, le meilleur tableau d'Annibal Carrache,

(1) La multitude des peintres du même nom ou de la même famille est très-commune en Italie. La fille du Tintoret, le neveu du Titien, le fils de Francia, le fils de Mantegna, avaient été leurs élèves ; Paul Véronèse eut pour élèves, son frère et ses deux fils ; le Bassan, fils d'un peintre habile, ses quatre fils ; le grand-père, le père, et deux oncles de Procaccini étaient aussi peintres ; Élisabeth Sirani, peintre distinguée de l'école bolonaise, était élève de son père, et avait même deux autres sœurs peintres.

est une imitation parfaite des grands maîtres : la Vierge rappelle Paul Véronèse; l'Enfant Jésus et le petit Saint Jean, le Corrège; Saint Jean l'Évangéliste, Titien, et la gracieuse Catherine, le Parmesan.

Le célèbre Martyre de sainte Agnès, par le Dominiquin, est une composition toute dramatique, qui excite au plus haut degré la terreur et la pitié; chaque personnage contribue à l'action : la figure de la sainte respire l'espérance divine; le bourreau paraît impassible comme son glaive; le préteur, confus, a le visage caché dans sa robe; c'est quelque Félix aux sentiments pitoyables et bas..., et qui le font rougir; le soldat de garde est indifférent : le prêtre idolâtre, cruel, une femme effrayée; on dirait presque Mathan et Josabeth. La Madone du rosaire, avec sa pluie de roses et sa sublime tête de vieillard, n'est point inférieure à ce grand chef-d'œuvre, et malgré le Saint Jérôme, on l'a même regardée comme le meilleur ouvrage du Dominiquin; ses divers plans, et surtout sa couleur, son énergie, son intérêt, sa pureté, en font un beau poëme à plusieurs chants. Le Martyre de saint Pierre, dominicain, est le même sujet que le tableau du Titien, de Saint-Jean et Paul à Venise; la composition se ressemble, mais il est différent par les détails, l'expression et le paysage; il fournit un nouvel et imposant exemple du

renouvellement des mêmes sujets par le talent.

Ce n'est point la douleur de la terre, mais, si l'on peut le dire, la douleur céleste qu'exprime la *Madonna della pietà* du Guide : elle offre la perfection la plus diverse, depuis la grâce des petits anges du bas, jusqu'à l'affliction de la Vierge et des anges du haut qui pleurent. Malgré les critiques de quelques savants, le Massacre des Innocents m'a semblé très-pathétique; les cheveux de la mère qui fuit ne sont point tirés si doucement; la beauté de cette autre mère dont les fils sont égorgés, n'affaiblit point sa déchirante expression; c'est le vers du Dante sur la douleur paternelle d'Ugolin, qui, malgré ses angoisses, n'égalera jamais les douleurs maternelles :

Io non piangeva, sì dentro impietrai (1).

Les enfants crient sans contorsions, sans grimaces; ceux qui sont morts ne sont ni hideux, ni

(1) *Inf.*, cant. XXXIII, 49. Le Massacre des Innocents est décrit dans la *Galeria* du cav. Marin ; les premiers vers sont d'une affectation vraiment ridicule :

Che fai, Guido ? che fai ?
La man, che forme angeliche dipigne
Tratta hor' opre sanguigne ?
Non vedi tu, che mentre il sanguinoso
Stuol de' fanciulli ravivando vai,
Nuova morte gli dai ?

verts, ils sont simplement morts. Le Christ agonisant est plein de désolation et de poésie. Le Samson victorieux a quelque chose de l'Apollon, mais ce n'est point le vainqueur pythien, le dieu des vers, du soleil et des arts; c'est un Apollon juif, marchant sur le ventre aux Philistins, et qui leur casse la tête avec une mâchoire d'âne. La Vierge et l'Enfant Jésus, peinte sur soie, servait autrefois de bannière pour la procession de la paroisse Saint-Dominique; on l'a fort convenablement remplacée par une copie; il y a un superbe Saint François qui représente un ami du Guide. Ces portraits d'amis sont fréquents en Italie dans les ouvrages des artistes; ils annoncent une certaine bonté de cœur, une facilité de caractère et de commerce qui les fait aimer. Le Bienheureux André Corsini, évêque, en habits pontificaux, les yeux tournés vers le ciel, est admirable de foi et de piété. Le Saint Sébastien n'est qu'ébauché, et cependant il a toute son expression de douleur et de sacrifice.

L'Assomption, de Laurent Sabattini; Saint Nabor et Saint Félix adorant avec Saint François, Saint Jean-Baptiste, Sainte Catherine, Sainte Claire,

O ne la crudeltade anco pietoso
Fabro gentil, ben sai,
Ch' ancor tragico caso è caro oggetto
E che spesso l'horror va col diletto.

(*Histoire*, nº 17.)

et Marie-Madeleine, la Vierge, dans une gloire d'anges, et couronnée par la Trinité, d'Horace Samacchini, étaient loués par les Carrache, comme les meilleurs ouvrages de ces peintres nobles, purs, gracieux. L'Assomption, de Simon de Pesaro, est un des chefs-d'œuvre de ce maître élégant et correct; son portrait du Guide, dans sa vieillesse, paraît vivant. Le Baptême de Jésus-Christ, par l'Albane, prouve que ce peintre des grâces, que cet Anacréon de la peinture, est aussi capable de grandes et sérieuses compositions. Une Déposition de croix, d'Alexandre Viarini, autre excellent peintre de l'école bolonaise, a été crue d'Annibal Carrache ou des autres Carrache. La Vierge dans les nuages avec son Fils entre les bras, suffirait à la gloire de Cavedone, imitateur énergique du Titien, mis par Algarotti au rang des premiers coloristes bolonais. Un troisième Martyre de saint Pierre, du même peintre, est encore remarquable après ceux du Titien et du Dominiquin; le saint, au moment d'être frappé de nouveau par le brigand, écrit sur la terre avec son sang les mots *Credo in Deum.* Saint Pierre, dominicain, était chef de l'inquisition du Milanais; il est probable que sa conviction si vive n'aura pas toujours été partagée par ses cruels collègues ou successeurs. Ce tableau et les paroles inscrites par le saint me rappelèrent le mot éloquent d'une

femme très-croyante, mais opposée à l'action du pouvoir dans la religion : « L'inquisition est un manque de foi (1). » Le Saint Antoine, auquel apparaît l'Enfant Jésus, un des nombreux ouvrages d'Élisabeth Sirani, jeune artiste, morte à vingt-six ans, une de ces Bolonaises bons peintres, a déjà le goût et l'élégance du Guide, son maître (2). Le duc d'Aquitaine, Guillaume, à genoux devant saint Félix, évêque, du Guerchin, offre cette sorte de perfection égale, complète, qui produit l'estime, bien plus qu'elle n'excite la louange ou donne de la renommée. Son Saint Bruno est célèbre, à juste titre, par l'expression de la figure du saint, l'exécution des vêtements, la grâce des anges de la gloire et l'effet des ombres et de la lumière. Dieu le Père, fait par le Guerchin en une seule nuit, et mis en place le lendemain matin à la stupéfaction des assistants, est une superbe improvisation de peinture.

Parmi ces beaux ouvrages de l'école bolonaise

(1) Si une pareille discussion n'était un peu grave dans une galerie et au sujet d'un tableau, on pourrait ajouter que les faits contemporains appuient la généreuse pensée que nous venons de rapporter : la population catholique s'est particulièrement accrue dans les pays où règne la liberté religieuse ; cette population a décuplé depuis trente ans aux États-Unis ; elle s'étend considérablement en Angleterre parmi les classes inférieures des villes.

(2) *V.* ci-après, p. 133 et suivantes.

sont quelques chefs-d'œuvre des autres écoles; telle est l'immortelle Sainte Cécile. Il y a loin de la pieuse exaltation, du mystique délire de cette patronne des musiciens, aux agréments profanes de la muse Euterpe. La musique semble véritablement donnée par Dieu comme la parole, lorsqu'elle apparaît sous un tel emblème. Comment décrire les perfections d'un pareil tableau? l'ardeur, la joie triomphante des séraphins qui chantent au ciel l'hymne sacré, la pureté, la naïveté des traits de la sainte, qui contrastent si bien avec l'air frivole et coquet de Madeleine? Il faudrait, afin de rendre dignement toutes ces beautés, pouvoir s'écrier comme le Corrège, lorsqu'il les contempla pour la première fois: *Anch' io son pittore!* La Vierge dans une gloire, et en bas, Saint Michel, Sainte Catherine, Sainte Apollonie et Saint Jean, du Pérugin, est déjà digne, par ses diverses qualités, de son grand élève. On sent aussi quelque reflet de Raphaël dans la Madeleine au désert, de Timothée della Vite, son compatriote, son ami, son compagnon fidèle, et qui avait exécuté ce tableau pour le dôme de leur ville natale. Saint Grégoire à table avec douze pauvres, parmi lesquels il reconnaît le Christ, est un des meilleurs ouvrages de Vasari; il offre comme une galerie des portraits de ses divers protecteurs et de ses amis, depuis le pape Clément VII, représenté sous

les traits de saint Grégoire, et le duc Alexandre de Médicis, jusqu'au sommelier du couvent de Saint-Michel *in Bosco* de Bologne, pour lequel le tableau était commandé. La Sainte Marguerite à genoux devant la Vierge et l'Enfant Jésus, par le Parmesan, mérita l'admiration des Carrache et du Guide, qui l'ont étudiée : les têtes de la Vierge et de la sainte sont nobles et touchantes comme toutes les nombreuses figures de femmes qui ornent ce musée. Il est en cela véritablement enchanteur, et jamais la beauté n'apparut ni plus exquise, ni plus diverse.

Saint-Pétrone. — Portes. — Tribolo. — Méridienne. — Properzia de' Rossi. — Plans. — Cathédrale. — Benoît XIV.

Saint-Pétrone passe à Bologne, ainsi qu'il a été déjà remarqué, avant la cathédrale. Elevée du temps de la liberté bolonaise, à la fin du XIVe siècle, aux frais de la commune, cette église est un monument de la magnificence religieuse des républiques du moyen âge, et une preuve de la dignité, de l'importance de leurs artistes : l'architecte Antoine Vincenzi était un des seize *riformatori*, et il fut ambassadeur à Venise.

Les beautés de l'art brillent à Saint-Pétrone. Les sibylles des portes, sculptées par le Tribolo, le timide compagnon de voyage de Benvenuto Cellini (1), ont la pureté et l'élégance des sibylles de Raphaël; ses prophètes, les ornements des petites portes, les bas-reliefs d'Adam et Ève, surtout la figure de celle-ci filant, dont les premiers enfants embrassent les genoux, et les autres figures de Jacques della Quercia, sont des ouvrages excellents. La Résurrection du Sauveur, par Alphonse Lombardo, au-dessus de la porte à gauche, est admirable de naturel, de noblesse et de simplicité. Dans l'intérieur, à la chapelle des Reliques, l'Assomption, bas-relief en marbre, du Tribolo, est aérienne, vaporeuse. Le Saint Jérôme, le chef-d'œuvre de Laurent Costa, élève de Francia, a été gâté par une restauration. Michel-Ange a donné le dessin des sombres et magnifiques vitraux de la chapelle de Saint-Antoine, et ces peintures fragiles ont toute sa force et son expression. Les Miracles du saint, peints en clair-obscur sur les murailles de cette chapelle, sont d'excellents et gracieux ouvrages de Jérôme de Trévise, peintre de la fin du XVe siècle. Le beau Saint Antoine ressuscitant un mort, est de Laurent Pasinelli, élégant peintre bolonais du XVIIe siècle; le vaste et

(1) *V.* sa Vie, t. I, 278 et suiv.

bon Couronnement de la madone del Borgo, ainsi que la superbe fresque en perspective qui est vis-à-vis, du Brizzio, grand artiste qui fut garçon cordonnier jusqu'à l'âge de vingt ans, et devint un des premiers élèves des Carrache et un aide habile de Louis. Au maître-autel, les deux statues de Saint François et de Saint Antoine, sont de Campagna, et au-dessus du lutrin une petite et gracieuse statue de David, est de Sylvestre Giannotti. Sainte Barbe décapitée par son père, est le premier ouvrage de Tiarini. Le Saint Michel, excellent tableau du Fiammingo, un des maîtres du Guide, explique les chefs-d'œuvre de son élève, comme il arrive toujours aux tableaux de pareils maîtres. Le Saint Roch, plus fort que nature, est un des meilleurs ouvrages du Parmesan; les Douze Apôtres, de Costa, attestent son habileté à rendre les visages d'hommes. Le Paradis et l'Enfer, vieilles peintures de la chapelle Saint-Pétrone, malgré d'érudites recherches, sont d'auteurs incertains.

Sur un des pilastres est une statue de Saint Pétrone, regardée comme sa plus ancienne image, mais fort altérée par de nombreuses restaurations qui ne laissent guère aujourd'hui deviner sa vraie physionomie. La méridienne de Saint-Pétrone, substituée par Cassini à celle du P. Ignace Danti, et rendue encore plus précise en 1778, par Eus-

tache Zanotti, autre illustre Bolonais, est un monument scientifique qui honore Bologne et contraste encore avec les souvenirs et l'éclat de sa vieille basilique.

Les salles dites de la *Residenza della Rev. fabbrica* méritent d'être visitées. Sur la porte intérieure est le buste du comte Guido Pepoli, un des premiers et bons ouvrages de Properzia de' Rossi. Les ouvrages de cette femme infortunée excitent encore plus d'intérêt quand on se rappelle sa touchante histoire. Cette Sapho bolonaise, peintre, sculpteur, musicienne, graveur, mourut d'amour au moment même où le pape, sur le bruit de sa gloire, l'envoyait chercher et voulait l'emmener à Rome, après avoir couronné Charles-Quint (1). Un bas-relief, son chef-d'œuvre, représente la Chasteté de Joseph : on sent que l'artiste a voulu y peindre ses propres infortunes ; sa femme de Putiphar, triste, charmante, a quelque chose d'Ariane, et elle est plutôt abandonnée qu'effrontée et las-

(1) *Finalmente alla povera innamorata giovane ogni cosa riusci perfettissimamente, eccetto il suo infelicissimo amore.* (Vasari. *Vita di Properzia de' Rossi.*) Vasari rapporte énergiquement comment le pape ayant demandé Properzia, après le couronnement de Charles-Quint, il lui fut répondu : *Sta in chiesa, e gli si fa il funerale.* La mort de Properzia de' Rossi, est le sujet d'une *Rappresentazione tragica* (espèce de tragi-comédie historique en prose), du professeur Paul Costa, jouée avec succès à Bologne en 1828.

cive. Ces salles offrent encore seize dessins originaux des plans proposés par les premiers architectes du monde pour l'achèvement de la façade de l'église, collection précieuse qu'il serait si intéressant pour l'art de voir publier. Là sont quatre plans divers que leur perfection fait attribuer à Palladio; au-dessous de l'un d'eux est écrit de sa main : *Laudo il presente disegno*, inscription qui ne permet point de croire que le dessin soit de lui, puisque tous les ouvrages de ce grand artiste attestent qu'il n'y eut pas d'homme plus modeste et plus humble. Un dessin est de Vignole; il mérita le suffrage de Jules Romain et de Christophe Lombardo; au-dessous un autre est de Jacques Ranuccio, son rude antagoniste dans ces mêmes travaux de Saint-Pétrone, mais qui constate son immense supériorité. D'autres plans sont de Dominique Tibaldi, frère de Pellegrini, de Balthazar Perruzzi, de Jules Romain, de Christophe Lombardo, de Jérôme Rainaldi, du Varignana, d'André da Formigine, d'Alberto Alberti da Borgo San-Sepolcro, et il en est un du bon architecte bolonais François Terribilia, qui fut approuvé par le sénat de Bologne en 1580, et dont la publication est due à Cicognara (1). Le cardinal Jérôme Gastaldi, légat de Bologne en 1678,

(1) *V*. Pl. III, des planches de l'*Histoire de la Sculpture*.

offrit de terminer à ses frais et à sa manière la façade de Saint-Pétrone, mais sous la condition d'y apposer ses armoiries. La fabrique crut devoir refuser avec dignité une telle proposition. Le cardinal, afin de satisfaire sa passion de bâtir, fit alors élever à Rome près de la porte du Peuple les deux églises que l'on y voit encore, et qui permettent de juger du goût et des connaissances architectoniques de cet amateur ignorant et vaniteux.

La statue colossale de Jules II, en bronze, par Michel-Ange, gage de la réconciliation de l'artiste et du pape, si mal ensemble depuis le *Moïse*, était devant le portail de Saint-Pétrone. Jules avait voulu être représenté réprimandant de la main droite les Bolonais, et portant une épée de la gauche (1). La statue menaçante, un des chefs-d'œuvre dont la perte est à jamais déplorable, fut brisée par le peuple de Bologne à l'arrivée des Bentivoglio et des Français; et elle semble, attendu l'esprit belliqueux du pontife, avoir été assez naturellement fondue en pièce de canon par le duc de Ferrare, et baptisée *la Julienne*. Les ouvrages de Michel-Ange sont, au reste, singulièrement exposés au milieu des révolutions; ils en paraissent comme acteurs, ou plutôt comme victimes; son David eut

(1) Michel-Ange lui demandant s'il devait lui mettre un livre dans la main gauche : « Non, répondit-il, donne-moi une épée « je ne suis point un écolier. »

le bras gauche cassé dans l'assaut livré par le peuple au palais de la seigneurie de Florence, en 1527 (1), et son admirable carton de la Guerre de Pise, pendant si longtemps modèle de dessin pour tous les artistes, que, de l'aveu même de Benvenuto Cellini, il n'avait pu jamais surpasser, périt au milieu des troubles de cette même république.

L'antique cathédrale de Bologne a été plusieurs fois refaite, modernisée; mais sa reconstruction nouvelle n'inspire point les regrets ordinaires. On aime à y retrouver les traces du bon Lambertini, son ancien archevêque, pape unique, qui semble, si j'ose le dire, pour le sacerdoce, ce que Henri IV fut pour la royauté. La façade est de lui; quelques-uns de ses présents sont d'une richesse rare; l'urne du martyr saint Procul est de bronze doré, orné de lapis-lazuli; et les tapisseries, exposées le jour de la Saint-Pierre, furent envoyées par lui de Rome, et exécutées sur les dessins de Raphaël Mengs. Saint Pierre consacrant évêque saint Apollinaire, est une noble composition d'Hercule Graziani le jeune, peintre bolonais du XVIIe siècle, qui a fait aussi Sainte Anne montrant à la Vierge enfant le Père éternel dans sa gloire, et le Baptême de Jésus-Christ: l'Apparition de saint Pierre au pape

(1) *V.* le volume de *Florence.*

Célestin, pour lui ordonner d'élire saint Pétrone évêque de Cologne, est de Bigari, autre artiste bolonais du dernier siècle, qui s'était aussi adonné avec succès à la sculpture et à l'architecture, et qui, par sa fécondité et les nombreux tableaux dont il avait peuplé l'Europe et l'Italie, obtint le titre de peintre universel. A la chapelle du Saint-Sacrement, la Vierge dans les nuages avec l'Enfant Jésus, saint Ignace et des anges, de Creti, est estimée. La cathédrale de Bologne offre de nouveaux exemples de cette peinture, fruit de l'âge le plus avancé, qui semble comme la vie des artistes italiens, et qu'ils n'abandonnent qu'avec elle (1) : la fresque de Saint Pétrone et de Saint Pancrace fut exécutée par Franceschini à quatre-vingts ans. Louis Carrache était aussi octogénaire quand il fit l'Annonciation à la voûte de la sixième chapelle. A défaut du talent, un ouvrage placé si haut prouverait du moins une singulière agilité à cet âge. Il était d'ailleurs commun alors de voir les peintres les plus célèbres s'exposer aux fatigues et aux dangers des fresques de coupole. Le pied de l'ange qui s'incline devant la Vierge est de travers; l'ardent et consciencieux vieillard voulait le retoucher, et rétablir à ses frais l'échafaud, ce qu'on lui

(1) *V.* le volume *de Milan à Venise*, p. 95, et le volume *Venise*, p. 103.

refusa, et ce qui fut cause de sa mort: tant ces hommes joignaient à la sensibilité, à l'amour-propre, si irritables de l'artiste, quelque chose des mœurs et des habitudes de l'ouvrier! A la sacristie, un beau tableau de ce même Carrache représente Saint Pierre pleurant avec la Vierge la mort du Christ, mais le temps a noirci sa couleur. L'église souterraine, dite *il Confessio*, offre un Christ mort pleuré par les Maries, travail d'Alphonse Lombardo.

Saint-Jacques. — Saint-Martin. — Beroalde. — Mausolée Salicetti. — L'Oratoire. — San-Salvatore. — Monument au Guerchin. — *Corpus Domini*. — Saint-Paul.

L'église de la *Madonna di Galliera* offre, à la voûte de la chapelle du Crucifix, les fresques du Meurtre d'Abel et du Sacrifice d'Abraham, qui sont des derniers ouvrages d'Ange-Michel Colonna, mort à quatre-vingt-sept ans, à la fin du XVIIe siècle, et fort estimé pour ce genre de peinture. Le Saint Antoine de Padoue, habile, est de Jérôme Donnini, élève de del Sole et de Cignani. A la chapelle principale, les Anges qui adorent l'antique et miraculeuse image de la Vierge sont un beau travail du Bolonais Joseph Mazza, bon sculp-

teur du dernier siècle, qui avait commencé par la peinture. Le Saint Thomas touché par le Sauveur est de Thérèse Muratori Moneta, excellente musicienne et peintre, élève de del Sole, qui, avec son talent particulier à rendre les anges, a fait ceux qui sont en l'air dans ce tableau. L'Enfant Jésus au milieu de ses parents, montrant au Père éternel les instruments de la passion qu'il doit un jour souffrir; les figures à l'huile d'Adam et d'Ève; les Chérubins, de belles fresques des Vertus, une Assomption, à la sacristie, sont de l'Albane. Saint Philippe de Néri en extase entre deux anges et la Vierge, est du Guerchin. A la sacristie, un Saint Philippe; deux bienheureux Ghisilieri, une Conception, sont d'Élisabeth Sirani; l'Amour céleste, et la reine Sainte Élisabeth, de son père. L'élégant ornement de la porte de l'oratoire voisin est de Ma. Polo, artiste du commencement du XVIe siècle; la fresque du Christ mort montré au peuple, de Louis Carrache.

A Sainte-Marie-Majeure, Saint Jean l'Évangéliste indiquant à saint Jérôme ce qu'il doit écrire; Sainte Agathe, Sainte Apollonie, Saint Antoine de Padoue, sont de Tiarini; celle-ci est un des derniers ouvrages de ce grand peintre, mort à quatre-vingt-onze ans. Un crucifix de bois de figuier passe pour un travail antérieur à l'an 1000.

L'église de Saint-Barthélemy *di Reno* conserve

une antique et vénérable image de la madone de la pluie. Une admirable Nativité, d'Augustin Carrache, montre la Vierge allaitant; nouvel exemple opposé à l'assertion d'un savant juge, qui a prétendu, je crois, que la Vierge n'avait jamais été peinte ainsi. La Circoncision et l'Adoration des mages, par Louis, sont encore très-belles. En face de l'escalier qui conduit à l'oratoire, un bon et grand paysage à l'huile sur le mur est l'unique ouvrage de peinture de l'habile graveur Mattioli; et le Saint Barthélemy, à ce même oratoire, est d'Alphonse Lombardo.

Au grand autel de Saint-Joseph, la Vierge, et sur ses genoux l'Enfant Jésus, auquel le petit saint Jean offre une pomme en présence de saint Joseph, de sainte Anne, de saint Roch et de saint Sébastien, est du Fiammingo. La voûte de l'oratoire, par Colonna et Mitelli, peintre bolonais, élégant et bon dessinateur, est très-belle. Un hospice de septuagénaires tient à Saint-Joseph, dont il porte le nom; on y voit deux bas-reliefs en marbre, ouvrage de Toselli, statuaire bolonais, mort dans cet hôpital, présents de sa reconnaissance et de son infortune.

A Saint-Benoît, la Vierge sur un trône et l'Enfant Jésus, avec sainte Catherine, saint Maur, saint Placide, saint Jean-Baptiste, saint Jérôme, est une gracieuse composition de Lucius Massari, élève des

Carrache, dont il n'a pu atteindre le style grandiose, mais qui s'est beaucoup plus rapproché de l'Albane, son intime ami, avec lequel il avait vécu et travaillé. Les quatre Prophètes; Saint Antoine abbé battu par les démons, et consolé par le Christ, une belle Charité au plafond, et les Vertus de Dieu le Père, une demi-figure de saint Antoine, sont de Jacques Cavedone; Saint François de Paule est de Gabriel *dagli Occhiali*, un des habiles maîtres du Guide. Une Vierge assise tenant la couronne d'épines, et discourant avec Madeleine sur la mort de son fils, noble et touchant tableau; les Prophètes; les Anges; une fresque de Saint Charles et de Saint Albert, sont de Tiarini. La sacristie a le célèbre Crucifiement, d'André Sirani, retouché par le Guide son maître, et dans lequel la mort même a ses beautés.

A la Madone *del Soccorso*, un crucifix, jadis à l'église supprimée de Saint-François, passe pour avoir adressé la parole au P. Jean Peciani, en 1242, ainsi que le constate un procès-verbal de la fabrique. Le Christ montré au peuple juif est un célèbre ouvrage de Barthélemy Passerotti, Bolonais, élève de Vignole, chef d'une illustre école, rival et ennemi des Carrache, et, selon le Guide, le meilleur peintre de portraits après Titien. Dans l'oratoire, une Naissance de la Vierge est copiée de Louis Carrache; les fresques furent faites gra-

tuitement par Joachim Pizzoli, peintre bolonais du XVIIe siècle, bon dans le paysage, et compagnon de Colonna.

L'église de la *Mascarella*, dont l'architecture, du dernier siècle, n'est pas très-correcte, conserve quelques traces de la vie miraculeuse de saint Dominique : la table sur laquelle, au moyen de quelques oraisons, il fut lui et ses compagnons, qui n'avaient rien à manger, servi par deux anges; à la sacristie, sa cellule et l'image de la Madone qui lui avait parlé. Une Assomption est de Tiburce Passerotti, excellent peintre, le plus habile des fils de Barthélemy. Un Saint Dominique, antique peinture, est précieuse par sa conservation. Les voûtes de l'église et de la grande chapelle, peintes par Minozzi et Tesi, ont été restaurées avec talent par un artiste vivant de Bologne, M. Gaétan Caponeri.

Sainte-Marie-Madeleine rassemble les ouvrages de plusieurs des maîtres bolonais : la Vierge, Saint Onuphre, Saint Vital, Saint François, Saint Jacques *Intercis*, de Tiburce Passerotti; un *Noli me tangere*, de son père; la Vierge, Saint Sébastien et Saint Roch, du Bagnacavallo; et à l'oratoire, le tableau bien restauré de l'autel, d'Hercule Procaccini, le vieux chef assez médiocre de la brillante école des Procaccini; l'Ange Gabriel, la Vierge, de Joseph Crespi.

Sainte-Madeleine a la Sainte Catherine, un des meilleurs ouvrages de Barthélemy Passerotti; un Christ pleuré par les Maries; la Vierge, Saint Joseph, Saint Jean-Baptiste, beaux tableaux: le premier, de Joseph Mazza; le second, de François Monti, peintre fécond du dernier siècle, et habile coloriste.

A Sainte-Marie *Incoronata*, la Vierge, l'Enfant Jésus, Saint François qui lui baise la main, Saint Joseph, Saint Gaétan, une Gloire d'anges, est un bel ouvrage de Grati, digne élève et ami de del Sole.

La plupart des chefs-d'œuvre qui faisaient la réputation de l'église des *Mendicanti*, ne s'y trouvent plus : la *Madonna della pietà*, du Guide, le Saint Matthieu de Louis Carrache, le Saint Éloi et le Saint Pétrone de Cavedone, sont à la galerie, et le Job du Guide, qui les avait accompagnés en France, y est heureusement resté. On voit encore aux *Mendicanti*, la Sainte Ursule de Barthélemy Passerotti, une Fuite en Égypte, avec un beau paysage, du Mastellata, moine franciscain, habile élève des Carrache, que le Guide, avec trop de modestie, disait être né plus peintre que lui; Sainte Anne adorant la Vierge dans une vision; un Crucifix, avec la Vierge et Saint Jean, de Cesi, peintre exquis de la moitié du XVIe siècle, des ouvrages duquel le Guide, toujours humble, pré-

tendait avoir beaucoup profité. Deux tableaux médiocres de Cavedone représentent deux Miracles singuliers de saint Eloi : dans l'un le saint prend par le nez le diable sous la figure d'une femme; dans l'autre, il rapporte le pied d'un cheval qu'il avait emporté à la forge afin de le ferrer plus à son aise.

L'église Saint-Léonard a une délicieuse Annonciation de Tiarini, et deux excellents Louis Carrache; le Martyre de sainte Ursule, dans le goût vénitien, tant le talent de ce grand maître est flexible; Sainte Catherine en prison; la sainte convertit la femme de Maximien et Porphyre; son expression est douce, charmante, elle attire et ne prêche point.

Le tableau de François Francia, qui couvre l'antique image de la Madone *della Natività* à l'église Saint-Vital et Agricola, est noble et gracieux : à côté est une Nativité de son fils et élève Jacques, qui n'est point indigne de son glorieux père.

L'ancienne église Saint-Jacques-Majeur, possédée par les augustins ermites, dont la voûte immense est une hardie construction, a de belles peintures. On distingue : l'Apparition du Christ à saint Jean, de Cavedone; la Vierge sur un trône, entourée de saints, de Barthélemy Passerotti, imitation des Carrache et qu'ils ont louée; le Ma-

riage de sainte Catherine, une petite Nativité, d'Innocent d'Imola, presque dignes de Raphaël; Saint Roch atteint de la peste et consolé par un ange, de Louis Carrache; les quatre Evangélistes et les quatre Docteurs de l'Eglise, de Sabbattini. Le célèbre Saint Michel, fort admiré et gravé par Augustin Carrache, est de son élève le Fiammingo, mais il l'a retouché. A la chapelle *Poggi,* construite par Pellegrini, sont deux superbes tableaux de cet artiste qui furent extrêmement étudiés par les Carrache et leur école : Jean-Baptiste baptisant, et le *Multi vocati, pauci verò electi,* le dernier surtout, d'une forte expression et tout à fait dans le style de Michel-Ange. Le caractère de la célèbre chapelle des Bentivoglio, anciens seigneurs et maîtres populaires de Bologne, est très-remarquable : on y admire une Vierge, l'Enfant Jésus, des anges et des saints, gracieuse composition de Francia, peintre de Jean II Bentivoglio. Le tableau de Francia, de l'année 1490, est signé *Franciscus Francia aurifex,* comme pour indiquer que l'orfévrerie était alors sa profession et pas encore la peinture. Ce grand artiste était parvenu à l'âge viril sans avoir touché un pinceau; il lui suffit de quelques années pour développer son prodigieux talent. La Vierge, Saint Jean-Baptiste, Saint François et Saint Benoît, de Cesi, très-agréable, était, dit-on, contemplé des heures entières par le Guide dans

sa jeunesse. Le Martyre de sainte Catherine, de Tiburce Passerotti, est tout à fait dans le goût de son père et de son maître Barthélemy. La Purification, et autres figures latérales, d'Horace Samacchini, un des bons peintres du XVIe siècle, imitateur du Corrège, peut-être trop travaillées, sont nobles, touchantes. Le fameux Crucifix dont l'histoire miraculeuse remonte au Xe siècle, est simplement de bois; le corps n'y est point et il n'a ni le barbouillage ni l'enluminure des croix de calvaires, qui jamais ne seront aussi vénérées.

A Saint-Donat, église de la famille Malvasia, une inscription et une image de la Vierge rappellent son apparition et le salut rendu par elle en 1488 à des carmélites qui chantaient le *Salve Regina* : les mots *venerare et colito* terminent l'inscription et prouvent la foi vive et impérative du temps.

Saint-Martin-Majeur n'est pas sans éclat. On y voit le monument et le buste de Béroalde l'ancien, grand érudit bolonais, un des hommes illustres de la renaissance : au-dessus est une Ascension, le premier ouvrage médiocre que fit Cavedone, habile et infortuné artiste que la mort de son fils, jeune peintre d'une haute espérance, plongea dans une telle douleur qu'il en perdit son talent, et, faute de commandes, fut réduit à mendier vers la fin de sa vie, et mourut à quatre-vingt-sept ans dans une

écurie. D'autres peintures sont remarquables : une Madone gracieuse, à laquelle les mages offrent des présents, de Jérôme da Carpi; la Vierge avec l'Enfant Jésus, un Évêque, Sainte Lucie, Saint Nicolas, d'Ami Aspertini, élève de Francia, dit *des deux Pinceaux*, puisqu'il les tenait à la fois des deux mains, l'un pour les teintes claires, l'autre pour les teintes obscures; le Christ et Saint Thomas, de Zanotti, né à Paris, bon peintre de l'école bolonaise, poëte et écrivain fécond, historien et secrétaire de l'académie Clémentine; une belle Assomption, du Pérugin; la Vierge, son Fils et plusieurs saints, de Francia; et un Saint Jérôme implorant le secours divin pour l'explication des Écritures, par Louis Carrache, qui a conservé à ce terrible saint quelque chose de son air dalmate, et, malgré le désir de Lalande, qui le voudrait plus gracieux, a fort bien fait de ne lui point donner ce visage doux, dévot, résigné, pacifique de beaucoup d'autres saints Jérômes. Le Crucifiement avec Saint Barthélemy, Saint André et le B. P. Thomas, était un de ces agréables ouvrages de Ceci, que le Guide, jeune, aimait tant à contempler. La chapelle du Saint-Sacrement fut peinte avec goût par Maur Tesi, l'ami, le compagnon fidèle d'Algarotti, dont il fut chéri comme un fils; il mourut jeune encore de la même maladie que lui, et victime des soins qu'il lui avait prodigués. Le cloître a plusieurs

tombeaux, parmi lesquels on distingue le beau mausolée des deux Salicetti, ouvrage de 1403, qui porte le nom d'André de Fiesole, artiste excellent, que l'on ne doit pas confondre avec André Ferucci. La voûte et les murs de l'oratoire, ancienne bibliothèque, furent peints par le Dentone, et la Dispute de saint Cyrille est un ouvrage célèbre de Lucius Massari.

La *Madonna di S. Colombano* est remarquable par ses fresques de l'école des Carrache : sous le portique, le Jugement universel et l'Enfer, de Pancotto, sont d'une bizarre invention; l'Enfant Jésus jouant avec le petit saint Jean au milieu de petits anges, de Paul Carrache, fut dessiné par Louis. A l'oratoire supérieur, d'autres bonnes fresques de la Passion sont de la même école. Le Saint Pierre sortant pour pleurer, de l'Albane, est parfait.

Saint-George mérite d'être vue pour la Piscine probatique et l'Annonciation, de Louis Carrache, et deux beaux ouvrages de Camille Procaccini, voisins de cette dernière. Le Saint Philippe Benizio à genoux devant la Vierge au milieu des anges, fut commencé par Simon de Pesaro, et fini dans la partie inférieure par l'Albane.

A Saint-Grégoire, le Baptême du Christ est un des premiers tableaux peints à l'huile par Annibal Carrache; il a déjà toute la vigueur de ce maître,

et l'on y sent l'étude profonde qu'il avait faite de la manière vénitienne. Le Saint George qui délivre la reine du dragon est de Louis, ainsi qu'un Dieu le Père, superbe.

Saint-Mathias possède une Annonciation, du Tintoret; cinq petits tableaux d'Innocent d'Imola, et une Vierge apparaissant à saint Jacinthe, ouvrage charmant de la jeunesse du Guide, fait à vingt-trois ans.

Les fresques de la chapelle dite l'*Oratoire*, à l'église Saint-Roch, montrent quelle fut jadis l'ardeur des jeunes peintres bolonais; ces fresques, qui représentent les traits divers de l'histoire du saint, sont l'ouvrage de leur vive émulation, de leur amour pour la gloire; chacun n'avait reçu pour salaire que deux pistoles : c'était comme un tournoi de peinture; le Guerchin se distingua entre ses rivaux par son tableau assez peu noble, mais vrai, de Saint Roch soupçonné d'être espion, et pris et mené en prison à grands coups de pied dans le derrière. Les dix-huit compartiments du plafond représentant les quatre Protecteurs de la ville, les quatre Docteurs de l'Eglise, les quatre Evangélistes, et les six Vertus, des meilleurs maîtres bolonais, sont encore fort remarquables : Saint Ambroise et Saint Augustin, de Colonna ont paru dignes du Dominiquin. Ces fresques furent habilement gravées et publiées en 1831, par un artiste bolonais,

M. Gaétan Canuti, inventeur d'une ingénieuse mé thode pour rendre avec précision les figures peintes ou sculptées.

A la Charité, la célèbre Visitation, vantée avec enthousiasme par le comte Malvasia, est un tableau bien composé du Galanino, parent et élève distingué des Carrache, que la mauvaise fortune réduisit à se faire et à rester peintre de portraits. La Sainte Élisabeth, reine de Hongrie, évanouie à l'apparition du Christ, est de Franceschini; la Vierge, la Charité, Saint François, au maître-autel, d'Aretusi et de Fiorini; la Vierge, Saint Joseph et Saint Antoine de Padoue, de Félix Cignani, l'un des bons ouvrages de ce peintre, digne de son père Charles, un des premiers maîtres du XVII[e] siècle; la Sainte Anne, du vieux Bibiena.

Saint-Nicolas et Saint-Félix a le beau tableau d'Annibal Carrache, Jésus crucifié, la Vierge et Saint Pétrone, Saint François et Saint Bernard. La tête au-dessus de la porte de l'église est d'Alphonse Lombardo.

L'église San-Salvatore joint la richesse à la beauté. L'Image de la Vierge couronnée, vieille peinture bien conservée, est, dit-on à Bologne, de 1106, et antérieure à Giotto. Les autres peintures remarquables sont : une Résurrection du Sauveur, belle de nu; Judith venant au-devant des filles d'Israël avec la tête d'Holopherne, du

Mastellata; le Miracle du crucifix de Béryte, de Jacques Coppi, Florentin, élève de Michel-Ange; le Sauveur tenant sa croix, du Gessi, mais qui peut être regardé comme du Guide, puisqu'il l'a dessiné, retouché, et qu'il a fait la tête; un Saint Jérôme, de Bonone; une superbe Nativité, de Tiarini; un beau Christ sur la croix au milieu des saints, d'Innocent d'Imola; un gracieux Saint Jean à genoux devant Zacharie, du Garofolo; et de grandes Noces de Cana, de Gaétan Gandolfi, peintre bolonais, mort en 1802. On regrette de ne point trouver à San-Salvatore de pierre ni d'inscription consacrée au Guerchin; c'est là qu'il voulut reposer auprès du frère qu'il a tant aimé (1) : un tel monument, qui rappellerait sa gloire et ses vertus, serait à la fois juste et touchant.

La belle église dite *Corpus Domini* ou *della Santa*, pour désigner sainte Catherine de Bologne, religieuse au couvent du *Corpus Domini*, offre une nouvelle preuve de la flexibilité merveilleuse du talent de Louis Carrache : le Christ apparaissant à la Vierge avec les patriarches est rempli de douceur; vis-à-vis, les Apôtres ensevelissant la Vierge, est plein de force. Un Saint François est du Fiammingo; une Madone, les Mystères du rosaire, deux grands Anges, sont de bons ouvrages de

(1) *V.* p. 81.

Joseph Mazza. La Sainte Catherine de la sacristie, écrivant son petit livre des Sept armes spirituelles pour combattre les ennemis de Dieu, imprimé vers 1474, à Ferrare ou à Bologne, fut exécuté par Zanotti à l'âge de dix-neuf ans. La Mort de saint Joseph, superbe; et les agréables fresques à la voûte de la même chapelle sont de Franceschini. Par la lucarne d'une des chapelles, on aperçoit dans un caveau le corps intact de la sainte; cadavre noirci, pompeusement paré, avec des bagues de diamants et une couronne sur la tête.

Saint-Paul a de la magnificence. A l'*Enfer* près, cette église est comme la *Divine Comédie* du Dante en peinture : le Paradis, admirable, est de Louis Carrache, et le Purgatoire, du Guerchin. Le Christ présenté au temple est un bon ouvrage d'Aurèle Lomi, appelé aussi Aurèle de Pise, peintre du XVIe siècle. L'Epiphanie et la Vierge dans l'étable, de Cavedone, obtinrent ce bel éloge de l'Albane : on lui demandait s'il y avait à Bologne des tableaux du Titien : « Non, répondit-il; mais on peut regarder comme tels les deux Cavedone que nous avons à Saint-Paul. » Au grand autel sont les statues de Saint Paul et du bourreau qui lui tranche la tête, travail vanté de l'Algardi.

Aux Célestins, le Christ apparaissant à Madeleine, gracieux, est un des ouvrages de Lucius Massari; et le beau tableau du maître-autel, la

Vierge, Saint Jean-Baptiste, Saint Luc et Saint Pierre célestin, est de Franceschini.

Sur la grande porte de Saint-Procul est la Vierge, l'Enfant Jésus et les saints Sixte et Benoît, vieille et belle peinture de Lippo Dalmasio, artiste bolonais du XIVe siècle, surnommé le peintre des madones, tant il semblait, selon le Guide, son admirateur, avoir reçu le don de les peindre avec grâce et majesté. Le tableau de Saint Procul est à l'huile, d'après les meilleurs juges, et il prouve que cette découverte est bien plus ancienne que ne l'a prétendu Vasari.

Saint-Dominique. — Tombeau du saint. — Nicolas de Pise. — Gain des artistes. — Tombeaux de Taddeo Pepoli et du roi Enzius, du Guide et d'Élisabeth Sirani. — Mausolée Tartagni. — Le comte Marsigli. — Cloître. — Inquisition de Bologne. — Bibliothèque Magnani. — Clôture des bibliothèques d'Italie.

La place de l'église Saint-Dominique offre de singuliers monuments : la statue du saint, de cuivre doré; le beau monument funéraire consacré au docte jurisconsulte et excellent écrivain Passaggieri Rolandino, grand personnage de la républi-

que bolonaise au XIIIe siècle (2), et le tombeau de l'ancienne famille éteinte de Foscherari, élevé en 1289 par Egidio Foscherari, et orné de grossiers bas-reliefs.

L'église est un temple splendide par les merveilles de l'art et les illustres tombeaux qu'elle renferme. Au tombeau de saint Dominique, par Nicolas de Pise, un Ange à genoux, plein de grâce, est de la jeunesse de Michel-Ange, et diffère des vigoureuses et terribles productions de sa maturité : il reçut douze ducats pour cette figure. La petite statue de Saint Pétrone, sur le haut du même monument, de la même époque et du même caractère, lui avait été payée dix-huit ducats. L'excellente sculpture paraît alors à bon marché. Les énormes profits des artistes sont très-souvent une preuve de la décadence de l'art, puisque l'argent paye alors les travaux dont la gloire doit être la première récompense. Les bas-reliefs de Nicolas de Pise, représentant divers Miracles du saint, sont au nombre de ces chefs-d'œuvre primitifs, pleins de sentiment, de naturel et de vérité; telle

(2) Rolandino avait été secrétaire de la commune; il fut choisi pour écrire la réponse faite à la lettre menaçante de l'empereur Frédéric II, qui redemandait son fils, le roi Enzius, prisonnier des Bolonais. (*V.* ci-après chap. VIII.) Il mourut très-âgé en 1300, après avoir été élu recteur, consul et *ancien* perpétuel, c'est-à-dire premier magistrat.

est particulièrement l'histoire du Cavalier renversé, entouré de sa famille qui le pleure, et ressuscité par saint Dominique. Un autre bas-relief, d'un caractère tout à fait opposé, est remarquable par la noblesse des figures et la pureté des détails; c'est Saint Pierre et Saint Paul recevant au ciel une députation de dominicains, et remettant au fondateur le livre des *Constitutions* et le bâton du commandement. Nicolas de Pise, le grand homme des arts de son siècle, fut un de ces génies extraordinaires, uniques, qui dominent toute une époque; il doit être enfin regardé, soit par ses ouvrages, soit par son école, comme le premier précurseur de la renaissance. Au-dessous de cette sculpture de 1200, sont les élégants bas-reliefs d'Alphonse Lombardo, postérieurs de trois siècles, composés à l'époque du goût, et qui n'effacent point leurs vieux prédécesseurs. Cette brillante chapelle de Saint-Dominique est de l'architecture de Terribilia; les peintures sont très-belles : l'Enfant ressuscité, chef-d'œuvre de Tiarini, obtint à son auteur les félicitations de Louis Carrache. La fresque du Guide, la Réception de l'âme du saint par le Christ et la Vierge, au milieu des mélodies du ciel, est admirable de grâce et de poésie. La Tempête, le Cavalier renversé, de gracieuses figures représentant les vertus du saint, sont du Mastellata. Saint Dominique brûlant les livres des héré-

tiques, est un bel ouvrage de Leonello Spada, et le meilleur qu'il ait fait à Bologne, sa patrie.

Dans les diverses chapelles on remarque une Madone dite *del Velluto*, de Lippo Dalmasio; un Saint Antonin, auquel apparaissent le Sauveur et la Vierge, ouvrage à la fois élégant et bizarre de Facini, élève, émule même d'Annibal Carrache, qui, pour rendre la vivacité de son nu, disait qu'il semblait broyer de la chair humaine parmi ses couleurs; le Martyre de saint André, qui contribua à la réputation d'Antoine Rossi, peintre bolonais du XVIIe siècle; Saint Thomas d'Aquin écrivant sur l'Eucharistie, du Guerchin; le Saint Raymond traversant la mer sur son manteau, chef-d'œuvre original de Louis Carrache, et au maître-autel, l'Adoration des mages, très-belle, de Barthélemy Cesi.

Dans la sacristie, deux statues grossières de la Vierge et du Saint, plus fortes que nature, furent sculptées, selon deux vers latins médiocres mis au-dessous, avec le bois d'un cyprès qu'avait planté Dominique. Cet arbre triste et funèbre devait être planté par le fondateur de l'inquisition, et il méritait d'en avoir une statue.

Le beau tombeau de Taddeo Pepoli, du Vénitien Jacques Lanfrani, élevé au milieu du XIVe siècle, sur lequel une sculpture naïve a représenté ce chef populaire rendant la justice à ses conci-

toyens qu'il avait gouvernés dix années, ce tombeau républicain est adossé à celui du roi Enzius, fils naturel de l'empereur Frédéric II, mort à Bologne en 1272, après vingt-deux ans de captivité (1). Il n'y a que l'Italie pour offrir aussi rapprochés de pareils contrastes. Les armes de Pepoli, qui se voient sur le tombeau, étaient un échiquier, emblème assez juste des habiles et prudentes combinaisons nécessaires aux hommes politiques des Etats libres. L'inscription du tombeau d'Enzius est singulière, et peint assez bien l'orgueil municipal et la fierté sauvage des républiques du moyen âge :

Felsina Sardiniæ regem sibi vincla minantem,
Victrix captivum consule ovante trahit;
Nec patris imperio cedit, nec capitur auro;
Sic cane non magno sæpe tenetur aper.

La surperbe chapelle du Rosaire offre réunis deux tombeaux dont l'impression est bien différente de celle que produisent les dépouilles de Taddeo Pepoli et du roi Enzius; ils renferment les cendres du Guide et de son élève bien-aimée, Elisabeth Sirani, grand peintre, femme irréprochable, morte à vingt-six ans de poison, et digne de son maître par la grâce et la force de son talent.

(1) *V.* ci-après, p. 148.

Cette chapelle est resplendissante d'admirables peintures qui représentent les quinze Mystères du Rosaire : la Présentation au temple, du Fiammingo ; la Descente du Saint-Esprit sur les apôtres, de Cesi ; la Visite de Marie à sainte Elisabeth ; la Flagellation du Sauveur, de Louis Carrache, et l'Assomption, du Guide. La voûte, de Michel Colonna et d'Augustin Mitelli, est un des beaux ouvrages de ces habiles artistes, unis pendant plus de vingt ans par une honorable amitié. Près de cette chapelle est le mausolée du célèbre jurisconsulte et professeur Alexandre Tartagni, excellent ouvrage du sculpteur florentin François di Simone.

Un monument a été consacré dans l'église Saint-Dominique par l'académie d'architecture Clémentine au général Marsigli, fondateur de l'Institut de Bologne, homme célèbre par sa science, son patriotisme et les traverses de sa vie guerrière, voyageuse, captive, et qui tient du roman. Marsigli, malgré les riches collections venues à grands frais de l'étranger, qu'il avait données à sa patrie, ne voulut jamais, dit son ingénieux panégyriste (1), que son nom parût dans aucun monument public ; il ne put échapper toutefois aux compliments du discours d'ouverture de l'Institut, prononcé

(1) Fontenelle, *Éloge de Marsigli.*

en 1714 par le P. Hercule Corazzi, religieux olivétain, mathématicien de la nouvelle compagnie : « Les louanges refusées, remarque Fontenelle, « savent bien revenir avec plus de force, et il est « peut-être aussi modeste de leur laisser leur cours « naturel en les prenant pour ce qu'elles valent. » Le monument de Saint-Dominique est encore un de ces hommages dont a parlé Fontenelle, et auxquels la mémoire du comte Marsigli a dû se résigner, quoiqu'il eût voulu être enterré sans aucune pompe à l'église des Capucins.

L'inscription et le buste consacrés à Louis Carrache, dans la chapelle de Saint-Dominique, ne s'y trouvent plus; ils sont à l'académie des beaux-arts, où l'on doit élever un digne monument à la mémoire de ce grand artiste.

Le cloître de Saint-Dominique offre de nombreux et anciens tombeaux. Deux sont remarquables : le tombeau de Jean-André Calderini, par Lanfrani, l'habile sculpteur du monument de Taddeo Pepoli, et celui de Barthélemy Salicetti, fait en 1412 par André de Fiesole. Quelques débris curieux de peinture montrent la Madeleine aux pieds du Christ, premier ouvrage, selon Malvasia, de Lippo Dalmazio, le peintre gracieux des Madones dont il a été parlé.

Le couvent de Saint-Dominique, occupé par les dominicains, est le siége de l'inquisition; mais ce

tribunal redoutable est aujourd'hui, à Bologne, très-bénin et presque insensible. L'inquisiteur, le P. Médici, mort en 1833, était un dominicain savant et fort respectable, et qui lui-même avait, dans le temps, fait au pape des observations sur l'inutilité de rétablir l'inquisition.

La bibliothèque Magnani, devenue bibliothèque communale, occupe une partie du couvent de Saint-Dominique; elle fut léguée par l'ecclésiastique dont elle porte le nom, homme lettré, excellent Bolonais, qui voulut que sa bibliothèque servît à ses jeunes compatriotes, et fût particulièrement accessible les jours où les autres bibliothèques seraient fermées. Une pareille destination est singulièrement utile et secourable avec les éternelles vacances et les jours innombrables de clôture de la plupart des bibliothèques d'Italie, surtout dans l'Etat romain. La bibliothèque du Vatican n'ouvre pas cent jours dans l'année. Je me rappelle avec regret qu'à l'un de mes passages par Florence, il me fut impossible d'arriver à la Laurentienne, parce qu'elle était, comme les autres bibliothèques, fermée sous le prétexte de la fête de sainte Catherine. Le local de la bibliothèque Magnani, composé de trois vastes salles, et d'autres moins grandes, est superbe; quoique récente, elle compte déjà quatre-vingt-trois mille volumes. Une somme annuelle de mille écus est allouée par la

ville pour acquisitions nouvelles, et comme le luxe de la peinture éclate de toute part à Bologne, cette bibliothèque offre une Déposition de croix, du Baroche, inachevée, mais d'un effet prodigieux. Le legs récent de l'illustre Bolonais, le professeur Valeriani, ajoutera à l'importance et à l'utilité de cette bibliothèque qui serait transférée aux *Scuole Pie*. Le reste de la fortune du savant économiste, laissée tout entière à la commune, sera consacré à l'achèvement des arcades qui joignent le portique de Saint-Lucas au *Campo-Santo*.

En sortant du couvent, à gauche, sous un portique, est une Vierge avec l'Enfant Jésus et saint Jean, du Bagnacavallo, ouvrage curieux, apprécié par le Guide et exposé dans une rue.

Sainte-Lucie. — Manuscrit-relique. — Moines, religieuses-artistes. — Servi. — Saint-Jean *in Monte*. — Saint-Étienne. — Saint-Barthélemy *di porta Ravegnana*. — Sainte-Marie *della Vita*. — Le bienheureux Buonaparte. — Portrait de Louis XIV sur un autel. — Oratoire. — Bas-reliefs de Lombardo.

L'église Sainte-Lucie possède une lettre de saint François Xavier, écrite en portugais, que l'on expose le jour de la fête du saint, manuscrit-relique

qui a reçu plus d'hommages que les plus grands chefs-d'œuvre littéraires. Une des plus belles peintures est la Mort du même saint, assisté par les anges, ouvrage de Rambaldi, peintre bolonais du dernier siècle, qui se noya en passant le Taro. A la sacristie, une immaculée Conception est un des premiers ouvrages du Fiammingo, lorsqu'il était élève de Sabattini.

Au-dessus du noble portique de la *Madonna del Baracano* (du Bouracan) est une Vierge, d'Alphonse Lombardo. De gracieuses sculptures de Properzia de' Rossi ornent le maître-autel de cette même église de la *Madonna del Baracano*, dont le bizarre surnom ne semble guère aller ni à la Vierge ni à cette noble et poétique artiste.

A l'église de la Trinité est un Saint Roch, du Guerchin ; la Madone dans une gloire, divers saints et de petits enfants qui jouent avec le chapeau de cardinal de saint Jérôme, par J.-B. Jennari, est un ouvrage presque procaccinesque.

Plusieurs tableaux de l'église Sainte-Christine sont l'ouvrage des anciennes religieuses du couvent dont cette église dépendait. Les peintures de moines et de religieuses étaient jadis communes en Italie; le cloître comptait d'habiles et de brillants artistes; sous ce rapport, la vie monastique y a encore dégénéré. Lors même que ces religieux ou ces religieuses n'ont point le talent de peindre,

ils paraissent en avoir le goût et encourager la peinture. L'Ascension du maître-autel de Sainte-Christine fut commandée à Louis Carrache par la révérende mère Buttrigari, et exécutée à ses frais; les figures semblent aujourd'hui trop fortes, parce qu'elle était placée plus haut dans l'ancienne église. D'autres religieuses avaient aussi commandé les six figures mises entre les pilastres, parmi lesquelles sont les Saint Pierre et Saint Paul, du Guide, alors dans sa première jeunesse.

Au maître-autel de l'église Sainte-Catherine *di strada maggiore*, le Martyre de la sainte avec le Seigneur dans une gloire, du Gessi, est élégant.

Le portique majestueux des Servi, du frère André Manfredi, général des servites, grand architecte du XIVe siècle, offre les belles fresques représentant divers traits de l'histoire de leur fondateur, saint Philippe Benizio : l'Aveugle au tombeau du saint était un chef-d'œuvre de Cignani, détruit par le temps, et même, dit-on, par l'envie; le Saint porté au ciel par deux anges, de Jean Viani, exprime par ses traits, et même par son vol, l'idée de la béatitude céleste; les Courtisanes converties sont de Joseph Mitelli, peintre vif, gai, élève de l'Albane, du Guerchin et de Simon de Pesaro. L'église est remarquable par ses peintures, ses monuments et presque ses curiosités. La Vierge donnant l'habit aux sept fondateurs de l'ordre est

un des derniers ouvrages de Franceschini, peint à près de quatre-vingts ans par ce brillant artiste, dont le talent ne paraît point avoir éprouvé de déclin. Le Guerchin a fait le Père éternel; le Guide exécuta dans une nuit, aux flambeaux, gratis, l'Ame de saint Charles au ciel. L'Annonciation, d'Innocent d'Imola; le Saint André, le *Noli me tangere,* de l'Albane, sont admirables. Un grand et beau Paradis, du Fiammingo, n'est pas sans quelque recherche. Les Douze mille crucifiés, une Madone, sont, les premiers, d'Elisabeth Sirani; la seconde, de Lippo Dalmasio. Une vaste Nativité, au-dessus de la porte, est une bonne fresque, et le dernier ouvrage de Tiarini. Les monuments du sénateur J.-J. Grati, du cardinal Ulysse Gozzadini, ont de la noblesse. Dans une des chapelles on montre une cruche de marbre qui aurait servi aux noces de Cana, et que l'on doit à un général des servites envoyé près du soudan d'Egypte en 1359. Un crucifix, fabriqué adroitement avec des jeux de cartes, est l'ouvrage d'un domestique de la maison Grati : un pareil emploi des cartes, peut-être unique, fait un singulier honneur aux gens de cette maison. Dans le cloître sont un majestueux escalier de Terribilia, et une très-belle perspective, du Dentone, le plus habile homme de son temps pour ce genre de peinture.

L'église de la Présentation de la Vierge offre à

l'autel le même sujet peint par André Sirani, retouché par le Guide. A la sacristie, sont plusieurs dessins d'Albert Durer, et la Véronique, petit tableau d'Annibal Carrache.

L'antique église de Saint-Jean *in Monte* a été complétement modernisée en 1824. Un Saint François, du Guerchin, adorant le Crucifix, est d'un admirable effet : le crucifix est à terre; cette adoration en bas est singulièrement neuve et profonde. Une vieille Madone, fresque détachée, antérieure à l'an 1000, ainsi que le constatent quelques pièces authentiques; une autre Madone, de Lippo Dalmasio, contrastent avec les réparations nouvelles. Le Saint Ubald, évêque, du vieux Bolognini, est tout à fait guidesque.

Saint-Etienne, église extraordinaire, formée de la réunion de sept chapelles, est une des plus anciennes et des plus caractéristiques de l'Italie : vieilles madones, images de saintes, tombeaux de saints, *ex-voto* des voyageurs, puits miraculeux, qui étaient comme les *eaux* des âges de la foi, gothiques inscriptions; elle offre de toute part les traces vénérables des siècles. Mais ce temple si curieux doit être surtout visité pour ses peintures grecques à fresque du XIIe au XIIIe siècle au grand plafond de la troisième église, peintures naïves, pleines de vie, de mouvement et d'expression. A la première chapelle, un Père suppliant saint

Benoît d'intercéder pour la santé de son fils mourant, est un ouvrage d'un bel effet, de Thérèse Muratori et de son maître dal Sole. A la troisième, est un des bons et antiques Crucifiements, de Simon de Bologne, peintre du XIVe siècle, appelé aussi *da' Crocifissi,* tant il savait rendre pathétiquement ce sujet.

Le tableau du maître-autel de l'église Saint-Michel *de Leprosetti,* représentant une Madone couronnée par les anges et le saint archange qui lui recommande la ville de Bologne désolée par la peste, est un chef-d'œuvre du Gessi.

A Saint-Barthélemy *di porta Ravegnana,* Saint Charles à genoux au tombeau de Varallo, par Louis Carrache, offre un ange plein de grâce. Une Annonciation, dite du Bel Ange, de l'Albane, céleste d'expression, chef-d'œuvre que le temps avait presque détruit, fut très-habilement rendu à sa beauté première par un artiste bolonais, M. Guizzardi. Une Vierge et l'Enfant Jésus, du Guide, est un legs du chanoine Sagaci. Les fresques représentant la Vie de saint Gaétan, sont un bel et rapide ouvrage des élèves de Cignani fait en moins de deux mois, et dessinées et retouchées par leur maître.

A l'entrée de l'église Sainte-Marie *della Vita,* j'éprouvai une étrange impression : dans une brillante chapelle, on vénère les os du bienheureux

Buonaparte Ghisilieri, transportés là, en 1718, de l'église voisine et supprimée de Saint-Eligio. Le tableau qui représente Saint Jérôme et le même bienheureux Buonaparte, est un ouvrage estimé de Milani. Il est permis de s'étonner à l'apparition dans un tel lieu de ce nom redoutable, qui semble bien plus appartenir aux annales de l'ambition et de la gloire qu'à la légende des saints. L'inscription, doux et pacifique distique, ajoute à ce contraste :

Arca Bonapartis corpus tenet ista beati :
Multos sanavit, sese sanctum esse probavit.

La relique de l'obscur et bienheureux Buonaparte repose sur un riche autel, plus léger pour elle que le roc battu des flots qui a caché longtemps la dépouille de Napoléon.

Au grand autel et dans le tabernacle se trouve singulièrement un médaillon de Louis XIV, garni de diamants, et peint par Petitot; il est même exposé aux fêtes de la sainte Vierge, probablement à cause de sa richesse. Malgré mon respect pour le grand roi, je ne m'attendais guère à trouver son image à cette place vénérée. Ce médaillon est un legs du chanoine comte de Malvasia, qui l'avait reçu de Louis XIV, auquel il avait dédié sa *Felsina pittrice.* Un premier médaillon fut volé au courrier, et remplacé par celui-ci, encore plus précieux. Lebrun, qui avait reçu du même Malvasia son

Guide de Bologne, lui fit présent de la collection des batailles d'Alexandre, qu'il a léguée, et qui est à la bibliothèque. On retrouve jusque dans les plus petits faits de cette époque la politesse, le sentiment des convenances dont le maître était le modèle, et qui étaient imités non-seulement par sa cour, mais encore par les simples officiers de son service.

Le nom de Bonaparte, le portrait de Louis XIV, rappellent à Sainte-Marie *della Vita* les temps de la puissance et des conquêtes de la France; mais les conquêtes de Louis furent raisonnables, naturelles et durables; il n'est rien resté qu'un immortel souvenir des lointaines expéditions de Napoléon.

L'oratoire *della Vita* offre un des premiers chefs-d'œuvre de la sculpture moderne : les bas-reliefs d'Alphonse Lombardo qui représentent les Funérailles de la Vierge; les têtes des apôtres ont inspiré plus d'une fois les peintres bolonais, honneur singulier pour la statuaire, et qui prouve quelle est leur vraie et noble expression.

Palais de l'ancienne commune. — Palais du podestat. — Fontaine. — Palais *del Pubblico*. — Forces militaires pontificales. — Portique *de' Banchi*.

Quelques bouts de mur près de Saint-Pétrone

sont les seuls restes de l'ancienne maison de la commune de Bologne, siége d'un Etat libre qui, dès le XIIe siècle, selon M. de Sismondi, avait su fixer la division des pouvoirs, qui fut puissant, riche, agité, glorieux, qui résista aux empereurs, prit part aux croisades, soumit Modène, Ravenne et les autres villes de la Romagne, et ne périt que par la proscription de ses concitoyens et l'appel de l'étranger.

Le palais du podestat fut jadis la prison du roi Enzius : beau, jeune, brave, poëte, aimé dans les fers par une tendre Bolonaise, qui, sous divers déguisements, venait le visiter, Enzius, autre prince infortuné, comme Conradin, de l'héroïque et romanesque maison de Souabe, est encore populaire à Bologne (1). La grande salle est appelée

(1) *V.* ci-dessus, p. 133. Un Allemand, M. Ernest Munch, a publié en 1828 (Luisbourg, in-8°) uue biographie particulière du roi Enzius, qui paraît intéressante par les faits et les pièces qu'elle contient; telles sont principalement la correspoudance de l'empereur Frédéric avec les Bolonais, pour obtenir la liberté de son fils, et les poésies de celui-ci composées pendant sa captivité. Sa maîtresse était Lucie Vendagoli; les Bentivoglio, selon M. Munch, devraient leur origine à ce commerce mystérieux. Enzius est au premier rang des auciens poëtes italiens. Redi, dans les notes de son dithyrambe : *Bacco in Toscana,* cite les premiers vers d'une des *canzoni* d'Enzius, qu'il possédait parmi ses manuscrits :

Amor fa come 'l fino uccellatore,
Ch' alli auselli squardare
Si mostra più ingegnieri d'invescare.

sala d'Enzio; sa destination a singulièrement varié : en 1410, le conclave s'y tint pour l'élection du pape Jean XXII; elle devint salle de spectacle dans le dernier siècle; elle était, en 1826, un jeu de ballon, et, lorsque je la parcourus en 1828, elle servait d'atelier aux peintres de décorations de l'Opéra. La tour dite *Torrazzo dell' Aringo*, construite afin de surveiller Enzius, est, comme le reste du palais, une construction hardie, puisqu'elle pose sur les arcades.

A côté de la salle d'Enzius sont les archives de la ville, remarquables par leurs rares et nombreux monuments historiques, dont le plus important est la bulle dite *dello Spirito Santo*, donnée à Florence le 6 juillet 1439, par le pape Eugène IV, et qui se rapporte à l'union inutilement tentée de l'Église grecque et latine.

La fontaine dite du *Géant* offre le Neptune, les Sirènes, et autres figures en bronze, ouvrages célèbres de Jean Bologne, commandés par saint Charles Borromée lorsqu'il était légat de cette ville. Quand on considère la robuste nudité du Neptune, la grâce et la volupté des sirènes, il semble assez étrange de voir un tel monument dû à un saint aussi austère, et élevé au milieu d'une place publique, dans les Etats de l'Eglise. Cette fontaine n'a point assez d'eau, et il faudrait qu'il en jaillit, comme jadis, du sein des sirènes.

Le palais *del Pubblico* est de la fin du XIII[e] siècle. Au-dessus de la porte est la statue de Grégoire XIII, autre grand pape bolonais, par Alexandre Menganti, artiste appelé ingénieusement par Augustin Carrache un *Michel-Ange inconnu :* peut-être pourrait-on découvrir aussi dans les lettres quelque Bossuet, quelque Corneille ignoré. Lors de la révolution de 1796, ce pape de bronze fut changé en saint Pétrone; on lui mit une crosse à la main, sa tiare fut remplacée par une mitre, et au-dessus de la statue renouvelée, on écrivit les mots : *Divus Petronius protector et pater :* saint Pétrone devint ainsi démocrate à Bologne, comme saint Janvier le fut à Naples. L'escalier *a cordoni* du palais *del Pubblico* est un ouvrage grandiose du Bramante (1). Dans la grande salle dite d'Hercule est la statue colossale du dieu, par Alphonse Lombardo, l'une des meilleures figures de ce genre du XVI[e] siècle. Le beau plafond de la salle dite Farnèse, peint par Cignani, Scaramuccia, Pasinelli et le vieux Bibiena, a malheureusement encore plus souffert des injures de l'air que du temps. Au fond d'une des cours est la belle citerne de Terribilia.

(1) Les escaliers *a cordoni*, particuliers à l'Italie, sont extrêmement commodes pour monter une pente rapide à cheval ou même en voiture ; ils consistent en marches de brique, bordées d'un étroit cordon de pierre dure ou de granit, et larges de plusieurs pieds, mais inclinées. Le plus célèbre de ces escaliers, communs à Rome et à Naples, est celui du Capitole.

Le palais *del Pubblico* est la résidence du cardinal légat, du sénateur et *della magistratura*. Je fus extrêmement frappé à mon premier voyage en 1826 de l'air martial des hommes du poste, fort différent de la tournure des autres garnisons de l'Italie : c'étaient de véritables soldats dont la physionomie militaire et la moustache contrastaient singulièrement avec la tiare, le mot *pax* et les clefs pontificales qui ornaient leurs shakos. Le pape maintenant n'a pas sur pied moins de dix-huit mille hommes, y compris deux régiments suisses de quatre mille quatre cents, forces supérieures à celles d'aucun de ses prédécesseurs, qui lui coûtent environ deux millions d'écus (10,750,000 fr.).

En face est le Portique *de' Banchi*, d'une grande et habile architecture de Vignole, puisqu'il fut très-gêné par l'irrégularité de l'ancien bâtiment.

Palais Fava ; — Magnani. — De la réforme des Carrache. — — Palais Bentivoglio. — Palais Piella. — Bocchi. — Palais Marescalchi ; — Zambeccari ; — Bevilacqua ; — Bacciocchi ; — Hercolani. — Honoraires du Guerchin. — Palais Malvezzi-Bonfioli ; — Sampieri ; — des *Stracciaiuoli*.

Les voûtes du palais Fava resplendissent de la gloire fraternelle des Carrache : Augustin et Anni-

bal, qui, à leur retour de Parme et de Venise, n'étaient point encore des frères ennemis, ont peint pour la première fois à fresque et sous la direction et avec l'aide de leur cousin Louis, l'Expédition de Jason, en dix-huit tableaux, ouvrages qui excitèrent les clameurs des anciens maîtres de cette époque de décadence, des artistes vantés, titrés, en crédit et regardés alors comme les arbitres du goût. Louis Carrache a représenté en douze tableaux le Voyage d'Enée; il en fit colorier deux par Annibal, savoir, le Polyphème poursuivant la flotte troyenne, et les Harpies. Un autre plafond peint par l'Albane, encore avec les avis généreux et infatigables de Louis Carrache, représente seize sujets de la Vie d'Enée; d'autres pièces exécutées sur ses dessins et par ses élèves, et la dernière par Cesi, offrent de pareils sujets et continuent cette espèce d'Enéide. Les arabesques d'un cabinet, quatre paysages et l'Enlèvement d'Europe, sont d'Annibal Carrache, dans le style du Titien.

Le vaste palais Aldrovandi, bâti en 1748 par le cardinal Aldrovandi, était encore occupé en 1826 par les deux frères Aldrovandi, de la famille de l'illustre savant, et morts peu de temps après. La riche galerie, la nombreuse bibliothèque, formées par ces hommes distingués, sont aujourd'hui à peu près dispersées. Au fond du palais était une importante fabrique de faïence anglaise, fondée par le

comte Ulysse Aldrovandi, transférée ailleurs depuis et qui ne paraît pas avoir prospéré.

Le palais Fibbia, maintenant Pallavicini, offre une belle salle peinte habilement par Santi et Canuti, artistes bolonais. Douze bustes d'illustres Bolonaises sont, la plupart, de l'Algardi; et Colonna a peint la chapelle et son vestibule.

Au palais Tanara, le Baiser de Judas, de Louis Carrache, est infernal d'expression; le Bain de Diane, d'Augustin, est gracieux, voluptueux, aérien. Une Vierge allaitant est un admirable chef-d'œuvre du Guide. Malgré son charme ordinaire, Carlo Dolce a su rendre dans son beau portrait de Saint Charles Borromée la dure physionomie du saint.

Le palais Magnani, aujourd'hui Guidotti, est d'une noble architecture de Tibaldi. Les fresques des Carrache, représentant l'histoire de Romulus et de Rémus, sont dignes d'être comparées, pour la couleur et l'élégance, à leurs autres fresques célèbres du palais Farnèse, et elles sont à peu près aussi bien conservées. L'apparition de cette merveilleuse peinture décida le triomphe de la réforme éclectique des Carrache. Ces habiles maîtres prirent aux autres écoles; ils fondirent avec une admirable unité les diverses manières, et ramenèrent à l'art fort et vrai.

Sous le portique du palais Leoni, aujourd'hui

Sedazzi, est une belle Nativité, ouvrage de Nicolas dell' Abate, et au plafond de la grande salle l'Histoire d'Enée, de ce même peintre gracieux, élégant.

Le palais Bentivoglio est grand et moderne : il ne reste aucune trace de l'ancien, monument de la plus belle architecture que Jules II fit raser par le peuple, pour se venger d'Annibal Bentivoglio comme ce même peuple, à l'arrivée des Bentivoglio et des Français, brisa ensuite la statue de Jules, chef-d'œuvre de Michel-Ange. Cette inconséquence vandale du peuple de Bologne me rappela, aux merveilles de l'art près, un mot d'un homme du peuple de Paris, mot qui peint dans tous les temps la nature des opinions populaires : lorsque la nouvelle statue de Henri IV, comme engravée dans les Champs-Elysées, fut dégagée et tirée par le peuple, une dame enthousiaste complimentant un des bons travailleurs, qui s'essuyait le front : « Oh! pour le coup, répondit froidement celui-ci, c'était bien une autre affaire quand il fallut descendre la statue de Louis XV. »

Au palais Grassi, une fresque superbe de Louis Carrache représente Hercule foulant l'hydre et armé d'un flambeau, au lieu de massue, emblème heureux pour exprimer l'union si rare de la force et de la lumière. Le même palais possède un singulier chef-d'œuvre de Properzia de' Rossi, illustre Bolonaise dont il a déjà été parlé; ce sont de jolis

camées gravés sur des noyaux de pêche qui représentent la Passion de Jésus-Christ, la Vierge, les Saints, les Apôtres. La multitude de ces petites figures est vive, élégante, légère; cet ouvrage semble un charmant caprice de l'art : une femme seule a pu l'exécuter.

L'ancien palais Bocchi, aujourd'hui Piella, fut commandé à Vignole par le noble et érudit Bolonais Achille Bocchi, qui eut le tort d'imposer ses idées au grand architecte. Bocchi réunit dans ce palais l'utile académie qui porta son nom, il y établit une imprimerie d'où sortirent de bonnes éditions; le texte avait été épuré par les académiciens; on cite le curieux livre des *Symboles* de Bocchi dont Augustin Carrache retoucha les gravures de la deuxième édition. Bocchi, attaché à l'illustre Alberto Pio, prince de Carpi, orateur impérial en cour de Rome, obtint le titre de chevalier et de comte palatin, avec le droit d'armer chevalier, de conférer le doctorat, et la singulière prérogative de légitimer les bâtards (1). Malgré ses honneurs,

(1) Un diplôme de l'empereur Frédéric III, de l'année 1462, encore conservé à la sacristie de la chapelle du *Registro* (ancienne résidence du collége des *Notari*) à Bologne, donne le même droit au correcteur des notaires, confirmé en 1505 par le pape Jules II. Ce droit, attribué alors à certaines charges, de légitimer les bâtards, et qui paraît comme une nécessité de la corruption de mœurs aux xve et xvie siècles, pourrait être assez

il paraît avoir senti l'amitié si l'on en juge par le tendre surnom qu'il se donna de *phileros* (ami aimant) mis en tête de plusieurs de ses productions. Le palais Bocchi offre de savantes inscriptions, parmi lesquelles le verset en hébreu du cxx[e] psaume : « Jehovah! garde mon âme de la lèvre du mensonge, de la langue de la tromperie; » vœu sans doute échappé à Bocchi au milieu des pratiques de sa vie de cour, d'affaires et de littérature. La voûte de la salle du rez-de-chaussée est décorée de bonnes fresques à compartiments et d'arabesques de Prosper Fontana, élève d'Innocent d'Imola, et maître de Louis et de tous les Carrache.

Non loin de ce palais littéraire, sur la place derrière l'église Saint-Nicolas *degli Albari*, se montre encore la maison qu'habitait le Guerchin, mais qui n'a point l'intérêt de celle de Cento.

Le palais Marescalchi, dont la galerie a perdu ses premiers chefs-d'œuvre, n'offre plus aujourd'hui que sa façade dans le goût de Tibaldi, son vestibule de Brizzio, et ses cheminées peintes par les Carrache et le Guide; la plus remarquable est celle du dernier artiste. La galerie ainsi que la bibliothèque avaient été formées par le comte Ferdinand, ancien ministre

utilement rétabli de nos jours, depuis l'embarrassante multiplication des enfants naturels.

des relations extérieures du royaume d'Italie près de Napoléon, homme excellent, naïf, facétieux, resté bien complétement Italien au milieu de cette cour européenne.

A la maison Mattioli, maintenant Bonini, diverses Divinités en plusieurs compartiments sont un bel ouvrage de Colonna.

Le palais Albergati Capacelli, de l'architecture de l'illustre Balthasar Peruzzi, a des lambris de l'école des Carrache, et les plafonds des salles du rez-de-chaussée de Gessi. La colline en face présente un coup d'œil agréable et singulier.

La galerie du vaste palais Zambeccari da S.-Paolo est riche de tableaux des Carrache : Abraham à table avec les anges; l'Echelle de Jacob; Notre-Dame des Anges. Un Charles-Quint du Titien est admirablement vrai; six maîtresses de Charles II, par Lesli, sont charmantes : c'est Hamilton peint.

Au remarquable et superbe palais Bevilacqua est encore la salle, ainsi que le constate une inscription, dans laquelle s'assembla le concile de Trente, transféré là en 1547, par ordonnance du grand médecin Fracastor. Cette salle n'est point aussi vaste que pourrait le faire supposer la réunion d'une telle assemblée. La porte sur la rue, par laquelle entraient et sortaient les pères, est condamnée et fermée par une barre de fer. La crainte de la contagion, dont parlent tous les historiens,

n'était, à ce qu'il paraît, qu'un prétexte : Paul III commençait à ne pas trop bien s'entendre avec Charles-Quint, et il dut chercher à attirer le concile dans une ville d'Italie, sujette du saint-siége. La science de Fracastor serait ainsi descendue à servir la politique pontificale, faiblesse dont sa haine de l'étranger et son patriotisme peuvent être l'excuse.

L'observatoire élevé par le général comte Marsigli, dans le palais qui porte son nom, subsiste encore; il constate les goûts, la passion et les habitudes scientifiques de cet homme illustre et modeste.

Un des plus magnifiques palais de Bologne est le palais Ranuzzi, maintenant Bacciocchi, dont la façade principale est de Palladio.

La superbe galerie du palais Hercolani n'est pas moins déchue que celle du palais Marescalchi. La bibliothèque, qui offrait de précieux manuscrits et de bons livres grecs, latins et italiens, est aujourd'hui à peu près vendue. J'examinai le manuscrit du registre de commandes du Guerchin, tenu par son frère; il commence le 4 janvier 1629 (le Guerchin avait alors trente-huit ans), et finit au mois de septembre 1666, trois mois avant sa mort. A la fin de chaque année est le total des gains et de la dépense (celle-ci manque à deux années) : les premiers s'élèvent, pour ces trente-huit années, à

la somme de 72,176 écus bolonais (311,800 fr.), faisant par année environ 1,899 écus (8,205 fr.); la dépense est de 57,437 écus (243,807 fr.), par année de 1,483 écus (6,415 fr.); les placements d'argent sont de 3,250 écus (14,040 fr.), et la dépense pour l'acquisition de deux maisons et de rentes, de 9,989 écus (43, 152 fr.). On peut ainsi juger de l'opulence et de la bonne administration de la fortune du Guerchin. Si madame de Maintenon, qui fait dans une de ses lettres le compte du ménage de son frère et de sa belle-sœur pour l'année 1680, trouvait qu'avec 9,000 liv., ils pouvaient, à Versailles, louer une maison agréable, avoir dix domestiques, quatre chevaux, deux cochers et un bon dîner tous les jours, les 6 à 7,000 fr., que dépensait chaque année le Guerchin, qui n'avait point à payer de loyer, devaient lui procurer, en Italie, et plusieurs années auparavant, une existence non moins aisée. Il est vrai que l'abondance de ses aumônes et de ses libéralités devait faire sa plus forte dépense (1). Les prix de quelques-uns

(1) *V.* Ce passage de la *Felsina pittrice* du comte Malvasia. Le Guerchin fut, dit-il, *amatore de' poveri, che sempre mai avera intorno quando usciva di casa, onde pareva il padre di essi; e si prendeva gusto discorrer con loro. Sollevò dalle miserie molti amici che se gli raccommandarono ne' loro bisogni, e anco cavallieri, con prestargli danari. Fu amatore tenerissimo de' proprii parenti, onde a tutti fece fortuna, e maritò le*

des ouvrages du Guerchin ne seront point peut-être sans intérêt; l'admirable Agar, du musée de Brera, revient à 70 écus 1 liv. 8 sous (303 fr.); le Saint Bruno, de la galerie de Bologne, à 781 écus (3,373 fr.); le Saint Jérôme s'éveillant au bruit de la trompette, resté à la galerie du Louvre, à 295 écus (1,274 fr.). Un tableau d'Angélique et Médor, offert assez singulièrement par la ville de Cento au cardinal Ginetti, légat de Ferrare, est payé 351 écus (1,516 fr.); un autre, sur le même sujet, plus convenablement commandé par un Français, le marquis Duplessis *Perlin* (Praslin), 312 écus et demi (1,350 fr.); les portraits du duc et de la duchesse de Modène, de grandeur naturelle, 630 écus (2,721 fr.). Le prix de certains tableaux est quelquefois acquitté en denrées; c'est ainsi qu'un sieur Sébastien Fabri paye en froment un Saint Barthélemy qui lui revient à 432 écus (1,866 fr.) et une Madone *della Neve,* qui lui coûte 62 écus (267 fr.). Il est douteux que cette manière d'échange patriarcale et primitive fût aujourd'hui du goût de nos artistes.

Le palais Lambertini, maintenant Ranuzzi, est remarquable par les ouvrages des peintres bolonais antérieurs aux Carrache qui, en les surpassant,

nepoti, e ne fece monache con darle buona dote, con tener conto de' nepoti, de' cognati; liberale, ed ospitale in sua casa a sommo segno.

ont su les apprécier; tels sont le singulier plafond de la salle supérieure par Lauretti; les Vertus, de Sabbatini; la Chute d'Icare, de Samacchini; la Mort d'Hercule, de Pellegrini, et autres peintures déjà d'un effet habile et qui honorent l'école bolonaise.

Le palais Biagi offre un plafond du Guide et de son école. Un autre du même maître, les Harpies infestant la table d'Enée, est au palais Bianchi. La porte de bronze du palais Gozzadini est du dessin le plus élégant. Le nom de ce dernier palais rappelle Béthisie Gozzadini, femme célèbre dans l'histoire fabuleuse, si on peut le dire, de l'université de Bologne. J'ai vainement recherché, sous les portiques, le pupitre ou petite tribune indiquée par Ginguené, où ce docteur en droit aurait professé devant dix mille écoliers. Quoique la sténographie ait donné de nos jours de plus nombreux disciples à 'quelques-uns de nos célèbres professeurs, je crois que l'on fera bien de s'en tenir à l'opinion prudente de Tiraboschi sur Gozzadini, lorsqu'il remarque que l'université de Bologne est trop riche de faits glorieux et avérés pour qu'il soit nécessaire de lui en prêter de faux ou d'incertains.

La seconde cour du palais Malvezzi-Bonfioli offre divers sujets de la *Jérusalem délivrée*, peints à fresque par Leonello Spada, Lucius Massari, le Brizzio, et autres habiles artistes. La galerie est

riche de tableaux de l'école bolonaise. Le portrait du prélat Agucchi, par le Dominiquin, une Sibylle, de la jeunesse du Guide, sont de merveilleux chefs-d'œuvre, quoique cette dernière paraisse trop chargée d'ombres. Une Décollation de Saint Jean-Baptiste, sujet préféré de Leonello Spada, est peut-être la meilleure de toutes celles qu'il a faites.

Le triste palais Sampieri, dont la galerie célèbre est vendue, a toujours ses beaux plafonds et dessus de cheminée, ouvrages des Carrache et du Guerchin.

L'ancien et imposant palais de la communauté des *Stracciaiuoli* (marchands de draps) de la fin du xve siècle, aujourd'hui une de ces nombreuses et bonnes auberges d'Italie, dites la *Pension suisse*, est attribué par la tradition à l'illustre Francia que l'on connaissait bien comme peintre, orfèvre et graveur, et qui paraît encore avoir été architecte.

Maisons Rossini ; — Martinetti.

Bologne a, comme Venise, des maisons non moins illustres que ses palais (1); telles sont la

(1) *V.* le volume *Venise*, p. 61, sur les maisons Albrizzi et Cicognara.

casa Rossini et la *casa* Martinetti. La maison de Rossini va bien à Bologne, ville amie des arts et la plus musicale de l'Italie (1). Cette maison, construite en 1825, était couverte à l'extérieur d'inscriptions latines en grandes lettres d'or, inscriptions prises aux auteurs classiques ; celle-ci de Cicéron,

(1) L'académie *de' Filarmonici*, fondée en 1666 par Vincent Carrati, a compté parmi ses membres les plus célèbres compositeurs de l'Europe ; le lycée *Filarmonico* créé en 1805, espèce de conservatoire, a cent élèves entretenus généreusement aux frais de la ville. Cet établissement possède la précieuse bibliothèque musicale formée par le savant professeur de musique bolonais, le P. Martini, religieux franciscain ; bibliothèque composée de dix-sept mille volumes, d'un grand nombre de manuscrits très-bien classés, et la plus riche qu'il y ait en ce genre. Algarotti, adressant à Frédéric l'*Histoire de la musique du P. Martini*, fait de lui cet étrange éloge, « qu'au milieu de « la corruption moderne il conserve dans ses compositions la « dignité de l'ancienne musique. » (Lettr. à Catt., du 11 avril 1761.) Jomelli, Gluck, Mozart, avaient recherché les conseils de ce franciscain. Grétry raconte dans ses *Mémoires*, qu'ayant désiré être reçu de l'académie *de' Filarmonici*, il était fort effrayé de l'obligation de fuguer un verset de plain-chant pris au hasard : « Mais les bons avis du fameux P. Martini, dit-il, m'en « donnèrent bientôt une connaissance suffisante, et furent la « première cause de mon succès. » Une femme distinguée de la société de Paris, d'un talent musical supérieur, fut reçue en 1828 à l'académie *de' Filarmonici :* madame la comtesse Merlin n'eut point alors besoin comme Grétry de recourir aux conseils de personne, et il lui suffit de se faire entendre : son brevet lui fut remis solennellement au *Casino*, où elle venait de chanter, et lorsqu'elle ne s'attendait point à un tel honneur.

ne semblait pas très-modeste : *Non domo dominus sed domino domus* (1) : la plupart faisaient allusion à la gloire musicale du propriétaire ; je me rappelle les vers du VI[e] livre de l'*Énéide*, sur Orphée :

Obloquitur numeris septem discrimina vocum, etc.

sur les chœurs des musiciens des Champs-Elysées :

. . . . *Lætumque choro Pæana canentes,*
Inter odoratum lauri nemus. . . . .

Dans l'intérieur, un gras Apollon en pied offrait l'image de Rossini, auquel toute cette décoration exécutée à son insu et en son absence par l'architecte avait fort déplu, et qu'il comptait faire disparaître. De pareils compliments étaient en effet assez déplacés chez soi, et je ne sais si l'on ne devait pas préférer à tant de citations l'inscription fastueuse, mais précise, placée à Naples par le musicien Caffarelli sur son palais :

Amphion Thebas, ego domum.

La maison Martinetti réunit le luxe des arts de l'Italie, le *confortable* anglais et l'élégance française. Elle est le séjour d'une femme supérieure, célèbre dans la haute société européenne, qui a visité l'Italie, par sa beauté, son esprit et ses rares connaissances. Cornélia m'a paru offrir quelques rap-

(1) *De Officiis*, I, 39 (sous-entendu *honestanda*).

ports d'existence, de destinée et de perfections, avec une Française dont nous avons déjà eu occasion de rappeler la grâce et le généreux caractère (1) : aimées toutes deux par les fils des rois, deux grands artistes de la France et de l'Italie les ont choisies pour types de leurs premiers chefs-d'œuvre : la figure de madame R*** a révélé à Canova les traits inspirés de la Béatrix du Dante; madame M***, sous le pinceau de Gérard, fut le modèle de la Corinne de madame de Staël. Malgré tant d'éclat, de succès et d'hommages, malgré cette espèce de gloire donnée par la mode et la fortune, ces femmes ont vécu pour quelques nobles amis, pour les arts et pour l'étude; des revers ont ajouté depuis, auprès de certaines âmes, à l'attrait qu'elles inspiraient; délivrées d'une cour vaine et importune, leur asile, qui jadis n'était qu'un palais, est devenu le temple du goût, du savoir et du génie.

Opéra. — Théâtre Contavalli. — Tabarin.

L'Opéra de Bologne est bâti sur les ruines de ce palais Bentivoglio que la vengeance de Jules II fit

(1) *V.* le volume *Venise et ses environs*, p. 61.

détruire dans une émeute populaire; souvenir des fureurs pontificales qui contraste singulièrement avec la destination du nouvel édifice. Ce théâtre, construit intérieurement et extérieurement tout en pierres, est un ouvrage célèbre d'Antoine Bibiena, architecte qui eut dans le dernier siècle comme le monopole de la construction des salles de spectacle. La salle de Bologne est sourde et d'assez mauvais goût; elle a été fréquemment et récemment restaurée. La toile, qui représente les Noces d'Alexandre et de Roxane, est le plus célèbre ouvrage du meilleur peintre actuel de Bologne, M. Pierre Fancelli, imitateur à la fois des Carrache et de l'école vénitienne, et fils lui-même d'un peintre bolonais estimé.

J'assistai aux représentations d'octobre 1828. Si j'avais vu avec quelque surprise les ballets d'*Agamemnon* et de *Zaïre* à la Scala, je trouvai alors encore plus étrange la *Gabrielle de Vergy* de Gioja. C'était un spectacle à la fois horrible et bizarre que le désespoir et les fureurs cadencées de Gabrielle et de Fayel, car le ballet n'était autre chose que la pièce française avec des divertissements et de méchants vers de moins. L'opéra était l'*Assedio di Corinto*, de Rossini, qui devait être suivi de la *Zelmira :* Cosselli, bon acteur, excellente basse-taille, jouait Mahomet; les femmes étaient de la dernière médiocrité. L'Opéra de

Bologne s'était élevé cette année à une magnificence de décorations et de costumes qui le rendait digne de balancer la Scala : M. Ferri et les décorateurs bolonais, dont les talents se sont exercés depuis sur notre scène italienne, semblent avoir pris le milieu entre l'effet de Sanquirico et la peinture de Ciceri ; la tente de Mahomet, la chambre de Gabrielle, étaient de beaux et agréables tableaux. Il y avait, comme à notre Opéra, des chevaux, et même en plus grand nombre ; leurs évolutions, trop multipliées, succédaient assez ridiculement aux danses des chevaliers et des dames de Gabrielle, et ce mélange de bal et de manége était là tout aussi choquant. Quant au luxe des pots de fleurs, des corbeilles et des guirlandes de roses, on aurait pu se croire, sans la fraîcheur des décorations, à un opéra français d'autrefois. Je remarquai que, dans cet Etat stationnaire, les vieilles mœurs de l'Opéra n'avaient point été altérées. Les coulisses étaient accessibles et paraissaient assez joyeuses, et les jupes et les corsets n'avaient pas subi de réforme ; les pantalons seuls étaient tout blancs au lieu d'être de couleur de chair. L'opéra de Bologne attirait beaucoup de monde ; il était, cette année, le mieux monté de toute l'Italie : au milieu de tant de pompes, il n'y avait toutefois qu'un chanteur, Cosselli, et madame Adélaïde Mersy, très-agréable danseuse.

Le théâtre *Contavalli* a été bâti en 1814, dans une partie de l'ancien couvent des Pères Carmes de Saint-Martin-Majeur; les escaliers même du couvent conduisent encore à la salle de spectacle.

On jouait en 1827, au théâtre du *Corso,* une pièce fort gaie, imitée de Moratin, la *Donna di falza apparenza,* espèce de Tartufe femelle, dont la représentation était un peu étrange dans l'Etat pontifical, et prouvait une certaine liberté dramatique à Bologne.

J'ai suivi quelques représentations de *Tabarin* (le docteur). Le *Docteur* est le personnage populaire de Bologne, comme *Girolamo,* de Milan; on voit, à son titre très-ancien, qu'il a dû naître dans une ville d'université. Tabarin est un bourgeois beau parleur, et qui ne peut s'exprimer en bon italien; il s'est toujours distingué par la liberté de son langage sur les choses du temps, et plus d'une fois il fut interdit sous la domination française: c'est ainsi que, faisant allusion aux impôts énormes que payait l'Italie appelée, dans le *Moniteur,* la *Fille de la France,* il avait observé que c'était ordinairement la mère qui donnait à sa fille, et non point la fille à sa mère. La salle de Tabarin est jolie; il y a des stalles; on commence à huit heures comme aux grands spectacles, et sur la toile est écrite la devise à la fois orgueilleuse et modeste :

Facile è il criticar, difficile l'arte, traduction du vers :

La critique est aisée, et l'art est difficile,

si fréquemment attribué à Boileau, et qui n'est pas de lui.

Le mécanisme des marionnettes du théâtre Tabarin est inférieur aux *Fantoccini* de Milan, quoique les figures soient d'une proportion beaucoup plus grande. Dans une des pièces que je vis jouer, Tabarin avait été nommé ministre-secrétaire d'Etat d'un roi d'Egypte; malgré la gravité de son titre, toute la cour se moquait de lui. Le patois bolonais rend ses plaisanteries à peu près inintelligibles pour un étranger, mais il m'a paru cependant que Tabarin n'avait point tout à fait perdu sa vieille habitude d'opposition.

Douane. — Colléges d'Espagne ; — des Flamands. — Bâtards. — Scuole. — Collége Venturoli.

Un tombeau sur le dessin de Jules Romain (celui du docteur Boccaferri), est à la Douane, ancienne et superbe église du couvent des Pères Mineurs de Saint-François. Il n'y a que l'Italie

vraiment pour trouver ainsi l'ouvrage d'un grand maître dans un lieu partout ailleurs si peu poétique.

Le collége d'Espagne (*collegio reale della illustrissima nazione spagnuola*) mérite d'être visité, quoique les fresques, ouvrage de la jeunesse d'Annibal Carrache, et la plupart de celles du Bagnacavallo aient à peu près disparu. Une vaste fresque de ce dernier offre des débris pleins de vérité et d'expression; elle représente le Couronnement de Charles-Quint à Bologne par Clément VII, qui put alors contempler à ses pieds l'empereur dont il avait été captif; la figure de Charles-Quint, assez intacte, est singulièrement madrée; la tête du poëte Trissino, qui eut l'honneur, envié par les plus illustres princes, de porter la queue du pape, est une de celles qui a le moins souffert; il est en chevalier et point du tout en prélat ou en archevêque, comme on pourrait le croire d'après Voltaire. La peinture du Bagnacavallo bolonais est contemporaine de l'événement qu'il retrace; elle est ainsi fort curieuse sous le rapport historique. Telle fut alors, rapporte Varchi, la quantité des princes et des prélats amenés à Bologne, qu'on y vendit très-cher les vivres qui auparavant se donnaient à bon marché ou même se jetaient, et que, par extraordinaire, la ville regorgea d'argent : une taille mise par le pape à

son départ précipité faute d'espèces et de crédit, tempéra fort la satisfaction des habitants. Il n'y avait à ce collége royal DELLA ILLUSTRISSIMA NAZIONE SPAGNUOLA que quatre écoliers.

Le collége des Flamands, institution singulière, dans lequel sont encore élevés quatre jeunes gens de Bruxelles choisis par la compagnie des orfévres de la paroisse Sainte-Marie-de-la-Chapelle de la même ville, offre un très-beau portrait du fondateur Jean Jacobs, orfévre flamand, par le Guide, son ami.

La maison des Bâtards (*Bastardini*), ancien couvent de bénédictins, où se trouve un superbe Saint Benoît, demi-figure, de Cesi, a été agrandie. D'après le relevé des actes de naissance des dernières années, le nombre des enfants naturels est, à Bologne, environ d'un septième (1).

Le bâtiment des Ecoles (*scuole*), de Terribilia, ancien siége de l'université, est un des plus beaux de Bologne. L'enseignement gratuit donné aux enfants pauvres de la ville paraît assez relevé, puisque l'arithmétique, le latin, le chant et le dessin, en font partie : les maîtres sont ecclésiastiques et laïques. Une chaire de chimie et de physique appliquées aux arts doit être établie aux *scuole*, par suite du legs d'un Bolonais généreux,

(1) *V.* sur le même sujet, le volume de *Naples*.

le professeur Jean Aldini, savant physicien et conseiller d'Etat sous le royaume d'Italie. Les fresques de Cesi, à la chapelle Sainte-Marie *de' Bulgari*, représentant l'Histoire de la Vierge, les Sibylles, les Prophètes, etc., sont pleines de goût et très-bien conservées; l'Annonciation est du Fiammingo. Le bâtiment latéral offre de très-belles peintures de Samacchini, de Sabbatini et de leurs élèves. Ainsi le luxe des arts brille au sein même de ces écoles gratuites.

Le collége Venturoli, créé en 1825, est destiné à l'étude de l'architecture; fondation bienfaisante de l'architecte dont il porte le nom, ce collége entretient jusqu'à l'âge de vingt ans environ huit élèves, mais le nombre devait en être augmenté. On voit que Bologne n'a point oublié la gloire de ses anciennes écoles, soit dans les sciences, les lettres ou les arts, et qu'elle travaille encore à produire des maîtres non moins illustres.

Tour des Asinelli. — Vue. — La Garisenda.

De toutes les expéditions de tours, de dômes, de clochers et de phares qu'un voyageur qui a de la conscience et des jambes doit accomplir, une

des plus rudes sans doute est celle de la tour des *Asinelli*, tant l'escalier en colimaçon, espèce de longue échelle, est peu praticable. Cette tour, la plus haute de l'Italie, plus élevée même de quelques pieds que la flèche du dôme des Invalides, sert quelquefois à des observations astronomiques; je ne serais donc pas surpris, à mon grand regret, qu'un des savants qui la montent n'éprouvât un jour l'accident de l'astrologue de La Fontaine.

La vue est agréable : ce n'est ni l'immensité de la vue du dôme de Milan, ni l'horizon unique du clocher de Saint-Marc, mais la plaine est riante, et l'Apennin, de ce côté, au lieu de ses sommets arides, n'offre qu'une suite de jolies collines boisées et couvertes de charmantes maisons de campagne.

La tour penchée voisine de la tour des *Asinelli* est moins élevée; la *Garisenda* a fourni l'une de ces innombrables et pittoresques images du Dante, quand il compare le géant qui se baisse pour saisir son guide et lui à cette tour, si on la considère lorsque les nuages fuient au-dessus de ses créneaux :

Qual pare a riguardar la Garisenda
Sotto 'l chinato, quand' un nuvol vada
Sovr' essa si, ch' ella in contrario penda;
Tal parve Anteo.

L'inclinaison de la *Garisenda* n'est point un effet

de l'art, mais de l'affaissement subit du sol; il est prodigieux qu'elle ait résisté depuis à tant et de si violents tremblements de terre; elle paraît désormais inébranlable, comme certaines âmes qu'une première catastrophe a bien moins abattues que surprises, et qui semblent, au contraire, affermies par cette chute.

Environs. — Saint-Michel-*in-Bosco*.—*Madonna di San-Luca*. — Campo-Santo. — Suicides.

L'église de l'*Annunziata* a des peintures remarquables : le Crucifix, Madeleine, la Vierge et Saint Jérôme; une Annonciation, de Francia; le superbe Saint François en extase, de Gessi dont ce tableau justifie le surnom qu'il reçut de *second Guide;* la Madone *del Monte*, de Lippo Dalmasio. Sous le beau portique extérieur de l'église, les fresques représentant la Vie de la Vierge furent en grande partie exécutées par Giacomone da Budrio, peintre facile de l'école des Carrache; les Bergers à la crèche du Sauveur sont de Paul Carrache, sur le dessin de son frère Louis.

Les fresques de la *Madonna di Mazzaratta*, souvent et très-louées, ouvrage de maîtres du

XIVe siècle, ont souffert des injures du temps, et surtout des changements et des réparations faites à cette ancienne petite église, aujourd'hui propriété d'une Bolonaise distinguée, madame Rose Sarti Minghetti. Les plus célèbres et les mieux conservées de ces peintures sont : une grande Nativité, avec une multitude d'anges, attribuée à Vitale; une Femme assise et filant avec deux enfants gracieux qui jouent ensemble, et près de là un homme travaillant à la terre, figures qui représentent peut-être Adam et Ève; Noé fabricant l'arche; les quatre sujets de l'Histoire de Moïse, divers de style, et dont la Punition des révoltés rappelle les airs de tête du Giotto, et peut-être son ouvrage.

Saint-Michel-*in-Bosco*, sur une colline, dans une situation riante, qu'Annibal Caro recommandait dans ses lettres à notre cardinal de Vendôme, Charles de Bourbon, comme un asile délicieux et frais pendant les grandes chaleurs, était un des premiers monuments du luxe monastique en Italie. Cette merveille de l'art n'est aujourd'hui qu'un grand bâtiment abandonné, et qui, depuis la suppression du monastère, a servi de caserne et de prison. Les fresques des Carrache et de leur école ont à peu près disparu; ces murailles, ces voûtes animées et vivantes, sont maintenant dégradées; quelques traits subsistent encore, comme

pour montrer la grandeur d'un tel ravage. Ainsi la civilisation ne fait pas moins de ruines que barbarie; impuissante contre les passions, elle n'a jamais chez les peuples anciens, comme chez les nations modernes, dépassé un certain niveau; elle n'arrête ni les guerres, ni les invasions, ni les conquêtes, ni toutes les calamités de la gloire, et la baïonnette du soldat polonais de l'armée d'Italie, qui a criblé de coups ces admirables peintures, n'est pas moins destructrice que la framée des Huns ses prédécesseurs et ses aïeux.

L'ancienne et superbe bibliothèque de Saint-Michel-*in-Bosco*, célèbre par ses ingénieuses figures, n'est plus reconnaissable : le bibliothécaire, l'abbé Pepoli, au lieu de l'inscription des titres des diverses matières, avait fait représenter par Canuti, bon élève du Guide, les principaux écrivains dissertant, chacun selon le caractère de leurs ouvrages : la dispute entre le docteur angélique et le docteur subtil sur l'universel *à parte rei*, mise au-dessus des rayons de la philosophie scolastique, était regardée, dit-on, pour le feu et l'expression, comme le chef-d'œuvre de cette peinture bibliographique.

Sur la montagne de la Guardia, à une lieue de Bologne, est la célèbre église de la *Madonna di San-Luca*. C'est là qu'on vénère l'image miraculeuse de la Vierge, peinte par saint Luc, selon

l'antique tradition, qu'un ermite transporta, en 1160, de Constantinople à Bologne, et qui fut déposée dans la chapelle dédiée à cet évangéliste, chapelle solitaire qu'habitait une sainte fille de Bologne, nommée Angela. Un arc magnifique sert de propylée ou d'entrée à six cent trente-cinq arcades qui conduisent de la ville au temple de la Madone. Ces portiques prouvent une foi singulière et le goût des Italiens pour les travaux de maçonnerie; ils ont été construits en moins d'un siècle, et, malgré les difficultés du terrain, soit avec le produit des aumônes, soit avec les dons des corps et des communautés, et même avec l'offrande des domestiques, hommes et femmes, de Bologne. Je remarquai aussi, parmi les inscriptions qui rappellent les noms des divers fondateurs, qu'un directeur de comédiens avait donné une représentation, afin de consacrer la recette à élever quelques-uns de ces pieux portiques.

La magnificence de l'église actuelle de la *Madonna di San-Luca* est du dernier siècle. Le grand autel a été refait en 1815; excepté une Madone et Saint Dominique, un des premiers essais du Guide, cette église, si fréquentée par la dévotion et les pèlerinages populaires, ne possède aucun des ouvrages des grands maîtres bolonais.

L'église des *Scalzi* est ornée de bonnes peintures, parmi lesquelles on distingue la Sainte Famille,

de Pasinelli, ouvrage doux, charmant, de ce peintre fougueux, qui, cette fois, a du caractère de l'Albane.

L'ancienne chartreuse de Bologne est devenue le *Campo-Santo*. L'église offre encore quelques ouvrages remarquables : le Jugement dernier, et les deux saints qui l'accompagnent, de Canuti; une Ascension, de Bibiena, que l'on pourrait croire de l'Albane, son maître; le Repas du pharisien et la Madeleine aux pieds du Christ, d'André Sirani, peinture vigoureuse; le Baptême de Jésus-Christ, fait à vingt-six ans par sa fille Elisabeth qui a inscrit son nom sur cette vaste composition. Le rapprochement de ces deux derniers tableaux a quelque chose de touchant si l'on se rappelle que la fin malheureuse d'Elisabeth causa la mort de son père (1); l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, le Christ ressuscité apparaissant à sa mère avec la foule des patriarches, sont de Pasinelli; le Crucifiement, la Prière au jardin des Olives, la Déposition de croix, de Cesi; quelques belles fresques et ornements dorés, du même. Le Christ portant sa croix, fresque demi-figure, est de Louis Carrache; le même sujet, par Lucius Massari, peintre gracieux, est expressif, varié, terrible.

Quoique la fondation du *Campo-Santo* ne re-

(1) *V*. ci-dessus, p. 133.

monte qu'à 1801, il a déjà l'aspect et le caractère d'un monument plus ancien, et il peut être regardé comme le vrai modèle d'un cimetière de grande ville. Plusieurs des somptueux mausolées qu'il renferme ne sont point assurément irréprochables sous le rapport du goût, mais l'ensemble a de la magnificence. Les inscriptions dues à M. l'abbé Schiassi, sont remarquables par la pureté et l'élégance de la latinité. Une enceinte particulière est réservée aux protestants et aux juifs, mais il n'y a dans ce cimetière d'exclusion pour personne : ceux qui se tuent eux-mêmes n'en sont point repoussés; il en est de même à Rome, une bulle de Benoît XIV, saint pape, grand théologien, ayant déclaré le suicide un acte de folie. Si quelque peine pouvait être portée contre ces infortunés, l'usage de Silésie paraîtrait assez raisonnable; on les y enterre sur la face : il y a dans ce châtiment une sorte de leçon morale, sans l'odieux des jugements infamants, de la confiscation des biens et de ces supplices de cadavres infligés par la barbarie de nos anciennes lois.

MODÈNE (1).

Reno. — Modène. — Palais ducal. — Galerie. — Bibliothèque. — Musée lapidaire. — Autographes.

De Bologne à Modène on passe le Reno. L'île fameuse qui devait être près de Samoggia, dans

(1)	POSTES.		POSTES.
De BOLOGNE à la		Castellucio. . . .	1 —
Samoggia	1 1/2	Bozzolo	1 1/2
MODÈNE	1 1/2	Piadena.	— 3/4
Rubiera	1 —	Cicognolo. . . .	1 1/4
REGGIO.	1 —	CRÉMONE.	1 —
S.-Ilario	1 —	PLAISANCE.	
PARME.	1 —	Fiorenzuola . . .	2 —
Brescello.	2 —	Borgo S.-Donino	1 —
Guastalla.	1 —	Castelguelfo. . .	1 —
Borgoforte. . . .	2 —	PARME.	1 —
MANTOUE.	1 —		23 1/2

Monnaies du duché de Modène.

La *livre modénaise* vaut 38 centimes 39/100. Elle se divise en 20 sous, et le sou en 12 deniers. Toutes les monnaies d'or

laquelle s'assemblèrent pendant trois jours les triumvirs, où ils se donnèrent l'un à l'autre la vie

et d'argent ont cours dans le duché; mais les francs et les livres du Piémont et de Parme sont les moins sujets à perte.

Postes. — Tarif des prix d'une poste.

	Liv. de Mod.	Sous.	Francs.	Cent.
Pour deux chevaux.	14	6	5	50
Au postillon.	3	18	1	50
Au garçon d'écurie.	»	11	»	25
Pour une voiture couverte. .	3	»	1	15
» » découverte.	1	11	»	60

A Modène, l'hiver est rude et l'été très-chaud. — L'eau pure, salubre, s'obtient depuis longtemps par le même procédé que celui de nos puits artésiens. Tout habitant qui veut établir chez lui une fontaine d'eau vive, n'a qu'à creuser le sol jusqu'à soixante pieds; là se rencontre une couche argileuse qu'il suffit de percer avec une vrille; aussitôt l'eau jaillit, remplit le puits et forme une fontaine qui ne tarit point. A peu de distance de la porte de Bologne, est une fontaine que fréquentent avec succès au printemps les jeunes filles atteintes des pâles couleurs. Cette fontaine s'appelle l'*Aubersetto*. — L'eau dite ***Moreali***, ainsi appelée du médecin qui l'a découverte, est purgative, et donne un sel égal à celui d'Angleterre.

Comestibles. — Délicats pieds de cochon arnis (*zampone*), presque rivaux des saucissons de Bologne et qui s'exportent au loin. — Très-bonnes pâtisseries sucrées (*spongate*). Couronnes d'une sorte de pain d'épice, excellentes (*pani speziali*). — Vin rouge de la montagne de Modène (*vino tosco*). Vin de Sorbara qui se rapproche du bordeaux, mais qui perd de sa force en vieillissant, et, comme la plupart des vins d'Italie, ne supporte point le voyage de mer. Vin blanc de la Montagne (*trebbiano*), chanté comme excellent par Laurent le Magnifique, dans son

de leurs amis et de leurs ennemis, où leur cruauté, dans son délire, ordonna même, sous peine de mort, que chacun eût à se réjouir de leurs proscriptions, où la tête de Cicéron enfin fut marchandée pendant deux jours, et devint le gage de leur union ; cette île petite, mais dont la célébrité peut s'égaler aux îles les plus redoutables de l'histoire, a disparu dans un tremblement de terre : la nature, secourable dans sa fureur, a voulu comme emporter la trace de tels attentats (1). Le fleuve lui-même, l'ancien Labinius, a perdu son nom, et il ne paraît là qu'une espèce de torrent épars dans un champ de gravier.

Les plaines voisines avaient vu les derniers efforts de la liberté romaine; mais la défaite d'Antoine à Modène n'avait rien changé au fond des affaires; le sénat n'en fut pas plus avisé, et la mort des consuls Hirtius et Pansa sur le champ de bataille est comme le prélude des morts républicaines et stoïques de Brutus et de Cassius.

Modène, avec ses portiques, semble commode

petit poëme de *Caccia al Falcone*. — Très-agréable rosolio (*rinfresco*), rosolio *di garofolino*, rosolio *cordiale*, de chez Mellini.

Auberges. — *Albergo Reale, Saint-Marc, le Pèlerin.*

(1) Malgré la difficulté d'indiquer exactement la position de cette île, les hommes instruits de Modène croient qu'elle était entre les torrents Samoggia et Lavino, dans un bien appartenant aujourd'hui à une famille bolonaise.

et jolie. Le palais, la galerie et la bibliothèque du palais sont à peu près toute la ville. Le palais, grand, magnifique, avec une cour superbe, est hors de proportion avec la petitesse de l'Etat du souverain qui l'habite : telle est la pompe toujours obligée de la souveraineté même la plus mince. La galerie, nombreuse par les restitutions de la France, s'est encore accrue de nouvelles acquisitions. Les principaux tableaux sont : Mars, Vénus et l'Amour; le Mariage de sainte Catherine; le Martyre de saint Pierre, du Guerchin; deux grands tableaux, le beau Christ en croix et Saint Roch dans sa prison, du Guide; l'Assomption de la Vierge; Vénus et l'Amour, Flore, de Louis Carrache; Pluton et autres divinités, d'Annibal; Saint François offrant des fleurs à Jésus-Christ; la Vierge, dans une gloire d'anges, de Leonello Spada; un superbe Garofolo, la Vierge, Saint Jean-Baptiste et Sainte Lucie; un Christ, du Pomarancio; la Mort de Clorinde, de Louis Lana, maître modenais, imitateur du Guerchin; plusieurs tableaux et des meilleurs des deux Dossi, tels que l'Annonce aux bergers, la Crèche, chefs-d'œuvre qui tous ont fait le voyage de Paris; l'Aurore qui enlève Céphale, de l'Albane; une Ascension avec les douze apôtres de grandeur naturelle, de Francia; la célèbre Circoncision, avec figures colossales, de Procaccini; un Christ en croix, de Mantegna, qui

a plus de cent figures; une Sainte Famille, d'André del Sarto; l'Adoration des mages, de Palma; une gracieuse Nativité, jadis conservée précieusement à l'église Saint-Paul, chef-d'œuvre de Pellegrino, de Modène, peintre habile, digne élève de Raphaël, qui périt assassiné par les parents d'un homme que son fils avait tué.

La bibliothèque est l'ancienne et fameuse bibliothèque de la maison d'Este, dont elle a conservé le nom (*Biblioteca Estense*); elle fut transportée à Modène lorsque César d'Este s'y retira, après avoir été dépouillé par Clément VIII de son duché de Ferrare. Ainsi ce prince avait été privé de son duché comme bâtard par un pape, dont le prédécesseur de nom, Clément VII, était fils naturel de Julien de Médicis. Il paraît que, dans sa translation précipitée, la bibliothèque fit des pertes irréparables; elle fut encore négligée par les trois ou quatre premiers successeurs du prince déplacé. Ce ne fut qu'à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe qu'elle fut mise en ordre et enrichie de livres imprimés et de manuscrits par les soins des ducs François II et François III. Cette bibliothèque s'honore d'avoir eu pour conservateurs deux des meilleurs écrivains d'histoire littéraire, Muratori et Tiraboschi. Muratori, colosse d'érudition, qui semble presque arrivé à la gloire par le travail, et dans lequel on est tout surpris

de découvrir encore un bon curé occupé de ses pauvres, de la direction et du salut de ses paroissiens, et de l'administration de sa fabrique (1); Tiraboschi, esprit sage, mais écrivain diffus, et dont l'utile ouvrage, l'*Histoire de la littérature italienne*, est plus propre à être consulté qu'à être lu.

La bibliothèque de Modène compte quatre-vingt-dix mille volumes et trois mille manuscrits. Ces derniers sont, en général, d'une belle conservation. Je remarquai : l'*Evangile*, dans l'ordre de la liturgie grecque, du VIIIe ou IXe siècle, et, selon Montfaucon, du VIIIe; les *Miscellanea*, de Théodore Studite, manuscrit grec du XIVe siècle, non imprimé; de nombreuses miniatures sur divers manuscrits, de l'habile Florentin Attavante, dont plusieurs portent sa signature et proviennent la plupart de la bibliothèque de Mathias Corvin (car Attavante était un des quatre miniateurs que la magnificence de ce roi de Hongrie entretenait à Florence); les deux superbes volumes de la *Bible*, couverts à chaque page de riches et élégantes miniatures du Mantouan Franco de' Russi et de Thadée Crivelli, payées à ces artistes incomparables par le duc Borso d'Este la somme de 1,375 sequins, environ 15,000 francs. Un manuscrit des

(1) Muratori était curé de *Santa-Maria-Pomposa* de Modène; il rebâtit l'église, institua la société *della Carità*, et contribua à l'érection d'un mont-de-piété.

Lettres de saint Jérôme, exécuté l'an 1157 aux frais des dames de Modène, dont les noms se lisent à la suite du manuscrit : fait bibliographique qui montre, au milieu du XIIe siecle, un goût de littérature religieuse et une civilisation singulière.

Une *Cosmographie* de Ptolémée en latin, avec des cartes faites en miniature, avec beaucoup de soin, par un Allemand, Nicolas Hahn, dans le XIVe siècle, est curieuse; elle met sous les yeux l'état des connaissances géographiques chez les anciens; l'Afrique, couverte de villes, semble avoir été mieux connue par eux que par nous, qui n'avons si longtemps visité que ses côtes; la Suisse paraît aussi observée en détail et avec exactitude; le milieu de l'Europe est quelquefois comme une terre déserte, et le cours des fleuves est fort infidèlement indiqué.

Le manuscrit non imprimé de l'*Histoire générale* de Flavio Biondo, écrivain de la fin du XIVe siècle, est une des premières histoires universelles. Cette histoire devait s'étendre depuis la décadence de l'empire romain jusqu'au temps de l'auteur; elle était divisée en décades à la manière de Tite-Live; il n'en existe que trois et le premier livre de la quatrième. Le Traité de Flavio Biondo, jusqu'ici inconnu aux savants, *de Militaris artis et jurisprudentiæ differentiâ ad Ill. principem Borsum Epistola*

(n° CLXVIII des manuscrits latins), est également incomplet.

Le *Recueil de Poésies provençales*, fait pour le marquis d'Este par son célèbre troubadour, maître Ferrari, de Ferrare, en 1254, n'avait point échappé aux investigations de M. Raynouard; il contient trois cent quarante-cinq feuillets et mille quatre cent soixante et quatorze pièces, dont quelques-unes ne se trouvent dans aucun autre recueil, et il peut être regardé comme un des plus anciens et des plus curieux manuscrits des poésies des troubadours; il prouve surtout la singulière faveur dont jouissaient alors, au sein même des cours de l'Italie, la langue et la poésie provençales.

Un manuscrit du Dante du XIV° siècle, en parchemin, peut-être trop vanté par Montfaucon, meilleur juge d'érudition grecque et latine que de littérature italienne, auquel Muratori l'avait probablement recommandé, a des figures extraordinaires dans le goût du Giotto. Le commentaire de Benvenuto d'Imola offre les marques faites par Muratori des endroits qu'il a indiqués dans ses *Rerum italicarum scriptores*, vaste et laborieux monument, véritable modèle des collections historiques de ce genre.

Le manuscrit en vers ïambes non imprimé, intitulé : *De Captivitate ducis Jacobi Tragœdia*, de Laudivio, poëte du XV° siècle, est un des pre-

miers essais dramatiques de la renaissance. Le sujet est la captivité du célèbre général Jacques Piscinnino, emprisonné et assassiné par ordre de Ferdinand le Catholique. La pièce a cinq actes avec des chœurs; au quatrième acte le roi Ferdinand discute avec le bourreau la question de savoir quelle conduite il doit tenir envers Piccinnino, qui s'est remis à lui sur la foi des traités; le bourreau est d'avis qu'on le tue, et persuade aisément le roi. On voit ensuite le héros dans sa prison; le bourreau arrive, et lui avoue *avec regret* l'ordre dont il est chargé et qu'il exécute.

Le beau manuscrit des dix Eglogues dédiées par le Bojardo à son protecteur le duc de Ferrare Hercule Ier, et de la plus pure, de la plus élégante latinité, a été réimprimé avec des notes et variantes dans l'édition donnée par M. le professeur Jean-Baptiste Venturi (Modène, 1820). L'auteur de l'*Orlando innamorato,* poëte épique plein d'imagination, était encore, comme les grands poëtes du xve siècle, un homme savant, qui avait traduit Hérodote et Lucien, avait même étudié les langues orientales, et, malgré sa haute naissance, était docteur en philosophie et en droit.

Les manuscrits du Tasse sont très-nombreux; ses poésies lyriques ont été imprimées; ses Lettres, énorme manuscrit, furent recueillies en partie par Muratori, ou communiquées par extraits

à Serassi, l'historien du Tasse, par Tiraboschi, son ami. Il en est encore d'inédites, mais qui toutes ne méritent point d'être publiées; elles concernent certains détails matériels de la vie; on y voit que ce grand poëte était minutieux, et qu'il était fort occupé du compte de ses chemises et de l'inventaire de ses meubles.

Un manuscrit français du XIVe siècle, intitulé *Herbier*, offre les plantes en miniature; l'auteur est M. Urfé, qui, par son goût pour la botanique, semble digne d'être un des aïeux du pastoral auteur de l'*Astrée*.

La volumineuse correspondance de Tiraboschi s'étend de 1770 à 1794, année de sa mort; elle est adressée à des prélats, des cardinaux, des seigneurs instruits, à la plupart des gens de lettres de son temps, et prouve les soins, les recherches, la conscience littéraire de ce laborieux écrivain.

Les imprimés de la bibliothèque de Modène ont aussi de beaux et rares articles. Un exemplaire de la Bible de Venise (Nic. Jenson, 1476), sur vélin, est d'une finesse et d'un éclat supérieur au vélin le plus souvent employé de nos jours. Un pareil livre est une des preuves nombreuses et splendides de la perfection de l'art typographique à sa naissance (1). Un *Horace*, sur vélin, de la

(1) *V.* le volume *Venise*, p. 71.

précieuse édition d'Alde (1501), est charmant. La collection des Alde, d'après de récentes acquisitions, est à peu près complète.

Les éditions princeps sont très-nombreuses et des plus rares; enfin la bibliothèque de Modène offre de vives jouissances aux amateurs, et elle mérite d'être placée au premier rang des bibliothèques de l'Italie.

Le musée lapidaire, créé en 1828, a de nombreuses inscriptions, de nobles sarcophages romains et quelques curieux monuments du moyen âge et de la renaissance. Le *Karissimo* d'une inscription, avec un K, semblerait, ainsi que d'autres exemples, donner à l'aspiration florentine une origine antique. La partie des monuments du moyen âge jusqu'au XVIe siècle montre presque tout l'art modenais. Les sculptures de l'ancien tombeau du professeur Jacopino Cagnoli, de l'année 1312, et qui le représentent dans sa chaire, sont d'une merveilleuse beauté qui se soutient au même degré de perfection pendant presque un demi-siècle. Les sculptures de l'ancien sarcophage que le cardinal Sadolet avait consacré à son père, Jean Sadolet, jurisconsulte de Modène, ont la grâce et le goût de cette époque; la Vierge, l'Enfant Jésus et les deux petits anges de la partie supérieure paraissent des derniers ouvrages de Guido Mazzoni, habile artiste modenais, qui les

avait exécutés en 1516, à son retour de France.

Au moment où la manie des collections d'autographes est devenue à peu près européenne, Modène en a une remarquable de plus de dix-huit cents pièces écrites par des princes, des hommes d'Etat, de guerre, des savants, des lettrés, des artistes, des ecclésiastiques, etc. Cette collection a été formée par M. Gandini, brigadier des gardes nobles du duc, directeur de la musique de la cour, et compositeur, amateur libéral qui laisse prendre des copies, a imprimé son catalogue, et qui ne montre point cette sorte d'avarice et d'égoïsme jaloux assez commun chez les possesseurs de pareils trésors.

Cathédrale. — Clocher. — *Secchia rapita*. — Saint-Augustin. — Muratori.

La cathédrale de Modène, d'un gothique lombard, de la fin du XIe siècle, n'est ni aussi laide, ni d'aussi mauvais goût que le prétendent les livrets et Lalande : la chaire, de 1322, est regardée comme un monument caractéristique de l'art. Près de l'autel des Reliques, est enterré le poëte

élégant et licencieux François Molza, dissipateur forcené et mort pauvre diable, d'une maladie de débauche : le tombeau, noble et simple, a une figure de Père Éternel, deux petits anges et des ornements d'un goût exquis; il parait de Jacques Tagliapietra et de Paul son fils, excellents artistes modenais du XVIe siècle. Un splendide mausolée en marbre de Carrare, assez bon ouvrage de la vieillesse de Pisani, directeur de l'académie des beaux-arts de Modène, a été consacré par sa fille au duc Hercule III, dernier rejeton de la maison d'Este, bon prince, ami des lettres, juste, économe, mais dont les travaux publics ne furent point sans grandeur, mort dans l'exil après la perte de son trésor, pillé à Venise, contre le droit des gens, par les forbans du Directoire; homme éclairé, qui traitait la féodalité de fléau plus fatal que la guerre ou la peste, qui avant 1789 avait prédit l'histoire de la révolution française et des coalitions de l'Europe, et n'eut de tort que la fragilité de ses mœurs.

Le clocher, du XIVe siècle, et incrusté, comme la cathédrale de riches débris d'antiquités romaines, est d'une élégante construction. On y voit encore suspendu à sa chaine le célèbre seau de sapin conquis sur les Bolonais, et chanté par Tassoni. La *Secchia rapita,* poëme charmant, a été jugée par Voltaire avec une extrême injustice,

en prose et en vers (1); on a peine à croire comment un pareil juge a pu déclarer que cet ouvrage était sans imagination, sans variété et sans grâce, tandis qu'elles y brillent dans une multitude de passages, et y suppléent à l'invention et à l'intérêt. Il serait trop long de citer les jolis et poétiques détails de la *Secchia*, et tant de scènes si vives, si italiennes, si bien dialoguées : l'idée, spirituellement exprimée de courir au secours du plus fort, est bien rendue par le vers sur ce docteur bolonais Baldi :

. . . . . . Ch' era astuto come veglio
E sapea secondar l' onda corrente (2).

La strophe 17 du même chant, le *Sirene de' Fossi, allettatrici,* semble digne de l'Arioste; telle est encore, chant III, la strophe 47 : *Ma dove lascio di Sassol la gente;* et ce trait du chant VI, strophe 22 :

Giandon dalla Porretta era un Petronio
Grande come un gigante, O POCO MENO.

La strophe 43, chant VI : *Qual fiero toro, a cui di fune ignote*, et la 22e du chant VII : *Come nubi di storni a cui la caccia*, sont de la poésie la plus

(1) Lettre à Panckoucke, du 28 février 1767, et premier chant de la *Guerre civile de Genève.*

(2) Cant. II, st. 14.

énergique et la plus élevée. Le chant de l'aveugle Scarpinel sur Endymion (chant. VIII, st. 47-63), *Dormiva Endimion tra l' erbe e i fiori*, est ravissant de grâce, d'harmonie et de volupté : ces vers n'ont point été probablement inconnus à Girodet.

La grande église Saint-Augustin conserve les restes de deux érudits fameux, l'honneur de Modène, Sigonio et Muratori : ils avaient été enterrés à Sainte-Marie *Pomposa*, paroisse chérie de ce dernier, supprimée en 1774. Le tombeau de Sigonio lui a été érigé par le dernier gouverneur de Modène, Louis Coccapani, de la famille du célèbre professeur de belles-lettres Camille Coccapani, contemporain de Sigonio, et qui avait réfuté Bendinelli, son fougueux ennemi. La tombe de Muratori est contre le mur, près d'une petite porte; il y a une inscription; mais il faut convenir qu'un si chétif monument est peu digne de l'homme dont les prodigieux travaux ont tant illustré l'Italie. Les opinions généreuses et indépendantes de Muratori sur les funestes effets de l'influence politique, l'ambition de la cour de Rome, et l'abus des excommunications, doivent aujourd'hui s'opposer, dans l'État de Modène, à ce que cette sépulture soit plus convenable.

Théâtre. — Tragédies d'Alfieri.

Le théâtre de Modène, bâti sur les fondations et l'emplacement d'un ancien palais, se ressent de sa première destination; sa forme est octangulaire, et les acteurs ne peuvent être aperçus d'un grand nombre de places de droite et de gauche. J'y vis représenter, d'une manière satisfaisante, l'*Agamemnon* d'Alfieri : la foule était considérable, et le parterre à 10 sous était rempli d'hommes du peuple; il rappelait assez exactement les vers du poëte modenais :

O quante scorze di castagni incisi
D' intorno copriran tutta la terra (1).

Alfieri est maintenant national en Italie, comme Shakspeare à Londres, et il eût été facile de prendre mes voisins du parterre pour l'artisan ou le matelot anglais qui se pressent à Covent-Garden aux pièces de William. Les tragédies d'Alfieri, si belles de style, si admirables à la lecture, sont à la représentation trop régulières, trop compassées, trop sèches : son imitation de la simplicité antique est exagérée et fausse; ses quatre éternels personnages, malgré le pathétique et la violence même

(1) *Secchia rapita*, cant. VII, 29.

de leurs sentiments, ne suffisent point à animer la scène; aussi quand on joue une de ses pièces, chacun se croit obligé d'y aller par esprit public, mais tout le monde s'y ennuie et s'y fatigue. Je ne crois point d'ailleurs que cet engouement pour Alfieri, qui veut être du patriotisme, soit bon aujourd'hui à quelque chose; le patriotisme de ce grand poëte est hautain, haineux, emporté, exclu sif; il doit être plutôt funeste aux Italiens, et les égarer que les exalter et les ennoblir.

REGGIO.

Reggio. — Tradition fausse de la maison de l'Arioste. — Cathédrale. — Clementi. — Saint-Prosper. — *Madonna della Ghiara*. — Bibliothèque. — Musée Spallanzani. — Théâtre. — Canossa.

Reggio (1), ville charmante, est d'un aspect si joli et si gai, que si l'Arioste n'y était pas né, il aurait dû y naître; elle est tout à fait digne d'avoir été *il natio nido* de ce poëte gracieux (2). Je n'ai pu, toutefois, malgré son inscription et la crédulité d'un célèbre voyageur (3), reconnaître pour la

(1) Bon laitage, tourte de lait caillé et d'herbes (*erbazzone*). — Vin banc sucré de *Scandiano*. — Auberges. — *La Poste, il Montone, il Giglio.*

(2) . . . *Già mi fur dolci inviti a empir le carte*
I luoghi ameni, di che il nostro Reggio,
Il natio nido mio, n' ha la sua parte. (Sat. IV.)

(3) *V.* la note dix-neuf du IVe chant du *Pèlerinage de Childe-Harold.*

maison dans laquelle était né l'Arioste, la petite maison refaite, située sur la place de la cathédrale. L'Arioste naquit dans le château de Reggio, dont son père était gouverneur, et, comme l'a démontré son meilleur biographe, Baruffaldi, la fausse tradition qui le fait naître *in camera media primi ordinis erga plateas*, est postérieure à sa mort environ d'un demi-siècle : elle est due à la vanité de quelque Malaguzzi, parent de sa mère, ou de quelque ami de cette famille, qui aura voulu illustrer ainsi la maison qu'elle habitait.

La cathédrale, quoique modernisée, inachevée, mérite d'être visitée pour les ouvrages de Clementi, architecte et sculpteur, de Reggio, habile élève de Michel-Ange, artiste du premier ordre, peu connu, mais regardé par Algarotti comme le Corrège de la sculpture : à la façade, du dessin de Clementi, les superbes figures d'Adam et Ève, et celles des saints Grisanti et Venerio, et des saintes Daria et Joconde ; à l'intérieur, les tombeaux d'Horace Malaguzzi, de Vincent Fossa, de l'évêque François Martelli, de Cherubini Sforzani, les statues de Sainte Catherine, de Saint Maxime, de Saint Prosper, le tabernacle en bronze, représentant le Triomphe du Sauveur, et surtout le mausolée de l'évêque Ugo Rangone. Clementi est enterré près de ses beaux ouvrages : son portrait en médaillon se voit au-dessus du tombeau dû à François Pac-

chioni, architecte et sculpteur, de Reggio, bon élève d'un tel maître. On remarque encore à la cathédrale : une Piété, du jeune Palma; Saint Pierre, Saint Jérôme, une Assomption, la Visitation de la Vierge et le Martyre des saints Jean et Paul, du Guerchin; Sainte Catherine, de Tiarini; et un grand devant d'autel travaillé par le Bernin.

La basilique Saint-Prosper offre une des belles fresques de l'Italie du Nord, le Jugement dernier, de Camille Procaccini, mais fort endommagée. Une autre fresque, du même, représente le Christ dans une gloire, et en bas Saint Prosper; vis-à-vis Saint Venario, et les quatre vertus propres à un évêque : la Prudence, la Charité, l'Humilité et la Tempérance. Sainte Anne, et Saint Antoine de Padoue sont de Tiarini; la Résurrection du fils de la veuve de Naïm et la mort de Jézabel, de Bernardin Campi; et le tombeau de Louis Parisetti le jeune et de Julie Zoboli, de Clementi. Le clocher, inachevé, fut construit et décoré par les trois fils de Pacchioni, Léonard, Albert, et Robert, élèves de Clementi comme leur père.

La plus belle église de Reggio est la Madone *della Ghiara*, du dessin de l'architecte ferrarais Balbi, et terminée en grande partie par François Pacchioni, auteur de la coupole; avec son dôme au milieu, et les quatre autres sur les extrémités, elle offre le modèle en petit de la basilique de Saint-

Pierre, d'après le plan de Michel-Ange, avant qu'elle eût été gâtée par Charles Maderne, qui la réduisit de croix grecque en croix latine, et lui fit perdre son admirable unité. Elle a de grandioses peintures de l'excellent artiste de la ville, Luc Ferrari, dit de Reggio : Adam et Ève; Abraham servant les anges, et sur la porte Sara souriant à l'espoir de sa postérité; Rebecca donnant à boire au serviteur d'Abraham; Rachel au puits; une Vieille filant; Jacob soulevant la pierre du puits; un Berger jouant de la flûte; Jahel perçant de son clou la tête de Sisara; Moïse, Marie et d'autres femmes israélites chantant l'hymne pour la submersion de l'armée de Pharaon; les figures de la Pureté, de la Virginité, de la Douceur et de la Foi; un Ange tenant une grappe de raisin, un autre un lis, et deux un miroir, et plusieurs autres anges avec divers attributs; Abigaïl montrant à David furieux des vivres pour l'armée; une Judith; Esther devant Assuérus; une Madone; un Ange tenant une palme; un autre une branche d'olivier; deux soutenant l'arche d'alliance; une Vierge couronnée et les cheveux épars contemplant le ciel; une Assomption; et à la coupole, huit Anges avec des instruments de musique; et les huit figures en clair-obscur de Moïse, Josué, Gédéon, Jephté, Samson, David, Zorobabel, Judas Machabée, sont de Leonello Spada; Débora au pied d'un palmier; Samuel

consacré par sa mère au service du temple; la jeune et belle Abisag servant David vieux; un Ange portant une urne; un autre un rosier; un autre une coupe; un autre une orange; David jouant de la harpe; l'Archange Saint Michel; Salomon sur son trône; la Vierge et Saint François; une Annonciation; et la riche voûte du chœur, de Tiarini. L'Adoration des mages est du jeune Palma; Saint George et Sainte Catherine, de Louis Carrache; et le Christ en croix consolé par un ange, et en bas la Vierge, Madeleine, Saint Jean-Baptiste, Saint Prosper et un enfant, dont le Christ et l'ange ont seuls échappé aux restaurateurs, du Guerchin. La Madone *della Ghiara*, me fut montrée en détail par de jeunes et joyeux franciscains très-propres, très-polis, très-curieux d'interroger les voyageurs, aimables religieux dont il eût été probablement possible de tirer parti en les faisant travailler, tant ils paraissaient éveillés et intelligents.

La bibliothèque publique compte au delà de cinquante mille volumes; elle possède plusieurs Bibles anciennes et rares, de nombreuses et belles éditions des XVe et XVIe siècles; une collection aldine presque complète; la collection des auteurs de Reggio, fort bien classée, et tous les manuscrits autographes du grand naturaliste Spallanzani, né à Scandiano, petite ville voisine, et qui avait étudié et professé à Reggio.

Sans parler de la société d'agriculture, le lycée de Reggio réunit trois établissements qui suffisent pour juger de la distinction de cette petite ville. Le riche cabinet d'histoire naturelle ou musée Spallanzani, acquis par la commune en 1801, ainsi que ses livres et manuscrits, fut composé avec le savoir qu'on doit attendre d'un tel maître, aidé par les circonstances et sa position; une petite dotation lui a été assignée, et il s'accroît par les soins éclairés de son directeur et conservateur M. le professeur Joseph Galliani, qui donne là ses leçons d'histoire naturelle. Le théâtre de chimie et de physique expérimentale, bien pourvu, a servi à plusieurs des découvertes du célèbre physicien de Modène, Nobili. L'académie des beaux-arts compte d'habiles élèves : il y a quelques bons tableaux et une fresque de Nicolas dell' Abate, autrefois à la façade de la maison Pratonieri.

Le théâtre, grand, solide, fut comme improvisé après l'incendie de l'ancien pendant le carnaval de 1740, par l'architecte de Reggio, Cugini, et il a servi de modèle pour plusieurs salles d'Italie et même pour celle de Francfort, construite aussi par l'habile Cugini.

Je n'ai fait que passer par Reggio; mais, je le répète, cette ville me parut singulièrement propre, riante, agréable, et les habitants courtois, animés. Je me suis facilement expliqué depuis le caractère

enjoué de ce général des Reggiens peint par Tassoni, qui composait un madrigal quand l'ennemi survint, et qui, obligé de s'armer,

. . . . . . Era stizzato. . . . .
Di non aver finito il madrigale.

Le voyageur curieux de ces faits de l'histoire, plutôt énormes que grands, doit se rendre à douze milles de Reggio, afin de visiter les restes de la forteresse de Canossa, théâtre de la pénitence de l'empereur Henri IV, aux pieds de Grégoire VII, en présence de la châtelaine médiatrice, la comtesse Mathilde, d'Adélaïde, marquise de Suse, belle-mère de Henri, et de son fils Amédée; du marquis Azzo, et d'une foule d'évêques et de seigneurs. La scène de Canossa se trouve racontée partout, mais de manières assez diverses, et elle a été peinte par un éloquent écrivain dans un ouvrage encore et trop longtemps inédit (1). Je ne puis donner que l'aspect des lieux et quelques détails sur leur récente destinée. Cette forteresse, fondée dès l'année 958, sur un roc élevé, était enveloppée d'une triple muraille, la première aux pieds, la seconde au milieu, la troisième au sommet; ce fut à la porte de chaque muraille que le pénitent impérial, vêtu d'habits grossiers, pieds

(1) M. Villemain, *Histoire de Grégoire VII.*

nus, l'hiver, s'arrêta et jeûna à trois reprises tout un jour. Les eaux avec le temps paraissent avoir contribué à la destruction de Canossa, ainsi qu'on en peut juger par les genres de ruines amoncelées au nord et à l'ouest; il n'y a d'intact que deux citernes à la cime. Lorsque le sénat de Reggio invita, en 1796, la commune de Canossa à se réunir à la nouvelle république, les habitants, malgré les instances du juge (*giusdicente*) créé par le comte Valentini, seigneur de Canossa et ministre du duc Hercule III, montrèrent beaucoup de bonne volonté : l'assemblée élue adopta le nouveau système politique à l'unanimité; elle envoya au sénat comme témoignage d'adhésion, un petit canon avec trois épingares, et le drapeau tricolore fut arboré, au bruit des danses et de la musique champêtre, sur la place de l'antique manoir de Mathilde. L'abandon définitif de Canossa eut lieu trois ans après, lorsque la résidence du juge fut transférée à Bianello; le château fut alors horriblement dévasté; on arracha les tuiles, le fer, la charpente, les portes, les grilles et jusqu'au pavé, et il ne resta que les murs. Au-dessous du grand salon et des chambres de cette dernière habitation, est une grande pièce qui servait, il y a peu de temps, d'écurie et de vestibule à trois horribles prisons où se voyaient des traces d'anciennes peintures et deux colonnes en marbre. Canossa est resté à la

maison Valentini : l'aîné et la comtesse, sa femme, qui, avec plusieurs amis, y vinrent dans l'automne de 1835, témoignèrent l'intention de faire arranger quelques chambres, tant ils étaient enchantés du site et de la vue.

PARME.

Parme (1). — Bibliothèque. — Infants ducs de Parme. — Musée lapidaire. — Velleja.

Malgré le triste aspect de Parme, le séjour de cette ville, grâce aux conseils, à l'obligeance, aux

(1) *Monnaie du duché de Parme.*

Elle est la même que celle de France. L'ancienne *livre*, encore en usage, vaut 25 cent. Le *sequin* vaut 11 fr. 95 cent.; la *pistole* de 1785, 23 fr. 01 cent.; les *pistoles* de 1786 à 1791, 21 fr. 91 cent.

Postes. Le tarif est le même que celui du royaume Lombard-Vénitien, à l'exception des postes de *Fiorenzuola* à *Crémone*, et de *Castel San-Giovanni* à *Pavie*, qui se payent 7 francs 60 cent.

L'air est humide à Parme, mais sans insalubrité et tempéré. — Fromage célèbre, dit *parmesan*, quoique fait particulièrement dans la campagne de Lodi. Excellent jambon (*spalla di san Secondo*) cuit dans le vin avec de la cannelle et d'autres épices. La *bondiala*, saucisson, n'est pas moins considérée à Parme que la *mortadella* à Bologne. — Bon poisson du Pô.

lumières de mon collègue le bibliothécaire, M. Pezzana, me devint extrêmement agréable et instructif.

La bibliothèque, dont le local est très-beau, qui offre deux demi-figures gigantesques du Corrège, compte plus de cent mille volumes et de quatre mille manuscrits. Elle fut composée par le célèbre P. Paciaudi, sous les infants don Philippe et don Ferdinand, ducs de Parme, et ouverte en 1770. Il est remarquable qu'une bibliothèque aussi jeune possède déjà un aussi grand nombre d'articles précieux. Chose singulière! ces ducs de Parme, quoique issus des Bourbons de la branche espagnole et venus d'Espagne, encouragèrent vivement les lettres, les sciences et les arts. Condillac écrivit son

Truites des quatre fameux et redoutables torrents du duché de Parme. — Melons et champignons abondants et pour rien. — Vins estimés, parmi lesquels le *marzemino*, vin doux, liquoreux; le malvoisie, le *vino santo* et le muscat.

Auberges. — L'ancienne auberge du *Paon*, indiquée par tous les itinéraires, est fermée depuis un an. La première auberge aujourd'hui est *la Poste*. — On est assez bien à *l'Écrevisse* (*Gambaro*). — *Libraire*. — Vincenzi. — *Imprimerie célèbre* de Bodoni. — *Graveur*. — M. Toschi, un des premiers graveurs de l'Europe, auquel on doit les belles traductions du *Portement de croix*, dit *Spasimo de Sicile*, par Raphaël, et de l'*Entrée de Henri IV* à Paris, par notre Gérard qui l'avait choisi. Les acquisitions, faites dans l'atelier de M. Toschi, deviendront pour les étrangers opulents un des plus précieux et des plus agréables souvenirs de leur voyage d'Italie.

Cours d'études pour l'infant don Ferdinand, et Millot composa, pour cette cour étrangère, les meilleurs abrégés historiques que nous ayons encore aujourd'hui, malgré tant de résumés. L'ami de Voltaire, M. d'Argental, était, comme on sait, ministre de Parme à Paris. La bibliothèque de Parme s'est depuis accrue des nombreuses bibliothèques de couvents supprimés, et, en 1816, elle a fait l'acquisition de la célèbre bibliothèque du professeur de' Rossi, pour laquelle une salle splendide a été construite, bibliothèque regardée comme la plus précieuse pour les manuscrits orientaux, après celle d'Anvers décrite par Michaelis, et celle plus récente, mais, dit-on, encore plus considérable, du duc de Sussex, à Londres; collection d'environ trois mille quatre cents volumes, dont plus de quatorze cents manuscrits hébreux, parmi lesquels sont sept cents manuscrits bibliques inédits, et guère moins de deux cents en d'autres langues, qu'il eût peut-être été désirable de voir passer à un établissement plus fréquenté, et dans une ville plus importante que Parme, où elle est un peu enfouie.

Un volume curieux de cette bibliothèque est le *Coran*, dont le P. Paciaudi raconte aussi la singulière histoire (1) : Après la levée du siége de Vienne,

(1) *Prologus ad præclarissimum Alcorani Codicem Regiæ bibliothecæ Parmensis. Parma ex regia typographia*, in-8°,

l'empereur Léopold étant entré dans la tente du grand vizir Kara-Mustapha, ce Coran lui fut offert; il le fit remettre en présent, ainsi que d'autres objets trouvés dans le camp, à sa femme Éléonore. L'impératrice le donna depuis à son confesseur le jésuite Charles Costa de Plaisance, qui l'envoya comme un monument de famille à son frère et à ses neveux, habitants de cette ville. Ce ne fut qu'en 1767, lors de la formation de la bibliothèque ducale, que le comte Jacques Costa, arrière-neveu de Charles, en fit hommage au duc Ferdinand, pour être destiné à la nouvelle bibliothèque. A la fin de ce Coran, il est dit, en arabe, qu'il a été écrit par Ramasan, fils d'Ismahil, en l'an 1077 de l'hégire (1666). Avant d'appartenir à Kara-Mustapha, il avait été à Assan-Aga; des notes écrites en caractères différents, aussi à la fin du volume, se rapportent aux jours de naissance de cinq enfants de ce dernier. Malgré l'admiration et la reconnaissance que doit inspirer la victoire de

assez rare. L'exemplaire de la bibliothèque de Parme est en papier bleu; on ignore s'il en a été tiré d'autres exemplaires. Le P. Paciaudi a toutefois commis une erreur dans la description qu'il a faite de ce Coran: *Tenuissimis in membranis descriptus, aureis literis, flosculis, aliisque librariis ornamentis præstans, et thecaex serico villoso, opereque phrygio decora inclusus;* il n'est point sur parchemin, mais sur papier turc, très-beau, avec apprêt sur la partie écrite de la page.

Sobieski, je ne pus toucher sans une sorte de respect le livre de prières de ce dévot musulman trahi par Allah (1). L'Alcoran de ce Turc me rappelait que les livres, dans leurs destinées si diverses, ont souvent comparu sur les champs de bataille, qu'ils ont charmé les vainqueurs ou consolé les vaincus : cette illustre partie de leur histoire me paraissait pleine d'intérêt; Alexandre ne quittait point Homère dans ses campagnes; Platon et Polybe furent les dernières lectures de Caton et de Brutus, assiégés et défaits.

La bibliothèque de Parme possède, si on peut le dire, deux autres livres de dévotion, le *Livre d'Heures* de Henri II et le *Psautier* hébreu de Luther, qui forment un frappant contraste avec le Coran de Kara-Mustapha. Le *Livre d'Heures* offre un trait de mœurs caractéristique et assez peu édifiant : en bas de chaque page est le croissant, symbole de Diane, chiffre de la maîtresse de Henri, et sa devise : *Donec totum impleat orbem;* chiffre qu'il avait fait graver sur tous les monuments élevés sous son règne, que l'on voit sur les livres reliés à ses armes, mais qui ne semblait guère devoir se

(1) « Regardez le firmament, disait le kan de Crimée à Kara-« Mustapha au moment de sa défaite, et voyez si Dieu n'est pas « contre nous. » Le sultan fit étrangler Kara-Mustapha : on conserve sa tête et le cordon à l'arsenal de la milice bourgeoise de Vienne.

trouver jusque dans ses *Heures*. Le *Psautier*, édition de Bâle, 1516, faisait partie de la collection Rossi, et avait appartenu précédemment au savant orientaliste Tychsen; il a des notes interlinéaires et autographes de Luther: le volume est très-fatigué; les deux premiers feuillets sont déchirés en grande partie : on sent que lui aussi a dû être exposé aux emportements du fougueux réformateur.

Parmi les manuscrits, on distingue : un *Térence* très-élégant de 1470, qu'une note curieuse indique comme ayant été copié d'après un manuscrit tout entier de la main de Pétrarque, de 1358, nouveau témoignage des travaux érudits de ce grand poëte; un *Dante*, postérieur de cinquante ans à la mort de l'auteur; un *Pétrarque*, très-beau, du commencement du XVIe siècle, que les trois fleurs de lis au milieu d'une couronne de laurier, mises au bas des brillantes miniatures de la première page, ont fait regarder comme ayant appartenu à François Ier, et pris à la bataille de Pavie. Une note du catalogue de la bibliothèque de Parme a pu donner lieu à cette conjecture. Peut-être lors de la formation du catalogue a-t-on confondu ce manuscrit avec un autre manuscrit de Pétrarque que possédait en 1826 le comte Louis Gattinara, descendant du fameux jurisconsulte Arborio de Gattinara, le chancelier de Charles-Quint, et sur lequel se trouvent ces mots à la première page : *Este libro fue*

del rei Fran de Francia, el quale fue preso en la batalla de Pavia arra es de don P. de Vargas Gou de Novara por su M[d] (1). Si la nouvelle bibliographie militaire dont nous venons de parler, pouvait être approfondie, il est fort probable que les livres d'amour et de galanterie y tiendraient encore plus de place que les traités des philosophes. François Ier dut peu regretter dans sa captivité le Pétrarque qu'il avait perdu; il eut alors besoin de plus hautes consolations, et le verset du psaume qu'il lut à l'entrée de l'église de la Chartreuse (2) convenait mieux à sa situation que les sonnets et les *canzoni* du poëte. Les manuscrits du poëte parmesan Basinio, indiqués par Ginguené, sont à la bibliothèque de Parme, ainsi que quelques autres de ses petits ouvrages. Elle possède aussi l'édition *rarissime* du recueil consacré à la louange de la belle Isotte *degli atti*, maîtresse d'abord et femme de Pandolphe Malatesta, seigneur de Rimini, recueil auquel Basinio semble avoir eu la plus grande part (3). Mais c'est à tort que, suivant la première édition de Tiraboschi, Ginguené a fait naître Basi-

(1) *Memorie dell' Accad. reale di Torino*, vol XXIX, p. 226, et Napione, *Opusc. di lett.*, t. II, 1826, p. 164.

(2) *V.* le volume *Milan et ses environs*, p. 159.

(3) *Trium poetarum elegantissimorum, Porcelii, Basinii et Trebanii Opuscula nunc primum edita.* Paris, Christophe Prudhomme, 1549.

nio vers 1421, tandis qu'il était né en 1425; Tiraboschi, d'après un distique de Basinio, cité par le P. Affò, avait rectifié cette erreur dans sa seconde édition, qui contient de nombreuses corrections et additions dont Ginguené n'a point eu connaissance. L'écrivain français n'aurait point non plus donné comme inédits les manuscrits de Basinio, puisque une édition de ses principaux poëmes avait paru à Rimini en 1794. Il y a bien aussi quelque rigueur dans la négligence reprochée par lui aux Parmesans de ne point imprimer les œuvres de leur poëte : plusieurs fois il en a été question; Paciaudi, sur l'invitation du ministre du Tillot, avait fait des recherches conservées encore à la bibliothèque et relatives à la famille de Basinio; il est probable que cette publication aurait eu lieu sans la disgrâce du ministre, et, par contre-coup, du bibliothécaire.

Le musée lapidaire a plus de vingt mille médailles. L'article principal est la célèbre table de Trajan, trouvée à Velleja à différentes époques et en divers lieux, et parfaitement restaurée : ce rescrit impérial sur la nourriture des enfants des pauvres, légitimes ou bâtards, est curieux pour l'histoire de l'administration romaine. La quatrième feuille d'un sénatus-consulte sur les intérêts particuliers de la Gaule Cisalpine montre quelle était déjà sa splendeur au temps de la république. Chose

remarquable et qui prouve la puissance et la prospérité de l'ancienne Italie, cette petite ville de Velleja, à peine connue dans l'histoire, a fait à elle seule le musée lapidaire de Parme; les fouilles, commencées en 1762, par le chanoine Costa et le P. Paciaudi, reprises, en 1804, sous l'administration française (1), ont été reprises de nouveau avec succès en 1821; et Velleja, enfouie obscurément sous l'éboulement d'une montagne, et dont la catastrophe n'a ni Pline ni Vésuve, est devenue comme la Pompéi de l'Italie du Nord.

Galerie. — Corrège. — Colosses Farnèse.

La nouvelle galerie ducale, peu nombreuse, est bien choisie et arrangée avec goût: on y sent les

(1) Il ne fut découvert alors que les ruines peu considérables d'un édifice auquel on voulut donner le nom de *Thermes*, tandis que les vrais thermes faisaient partie des premières fouilles. Antolini, dans son ouvrage sur Velleja, n'appelle les ruines de cet édifice que l'*Édifice Moreau*, du nom de ce bon Moreau-Saint-Méry, ancien administrateur général des États de Parme, Plaisance et Guastalla, honnête homme et littérateur médiocre, auteur de volumineux recueils sur les colonies et d'un petit livre sur la danse, dédié aux créoles, et imprimé à Parme, par Bodoni, en 1801, in-16, et 1803, in-12.

avis et la direction de l'habile Toschi, un des premiers graveurs de l'Europe, établi à Parme, et qui semble tenir à la France par sa belle traduction de l'*Entrée de Henri IV*.

Le Saint Jérôme, le chef-d'œuvre du Corrège, est rentré dans la ville qui compte le plus grand nombre et les plus importants de ses ouvrages, et qui est comme la capitale de son talent : le saint a véritablement usurpé la dénomination de ce tableau, où l'on voit en effet la Vierge, l'Enfant Jésus, Madeleine qui le caresse et lui baise les pieds avec la plus tendre expression de respect. Saint Jérôme n'est qu'un des autres personnages, avec les deux anges et son lion. L'histoire du tableau, peint en 1524, montre quelle était alors l'existence inférieure des artistes : Briseis Cossa, veuve d'un gentilhomme parmesan, qui l'avait commandé, malgré la beauté de son nom homérique, n'alloua au Corrège que 47 sequins (environ 552 fr.), et la nourriture pendant les six mois qu'il y avait travaillé; elle eut toutefois la magnificence d'ajouter à ces honoraires *deux voitures de bois, quelques mesures de froment et un porc gras.* Il fut offert depuis, par le roi de Portugal, 40,000 sequins (plus de 400,000 fr.), de ce même chef-d'œuvre à l'abbé du couvent de Saint-Antoine de Parme, qui allait le céder, si l'infant don Philippe, sur les instances de la ville, ne l'eût fait enlever

et mettre à la cathédrale. Il passa ensuite à l'académie de peinture; et lors de nos *illustres pillages* (1) en 1798, le duc de Parme consentit à payer au vainqueur un million, afin de conserver l'ancien tableau de la dame Cossa : la caisse militaire était vide; mais les instances de Monge et de Bertholet l'emportèrent, et cette merveille fut transportée à Paris pour être reprise en 1815. Les autres tableaux du Corrège sont : un Repos en Égypte, connu sous le nom de la Madone *della scodella*, un de ses plus beaux ouvrages, regardée comme *divine* par Vasari; sa Déposition de croix, belle de douleur et de simplicité, et qui réfute, comme une multitude d'autres ouvrages de ce grand peintre, le reproche qui lui a été fait d'affectation et de mignardise; le Martyre de saint Placide et de sainte Flavie, touchant par la foi calme et profonde de la sainte; le Christ portant sa croix marquerait, selon Algarotti, le passage du Corrège de l'imitation un peu sèche de Mantegna, à sa propre manière : la figure de la Vierge évanouie est attendrissante; la Vierge tenant son fils dans ses bras, dite la *Madone della Scala*, fresque provenant de l'oratoire de ce nom, démoli en 1812, avait été primitivement peinte au-dessus de la vieille porte

(1) Expression de Paul-Louis Courier sur la spoliation de l'Italie.

Saint-Michel. Malgré l'injure du temps, cette fresque est encore placée au premier rang des ouvrages du Corrège, et cette Madone, plus forte que nature, mise sur le mur d'une porte de la ville, exposée à la vénération des hommes du peuple et des gens de la campagne, est remplie de grâce, de douceur et d'élégance. La nouvelle porte Saint-Michel, qui subsiste encore, est de San-Micheli, et se distingue par sa noble et simple architecture. Elle fut élevée par le pape Paul III, dont le nom est inscrit sur la frise, ainsi que la date de 1545. Cette porte Saint-Michel semble véritablement illustre, puisqu'elle fut peinte d'abord par le Corrège et refaite par San-Micheli.

Le Saint Jérôme écrivant, du Guerchin, a une certaine sévérité d'expression qui s'accorde bien mieux avec son caractère dalmate et littéraire que l'air résigné et pacifique qui lui a été trop souvent donné. Un Jésus enfant, en pied, prêt à argumenter contre les docteurs, par Jean Bellini, est rayonnant d'intelligence et de divinité.

La Vierge colossale couronnée d'étoiles fut copiée par Annibal Carrache, de l'original du Corrège, qui est à la bibliothèque. Les Apôtres portant le corps de la Vierge au tombeau; les Apôtres découvrant ce même tombeau, et stupéfaits de le trouver vide, sont deux tableaux de Louis Carrache, plus grands, plus extraordinaires que

beaux. La Vierge allaitant l'Enfant Jésus, Saint Jean, Sainte Marguerite, Saint Augustin et Sainte Cécile, petit tableau d'Augustin, est de l'expression la plus douce, la plus noble, la plus vraie, la plus variée. La Vierge, les yeux au ciel, l'Enfant Jésus dormant sur son sein, par Van Dyck, est une composition ravissante : les yeux de la Vierge sont pleins de tendresse; le sommeil de l'enfant est charmant. Joseph d'Arimathie, Saint Jean et les trois Maries pleurantes, Jésus descendu de la croix et posé sur les genoux de sa mère, était, selon Lanzi, le meilleur tableau qu'il eût vu de Francia; un tel éloge suffit pour juger de sa merveilleuse beauté. La Vierge, l'Enfant Jésus dans ses bras, Saint Jérôme, Saint Bernardin de Feltre, tableau fait à dix-neuf ans par le Parmesan, est une habile et brillante imitation du Corrège. L'Entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem, esquisse peinte à l'huile sur papier, jadis un des plus beaux ornements du palais de Colorno, passe pour un des ouvrages où le Parmesan a rassemblé le plus grand nombre de figures. La Vierge avec l'Enfant Jésus, saint Joseph, sainte Barbe et un petit ange qui tient entre ses bras la tour dans laquelle fut enfermée cette sainte, ouvrage noble, élégant; la Vierge, dans une gloire, soutenue par trois anges, et Saint Sébastien et Saint Roch, sont de Michel-Ange Anselmi, élève et exact imitateur du

Corrège, peintre né à Lucques, mais d'une ancienne famille de Parme, d'où les orages politiques avaient banni son père. Le Saint François recevant les stigmates, dans le goût des Carrache pour les figures et le paysage, est un des meilleurs ouvrages de Badalocchio, peintre facile et pittoresque de l'école de Parme. Une Sainte Famille avec saint Michel, et un ange qui joue de la mandoline, est un ouvrage gracieux et des plus estimés de Jérôme Mazzola, digne cousin de François, le Parmesan, son camarade de jeunesse et d'études, dont il eut la précocité de talent. La Vierge entre sainte Catherine et le petit saint Jean, offrant son sein à l'Enfant Jésus, composition élégante, agréable, est de Samacchini. L'apparition de la Vierge avec l'Enfant Jésus, à saint Augustin et à saint Jérôme, de Rondani, peintre parmesan du XVI[e] siècle, fidèle disciple du Corrège, est presque égal aux ouvrages de son maître, et passe pour un des meilleurs tableaux de Parme. Jésus-Christ dans une gloire, ayant à ses côtés la Vierge et saint Jean-Baptiste en bas, saint Paul et sainte Catherine d'Alexandrie à genoux, est un beau Raphaël. Le Christ enseveli et pleuré par sa mère, saint Jean, Madeleine, saint Pierre, saint Paul et sainte Catherine, paraît une répétition faite par André del Sarto, ou par un autre artiste excellent, du tableau donné par André aux religieuses du

couvent de Lugo in Mugello, dans lequel il avait une fille; l'original est à la galerie de Florence. L'ange des trois Maries, de Schidone, assis sur le bord du sépulcre, et qui leur annonce la résurrection du Sauveur, est noble et grandiose; les draperies des femmes sont très-belles. Schidone, quoique élève des Carrache, fut un ardent imitateur du Corrège, qui semble avoir inspiré tous les chefs-d'œuvre que l'on admire à Parme. Peintre de la cour, aimé du duc Ranuzio Ier, Schidone dut à sa faveur une maison, des terres (présents bien au-dessus des dons rustiques faits à son grand modèle par la dame Briseis Cossa); mais, possédé de la passion du jeu, il mourut de douleur d'avoir tout perdu en une nuit. Une copie du Christ traîné par un bourreau, du Titien, quoique faite par ce grand maître, ne m'a point paru produire l'effet du modèle (1), malgré la barbe et les moustaches ajoutées à la figure du bourreau, et l'expression céleste de la figure du Christ.

Les deux colosses, l'Hercule et le Bacchus, trouvés en 1724 dans le palais des Césars sur le mont Palatin, et relégués pendant un siècle dans la maison de campagne, beaucoup moins historique, des ducs de Parme à Colorno, ont été plus convenablement placés à la galerie. Ces statues, les plus

(1) *V.* le volume *Venise*, p. 103.

grosses que l'on ait découvertes en basalte égyptien, quoique gréco-romaines, et, dit-on, des premiers temps de l'empire, ne paraissent pas très-pures, et elles sont assez l'opposé du *Materiam superabat opus.* Une tête colossale de Jupiter, en marbre de Carrare, détachée d'un buste ou d'une statue antique, est fort belle, et fut admirée par Canova. La meilleure des diverses statues trouvées à Velleja est une Agrippine seconde, ouvrage romain, dont la draperie semble presque grecque. Une excellente statue, peut-être d'un athlète, a été malencontreusement restaurée comme si elle avait dû être un faune, quoique assurément elle n'eût rien de rustique. Une statuette en bronze d'Hercule, trapu, ivre, goinfre, ignoble, est curieuse, et du bon temps de l'art. Parmi les cinq ou six statues modernes est un petit Saint Jean-Baptiste, du Bernin, agréable et recherché. Au fond de la galerie est le buste de S. M. la duchesse de Parme, de Canova, commandé assez singulièrement par les troupes de son petit État, et ornement convenable du musée qu'elle a créé.

Cathédrale. — Gothique italien. — Coupole. — Baptistère. — Emblèmes païens mêlés aux symboles chrétiens.

La cathédrale et le baptistère de Parme sont au premier rang des monuments gothiques de l'Ita-

lie. Mais, avec le marbre qui les décore, on y voit aussi l'empreinte du goût italien, préoccupé par la vue des débris de l'antiquité, et qui n'a point cette ignorance hardie, source des beautés singulières et du grandiose bizarre des édifices gothiques du Nord.

La coupole, peinte par le Corrège, la première des coupoles, est assez pénible à examiner de près. Malgré sa dégradation, il est impossible de ne pas admirer encore ces superbes lambeaux de peinture, non moins finis de près qu'éclatants de loin, et cette Assomption si vive, si joyeuse, si triomphante. Ces fresques, qui ravissaient Louis et Annibal Carrache (1), trois siècles plus tard, ramenaient au vrai le restaurateur futur de l'école française, et commençaient, pour ainsi dire, les grands peintres de notre âge (2). Les deux tableaux

(1) *Voyez* la lettre de ce dernier à son cousin Louis, de Parme, du 18 avril 1580 : « *Non potei stare di non andar subito a* « *vedere la gran cupola, che voi tante volte mi avete commen-* « *dato, ed ancora io rimasi stupefatto, in vedere una così gran* « *macchina, così ben' intesa ogni cosa, così ben veduta di sotto* « *in sù con si gran rigore, ma sempre con tanto giudizio, e* « *con tanta grazia, con un colorito, che è di vera carne.* » (*Raccolta di Lettere sulla Pittura, Scultura ed Architettura*, t. Ier, p. 86.)

(2) On lit, dans une Notice sur David, par M. P.-A. Coupin, qu'avant son départ pour l'Italie il n'avait point échappé au mauvais goût du temps, et qu'il était partisan de Boucher : *Soyons Français*, répondit-il à ceux qui lui vantaient la supé-

du chœur, représentant un David et une Sainte Cécile, par César Procaccini, paraissent encore beaux à côté de la coupole. A la tribune, le Christ dans sa gloire, de Jérôme Mazzola, fresque estimée, mais pénible; les deux fresques de l'histoire de Moïse, à la grande chapelle, à droite du maître-autel, par Horace Samacchini, ne soutiennent pas aussi bien ce redoutable voisinage; à l'autel, l'Assomption avec saint Thomas, sainte Lucie, saint Jean et saint Bernard, est une fresque remarquable de Tinti, peintre parmesan du XVIe siècle, habile imitateur du Corrège et du Parmesan. L'Apparition de sainte Agnès à sa famille, suivie de saintes vierges, de Michel-Ange Anselmi, est du plus vigoureux coloris, quoique maladroitement nettoyée. Les fresques de la nef représentant la Vie de Jésus-Christ, de Gambara, sont peut-être l'ouvrage le plus grand et le plus soigné qu'il ait exécuté. Un Crucifiement avec Madeleine, sainte Agathe, saint Bernard et un ange, du Sojaro, est remarquable par la composition et le bon empâtement des couleurs.

Sous le grand autel, un bas-relief du XIe siècle, les Apôtres et les Évangélistes, est un monument de l'enfance de l'art. Une Déposition de croix,

riorité de l'école italienne. Arrivé à Parme, les fresques de la coupole commencèrent sa conversion.

autre bas-relief de marbre, dans le mur à gauche, de 1170, par Benoît Antelami, est un travail précieux, primitif, dont un malencontreux confessionnal cache en partie les détails curieux. Le tombeau de marbre du chanoine Barthélemy Montini, mort en 1507, par Da-Grado, Parmesan, est d'une rare élégance. Le mausolée du jurisconsulte Barthélemy Prati, à l'extrémité duquel sont deux femmes assises, plongées dans la plus profonde douleur, est un ouvrage plein de naturel et de vérité, de Clementi.

Un riche cénotaphe est élevé à Pétrarque dans la chapelle Sainte-Agathe; il était archidiacre et chanoine de la cathédrale de Parme, comme il était chanoine de Lombez, de Padoue, titres et dignités ecclésiastiques qui contrastent singulièrement avec sa réputation poétique et amoureuse (1).

(1) L'abbé de Sade (*Mémoires pour la vie de Pétrarque*, II, 298), a commis plusieurs erreurs sur l'archidiaconat et le canonicat de Pétrarque à Parme. Il n'est point vrai qu'il obtint du pape le titre de chanoine afin d'avoir une prébende, dont il jouissait déjà en sa qualité d'archidiacre. Pétrarque, comme son prédécesseur le chanoine Pierre Marini, mort en 1346, cumula les deux titres et les deux prébendes. Le P. Affò a fort bien éclairci tous ces faits (*Discorso preliminare su la dimora di Petrarca in Parma*, p. 28 et suiv. du tome II des *Memorie degli Scrittori et Letterati parmigiani*), et il a même publié le texte de la bulle de Clément VI, qui nomme Pétrarque chanoine de Parme, pièce intéressante dont il devait communication à l'abbé Gaétan Marini.

Pétrarque, s'il fût mort à Parme, aurait voulu être enterré dans la cathédrale, quoique, de son propre aveu, il y eût fort peu résidé, et qu'il n'eût guère été qu'un archidiacre assez inutile (1).

Une simple pierre indique la place où est enterré Augustin Carrache, mort souffrant, malheureux, à l'âge de quarante-trois ans, et retiré au couvent des Capucins; on lit que cette pierre a été placée par deux de ses amis, Jean-Baptiste Magnani de Parme et Joseph Guidotti de Bologne. Sur le même pilastre, une autre inscription indique la sépulture de Leonello Spada, autre bon peintre bolonais. Près de l'autel de l'Assomption est enterré le célèbre P. Turchi, de Parme, le premier prédicateur italien de son temps, précepteur des enfants du duc Ferdinand I[er], dont les Carêmes de capucin, énergiques, indépendants, courus de la foule, ont paru supérieurs à ses homélies d'évêque, écrites en style à la française. Turchi, après avoir déclamé dans ces dernières contre les progrès de nos armes, mourut paisiblement sur son siége, en 1803, sujet de la république. La plus belle moitié de sa vie est assurément la première; car ce capucin, parlant devant la cour, avait défendu les sciences et les lumières, et prêché l'abolition

(1) *At si Parmæ moriar* (*poni volo*) *in ecclesia majore, ubi per multos annos archidiaconus fui, inutilis et semper fere absens. V.* son Testament.

de la peine de mort avant qu'il en fût question dans les assemblées politiques ou les académies.

Une inscription louangeuse est consacrée à la mémoire de Bodoni : les lettres imitent assez ingénieusement le caractère des frontispices de ses éditions; au-dessus est son buste fait de son vivant par le professeur Comolli, Piémontais, son compatriote.

Le superbe baptistère, tout de marbre, est de la fin du XIIe siècle. Il est orné au dehors de statues, de bas-reliefs offrant des traits de l'Ancien et du Nouveau Testament et de curieux hiéroglyphes. L'intérieur n'est pas moins caractéristique; la voûte est couverte de fresques gothiques ou grecques du moyen âge; Diane et Apollon y sont représentés non loin de l'histoire de saint Jean et des figures des prophètes, des évangélistes et des apôtres; j'y lus le *Spiritus intus alit,* du VIe livre de l'Enéide, pris de Platon, tant le profane, dans ces siècles barbares, ne peut se détacher de la religion, tant les emblèmes païens semblent encore mêlés aux symboles chrétiens. Ces fresques, de l'année 1260, sont regardées comme un des restes les plus curieux de l'ancienne manière qu'ait l'Italie du Nord : le coloris et les dorures, après plus de cinq siècles, sont encore d'un éclat merveilleux et prouvent une habileté singulière dans leur composition. D'autres fresques, d'un

goût plus pur, sont du XIV[e] siècle, et marquent les progrès de l'art. Douze figures de l'architecte du baptistère, Benoît Antelami, Parmesan, représentent les mois de l'année avec leurs attributs : deux autres figures, une jeune Fille couronnée de fleurs, un grave Vieillard, vêtu d'une courte tunique et tenant à la main un rouleau couvert de signes astronomiques, offrent comme un emblème de la saison riante ou de la triste saison de notre vie. Les colonnes isolées sont toutes de hauteur, de forme et de marbre différents; la plus belle, près du grand autel, est même de granit oriental. Au centre est une vaste cuve octogone de marbre servant jadis au baptême par immersion, et qui en contient une plus petite aussi de marbre, couverte de bizarres arabesques. La grande, d'un seul bloc, est datée sur le bord, de 1294, et toutes deux semblent en harmonie avec le reste de cet étrange monument.

Quelque temps avant mon passage à Parme, le savant orientaliste M. de Hammer, qui venait de visiter le baptistère, avait tiré de ses divers emblèmes plusieurs conjectures à l'appui de son système sur le culte de Mithra ou du feu; mais, quoique ingénieuses, ces conjectures paraissaient un peu hasardées.

Le baptistère, à côté de ses vieux et gothiques ornements, n'est pas sans quelques bonnes pein-

tures : le Christ baptisé par saint Jean, entre deux légions d'anges, de Philippe Mazzola *delle Erbette*, le père du Parmesan ; un Dieu le Père, d'auteur inconnu, mais qui paraît être d'Hilarion ou de Michel Mazzola, s'il n'est pas du même Philippe, tant il semble dans le goût de cette famille ; la Mort de saint Octave, de Jean Lanfranc, fort endommagée. Le tombeau en marbre du cardinal Gherardo Bianchi, fondateur du chapitre de ce baptistère, par Da-Grado, est encore un ouvrage élégant du XVIe siècle.

Saint-Jean. — Coupole. — Saint-François. — Saint-Sépulcre. — Paciaudi. — Curés italiens. — L'Annunziata. — Le P. Affò. — Bibliothécaires de Parme. — Les Capucins. — Asdente de' Denti.

L'église et le monastère de Saint-Jean l'Evangéliste ont été rendus en 1816 aux religieux de saint Benoît, qui s'y livrent à l'éducation de la jeunesse. L'extérieur de l'église n'est pas sans bizarrerie et sans confusion. La tour, la plus élevée de la ville, est d'un autre architecte et de meilleur goût. C'est à tort que l'architecture intérieure, d'un bon effet, a été attribuée au Bramante ; des pièces authentiques, déposées au couvent, constatent qu'elle

est de Bernardin de' Zaccagni da Torchiera, dit aussi Ludedera.

La coupole est une autre merveille du Corrège; il la fit à vingt-six ans, et il préludait ainsi par cette superbe Ascension, mal éclairée, gâtée par l'humidité et obscurcie par la fumée des cierges, à l'Assomption du dôme. D'après la quittance du Corrège, cette coupole, exécutée de 1520 à 1524, lui avait été payée 262 ducats d'or, environ 1,000 écus; selon l'usage du temps, il eut en outre un petit cheval du prix de 8 ducats. Les figures gigantesques n'annoncent point, comme on l'a imaginé, la prétention d'imiter Michel-Ange, mais elles prouvent simplement l'habileté de l'artiste à calculer leur effet avec la lumière réfléchie qui les éclairait.

Quelques belles peintures se remarquent encore à Saint-Jean : le Christ couronnant la Vierge d'étoiles, habile répétition, par Aretusi, d'un ouvrage pareil du Corrège, détruit barbarement par les moines lors de l'agrandissement du chœur (1); les arabesques de la voûte de la nef, le Christ portant sa croix, de Michel-Ange Anselmi;

(1) La belle copie de la Nuit du Corrège due au même artiste et placée dans cette église, que Mengs regardait comme une compensation suffisante de l'original aujourd'hui à Dresde, fut vendue il y a quelques années; elle est remplacée par une autre copie très-faible.

Saint Jacques aux pieds de la Vierge, une Transfiguration au grand autel, la Vierge qui tend la main à sainte Catherine, de Jérôme Mazzola, et dignes par la grâce, le goût et l'élégance, de son cousin François, le Parmesan, qui a peint les cintres des chapelles du Crucifix et de Sainte-Gertrude. Un petit tableau, la Vierge, son Fils et deux anges, de François Francia, est simple, naturel; ce grand artiste semble toutefois avoir été surpassé à Saint-Jean par son fils Jacques, auteur d'une Nativité, datée de l'année 1519. Au-dessus de la petite porte qui conduit dans le cloître est un Saint Jean Evangéliste prêt à écrire, autre merveilleuse fresque du Corrège.

Les stalles du chœur, remarquables par le travail et le goût des ornements, sont l'ouvrage d'excellents artistes du XVI[e] siècle, Zucchi, Pascal, et Jean-François Testa (1).

Le cloître conserve encore quelques traces de son ancienne magnificence : la décoration en marbre de la porte est du dessin de Zucchi, et exécutée par Da-Grado; à l'entrée sont quelques fresques

(1) Zucchi s'était engagé à les exécuter, moyennant 1,020 ducats d'or; après y avoir travaillé dix-neuf ans, il mourut laissant six stalles à finir: ce fut le grand peintre le Dominiquin qui vint de Bologne pour fixer la valeur des stalles terminées; il les estima 740 écus d'or, que les moines payèrent au tuteur des filles de l'artiste.

de Michel-Ange Anselmi et du Parmesan Tonnelli, élève du Corrège; la perspective à fresque du réfectoire d'été est un bon ouvrage de Jérôme Mazzola; les quatre superbes statues du dortoir, la Vierge, Saint Jean, Saint Benoît, Sainte Félicité, sont de Begarelli, et l'on doit encore à l'habile ciseau de Da-Grado les piédestaux de ces statues. Les quatre statues de Begarelli sont de terre cuite peinte en couleur de marbre, parce que l'artiste ne savait point le travailler. Tel était l'enthousiasme qu'inspiraient à Michel-Ange les figures en terre de Begarelli, que, passant par Modène, patrie de ce sculpteur ami du Corrège, il avait été jusqu'à dire : *Se questa terra diventasse marmo, guai alle statue antiche!* La bibliothèque du monastère n'est pas aujourd'hui fort considérable; elle fut à peu près dispersée en 1810, lors de la suppression de celui-ci. Les sentences philosophiques et morales en diverses langues, que le P. dom Etienne Cattani, de Novare, y a fait inscrire, sont assez ingénieusement trouvées.

Saint-François *del Prato* n'a plus qu'une chapelle, l'église et le couvent étant devenus prison. Mais les fresques de sa coupole, de Michel-Ange Anselmi, sont belles, élégantes et fort bien conservées; il paraît aussi avoir exécuté à la même époque, de 1532 à 1533, et conjointement avec Rondani, les trois autres fresques gracieuses, la

Vierge et l'Enfant Jésus, Saint Antoine abbé, et Saint François d'Assise. A la sacristie, la Vierge sur un trône avec l'Enfant Jésus, et saint François, saint Macaire et des anges, d'auteur incertain, quoique endommagée, respire le goût et la pureté de l'école du Corrège.

L'église Saint-Antoine abbé a toute la recherche de l'architecture du dernier siècle. Une Fuite en Egypte, de Cignaroli, est touchante, ingénieuse et vraie; un Christ en croix, la Vierge, saint Jean et Madeleine, est une belle fresque de Peroni. Les huit Béatitudes, statues en terre, du Parmesan Callani, ont presque la pureté de l'antique, et cependant l'artiste n'avait point encore vu Rome lorsqu'il les fit, phénomène dont Mengs et Canova étaient confondus. Sous le vestibule est une inscription appartenant jadis au tombeau placé à l'ancienne église Saint-Antoine, dans lequel Pierre Rossi, mort en 1438, avait voulu être enseveli, pompeusement vêtu de ses habits dorés, monument curieux pour l'histoire de l'art.

Au Saint-Sépulcre, église du XVI[e] siècle, dont la voûte en charpente est d'une habile construction, sont d'excellentes peintures : un Saint Ubald faisant un miracle, tableau plein de feu, du Florentin Galeotti; une Vierge très-gracieuse, de Jérôme Mazzola, et la Sainte Catherine, de Leonello Spada, inachevée, mais l'un de ses meilleurs ouvrages.

La petite église des Capucines nouvelles, autre fois Notre-Dame-des-Anges, est élégante. A la coupole, l'Assomption, fresque de Tinti, est très-belle; les quatre figures de Moïse, de David, de Gédéon et d'un prophète, du même artiste, sont les derniers grands ouvrages de l'ancienne école parmesane. La voûte a de petits médaillons dans lesquels est peinte, avec beaucoup de force et de fini, l'histoire de la Vierge et du Christ, par Jean-Marie Conti. Au-dessus de chaque colonne s'étendent de vastes et énergiques fresques, dans le goût du Corrège, exécutées par Bernabei, et qui offrent alternativement un prophète et une sibylle.

Le grand autel de l'église Saint-Uldaric possède une petite Nativité avec diverses figures de bergers, par Jérôme Mazzola, autre chef-d'œuvre de ce peintre charmant, dont il faut perpétuellement répéter l'éloge à Parme. Les stalles du chœur, exécutées aux frais de l'abbesse Cabrina Carissimi par Bernardin Canoccio da Lendinara, sont un autre élégant travail dans le goût de celles de l'église Saint-Jean, et de la même époque. Dans une salle du monastère est une fresque pleine d'expression, le Christ en croix, d'Araldi, peintre parmesan du XVIe siècle, élève de Bellini, bon dans le genre dit antique moderne: d'un côté sont les saintes femmes soutenant la Vierge évanouie; de l'autre, saint Benoît, un autre saint et une re-

ligieuse à genoux, probablement la magnifique abbesse Cabrina.

A Sainte-Christine, une simple inscription, peinte sur le mur, indique la place où le P. Paciaudi est enterré. Le savant théatin, le créateur de la splendeur littéraire de Parme dans le dernier siècle, le fondateur de la bibliothèque et du musée lapidaire, le réformateur de l'université, pouvait bien obtenir des religieux de son ordre du couvent de Sainte-Christine une sépulture plus honnête, et il semble qu'une plaque de pierre n'eût point été de trop. Ces religieux, que Paciaudi avait protégés au temps de sa faveur, manquèrent ainsi à la reconnaissance et à la convenance. Il paraît certain que l'attaque d'apoplexie dont le P. Paciaudi mourut au milieu de la nuit, selon ses biographes, n'était qu'une indigestion : l'*improviso fato abreptus* de l'inscription est une brillante périphrase pour exprimer ce genre de trépas.

Les peintures de Sainte-Christine, la plupart anonymes, quoique dans le faire de l'école parmesane, ont cependant perdu de son élégance et de sa simplicité : un Saint Gaétan, qui tient bizarrement une plume d'argent, et auquel saint Jean-Baptiste, dans les airs, indique avec la main le passage d'un livre que tient un ange, offre de belles parties. Le tombeau, du XII[e] siècle, de la maison Toccoli, est à la fois un monument

national et un curieux modèle de construction.

La grande église Saint-Vital offre à l'autel deux belles statues de Moggiani; les fresques du chœur, du sanctuaire et de la voûte, bonnes peintures de Peroni, furent malhabilement restaurées en 1821; Saint Félix et Saint Philippe de Neri se rencontrant à Rome, près de Montecavallo, est de Caccioli, peintre de l'école bolonaise, estimé pour ses têtes de vieillards. Les stucs de la chapelle de la Vierge *del Riscatto*, sont un habile travail de Luc Reti.

A Saint-Ambroise, le Christ qui embrasse sa croix est un ouvrage d'une noble simplicité, de Tinti, qui a son beau coloris.

Une Nativité fort belle, de l'église Saint-Thomas, a paru digne du Parmesan : une demi-figure du saint a malheureusement été introduite depuis par une main inhabile parmi les autres figures : ce malencontreux Saint Thomas, peut-être dû au zèle de quelque paroissien, forme avec elles un choquant contraste. Une pompeuse inscription en l'honneur du dernier curé Jérôme Faelli ne vante pas moins son érudition que sa piété. Quand on se rappelle que des hommes tels que Muratori, Morcelli, ont été curés, il est impossible de ne pas convenir que les curés italiens, comme les ministres anglicans, ne comptent infiniment plus d'hommes instruits que les nôtres, et que le bon

Anquetil, curé de la Villette, ne semble un peu vulgaire à côté de tels noms. Cette infériorité n'est peut-être pas un mal : les soins de la charité doivent passer chez le prêtre avant les travaux et la curiosité de l'étude.

Le tableau du grand autel de Saint-Marcellin offre la Vierge, l'Enfant Jésus, des Anges, Saint Jérôme et Saint Marcellin, belle composition de Jérôme Mazzola, altérée par une de ces fatales restaurations qui semblent trop nombreuses à Parme.

L'*Annunziata* est une des grandes et belles églises. L'Annonciation, fresque du Corrège, autrefois à l'ancien couvent des frères Mineurs observantins hors de la ville, n'est plus qu'une espèce de ruine faite par le temps et par la maladresse et la négligence des hommes qui l'ont transportée, mais dans laquelle les connaisseurs devinent encore quelques traces de son ancienne beauté. Un vieux tableau portant la date de 1518, de Zaganelli da Cotignola, représente la Vierge et son Fils sur un trône, et saint Bernard, saint Jean-Baptiste, saint François d'Assise, peinture singulière regardée comme la plus solide, la plus harmonieuse et la plus habile de son auteur. Une inscription se lit à l'*Annunziata* en l'honneur du P. Irénée Affò, récollet, ancien bibliothécaire de Parme, savant, historien et bibliographe, digne

successeur de Paciaudi, prédécesseur de M. Pezzana, le bibliothécaire actuel, qui continue cette suite d'excellents bibliothécaires et d'écrivains laborieux et exacts chargés jusqu'ici de la conservation de la bibliothèque de Parme.

Saint-Hilarion offre un tombeau de chevalier, Rodolphe Tanzi, fondateur de l'hospice des Enfants-Trouvés, autrefois attenant à la même église, ainsi que du grand hôpital. Les pieuses fondations de ce Vincent de Paule guerrier et du moyen âge, remontent au commencement du XIII[e] siècle.

L'église des Capucins, privée des tombes ducales, mises à la *Steccata* (1), et des chefs-d'œuvre des Carrache et du Guerchin, et d'autres habiles artistes, passés à la galerie, n'offre guère aujourd'hui de remarquable qu'un Dieu le Père, d'auteur inconnu, qui annonce l'école du Guerchin; une Madeleine pénitente, de Pittoni; un Saint Louis et une Sainte Elisabeth, d'Annibal Carrache; et Deux Miracles de saint Félix, dans le chœur, de Leonello Spada.

La salle des assemblées du *Venerando Consorzio*, congrégation de quatre-vingt-quatorze prêtres qui desservent la cathédrale volontairement, et n'en dépendent point, offre un tableau précieux

(1) *V.* le chap. suivant.

du Temperello, la Vierge sur un trône, l'Enfant Jésus à son cou; à sa droite est saint Hilarion en costume d'évêque; à sa gauche, saint Jean-Baptiste; et dans le haut, le Père éternel et une foule de chérubins.

La petite église du Saint-Esprit n'a rien d'intéressant sous le rapport de l'art. Une inscription mise par un curé prétend qu'Asdente de' Denti y est enterré; ce savetier astrologue de Parme, dont le Dante a parlé :

. . . . Vedi Asdente
Che aver inteso al cuojo, ed allo spago
Ora vorrebbe, ma tardi si pente (1).

Sainte-Thérèse est couverte de bonnes fresques de Galeotti, qui représentent des traits de l'histoire de la sainte. La peinture architectonique, de Natali, est belle; mais les ornements, du même, semblent moins bien.

Saint-Barthélemy *della Giara* a le Martyre du saint, ouvrage estimé de l'abbé Peroni, un des derniers bons peintres de l'école de Parme, frère d'un curé de cette paroisse, excellent paroissien lui-même, et dont les os reposent dans le chœur parmi ceux des prêtres. Un tableau, d'auteur inconnu, dans le goût du Corrège, représente Saint Jérôme dans sa grotte, habillé en cardinal,

(1) *Inf.*, cant. xx, 118.

la Vierge, l'Enfant Jésus, Saint Bernardin de Feltre, un Ange qui porte les statuts du mont-de-piété, fondé en 1488, par ce dernier saint, premier instituteur de ces établissements en Italie, récollet, administrateur et philanthrope qui paraît n'avoir point redouté le bien-être et le perfectionnement des classes inférieures. Bernardin de Feltre, célèbre orateur de son temps, avait fréquemment prêché dans les diverses villes d'Italie pour la fondation des monts-de-piété, afin de soustraire le peuple aux usures dévorantes des juifs, qui avaient causé sa misère. Le cœur et les entrailles de Bodoni sont déposés dans une chapelle de Saint-Barthélemy, ainsi que l'indique une inscription mise sur une pierre de marbre et consacrée à SA GLOIRE (1).

L'église Saint-Alexandre, peu étendue, est d'une bonne architecture; toute la voûte est peinte à fresque avec une merveilleuse habileté par Colonna, aidé du Dentone, qui a dû en composer les gracieuses figures, ainsi qu'il l'a fait pour d'autres ouvrages de Colonna. La coupole du grand autel et le sanctuaire sont couverts des peintures de Tiarini, pleines de force, d'effet et de variété. Le tableau du grand autel est un autre de ces chefs-d'œuvre de Jérôme Mazzola, si nombreux à Parme.

(1) *V.* ci-après, p. 255.

Steccata. — Le Parmesan. — Alexandre Farnèse. — Souveraineté de Parme. — Destruction des villes anciennes. — Chambre du Corrège. — Frugoni. — Anachronismes commandés.

La *Steccata*, la plus belle église de Parme depuis la renaissance, est comparable aux premières de l'Italie; attribuée à tort au Bramante et au Bramantino, qui n'étaient point nés lors de sa construction, elle ne paraît pas indigne de ces habiles architectes, quoiqu'elle ait subi, dans le dernier siècle, quelques ornements extérieurs du mauvais goût de l'époque. Au-dessus de la grande porte, l'Adoration des mages est une bonne fresque d'Anselmi; de chaque côté, la Descente du Saint-Esprit et une Nativité, de Jérôme Mazzola, sont belles. La tribune derrière le grand autel offre le Couronnement de la Vierge, au milieu d'une foule de saints, d'anges et de patriarches, fresque d'Anselmi, d'après un dessin à l'aquarelle de Jules Romain; à la voûte est le célèbre Moïse brisant les tables de la loi, peint en clair-obscur, et l'Adam et Ève du Parmesan. Ce grand et bizarre artiste n'avait point achevé l'Adam, qui toutefois lui avait été payé, que, possédé de la passion de l'alchimie, il abandonna les travaux de cette voûte, pour se livrer à ses vaines recherches; mis en prison, d'après les

rudes manières alors d'usage envers les artistes (1), il parvint à s'évader, et mourut peu de temps après, errant, caché, solitaire, à trente-sept ans, comme Raphaël, dont il avait fidèlement suivi la trace.

La coupole, qui représente la Vierge et Jésus-Christ entourés d'anges et de saints, est un des beaux ouvrages de Sojaro; le Saint George à cheval, de Franceschini, a la vivacité et la hardiesse de son maître Cignani. A la chapelle Saint-Antoine de Padoue est le tombeau de Bertrand Rossi, fils de Troilo VIII, comte de San-Secondo et de Blanche Riario, nièce de Sixte IV, jeune homme mort à dix-neuf ans, en 1527, à Valmontone, lorsqu'il faisait sa première campagne dans l'armée du prince d'Orange, tombeau de bon goût qui lui fut érigé par son frère Jean-Jérôme, le célèbre évêque de Pavie. A la chapelle de Saint-Jérôme et de Saint-Jacques, les bas-reliefs du tombeau de marbre de Sforzino Sforza, fils naturel de François II, duc de Milan, mort en 1523, et sa statue couchée, sont d'excellents ouvrages de Da-Grado. Une inscription remarquable rappelle l'amitié que le duc Ranuccio I[er] portait au professeur de médecine et d'anatomie Antoine Molinetti, enterré à la chapelle de Saint-Hilarion et de Saint-Jean.

(1) *V.* le volume de *Venise*, p. 44.

Dans le chœur, d'un aspect imposant, la Sainte Trinité, Saint Nicolas, Saint Basile, Saint Grégoire, est un brillant tableau de Cignaroli. Saint Jean-Baptiste dans le désert, la Fuite en Egypte, du Flamand Jean Sons, offrent un agréable et frais paysage. Deux prophètes gigantesques sont de Jérôme Mazzola, et quelques groupes de petits anges ont toute sa grâce et sa facilité. Le Christ à la colonne, une petite statue de bronze de Jésus ressuscité, sont de bons ouvrages de Spada et d'André Spinelli, Parmesan.

Une chapelle souterraine a été construite en 1823, afin d'y recevoir les tombeaux des ducs de Parme, placés précédemment aux Capucins. Sur le grand tombeau de pierre d'Alexandre Farnèse, est son casque et son épée avec ce simple mot: *Alexander*. Le corps de ce rival, de ce vainqueur de Henri IV et de Maurice de Nassau, de ce grand capitaine qui, selon M. de Chateaubriand, fixa l'art moderne de la guerre, fut déposé d'abord dans la cathédrale d'Arras, puis, d'après sa volonté, aux Capucins, enfin à la *Steccata :* il ne paraît ni moins errant ni moins agité après sa mort que durant sa vie. Les sépulcres de la *Steccata,* qui rassemblent des races diverses et étrangères, n'ont point l'antique majesté des sépultures de princes nationaux et d'une même dynastie. On sent que la souveraineté est moins à Parme un droit héréditaire qu'une indem-

nité, qu'une compensation politique et variable, qu'une espèce de rente viagère d'hommes et de sujets. La tombe d'Alexandre Farnèse émeut, parce qu'elle est celle d'un héros; les autres tombes, qui n'ont, si l'on peut le dire, ni ancêtres ni postérité, laissent à peu près indifférent.

Sur la petite place latérale, à la *Steccata*, sont deux colonnes milliaires qui, malgré leurs inscriptions, furent élevées, dit-on, par les Parmesans, à Constantin et à Julien. Ces deux grossières colonnes de marbre blanc et rouge, et le sarcophage, et le demi-cippe placés sur les marches du dôme (1), sont les seuls restes d'une ville autrefois si florissante : voilà les seuls débris des temples, des palais, des forum, des basiliques qui durent couvrir cette terre et décorer cette brillante colonie romaine. On voit par l'exemple de Parme et par bien d'autres exemples combien, plus la ville moderne devenait considérable, plus la cité antique était détruite et disparaissait : Rome même n'a dû le salut de son immortel Forum qu'à l'extension de la Rome nouvelle dans le vaste espace du Champ-de-Mars.

(1) Ces deux derniers monuments paraissent fort antérieurs à Constantin : on voit par l'inscription du dernier, que Parme, après avoir eu le titre de *Colonia Giulia*, prit celui de *Colonia Augusta*. Le sarcophage est d'un Lucius Petronius Sabinus, que l'on croit, avec quelque fondement, avoir été Parmesan.

L'église Saint-Louis est devenue chapelle ducale en 1817. Un tableau qui représente le grand saint donnant à saint Barthélemy de Bragance, dominicain, un morceau de la vraie croix et une épine de la couronne du Christ, en présence de la reine Marguerite et de toute sa cour, est un bon ouvrage de Peroni.

Près de cette église est la célèbre chambre du Corrège, à l'ancien couvent de Saint-Paul. Les peintures de cette chambre, les premières que le Corrège ait exécutées à Parme, lui avaient été commandées par sa généreuse protectrice, l'abbesse Jeanne, fille de Marco di Piacenza, noble Parmesan, avant que le monastère fût soumis à la clôture, et lorsque la splendide et indépendante abbesse, nommée à vie, était, comme la plupart de celles de son temps, jetée au milieu des affaires, des plaisirs et des vanités du monde. Sur la cheminée une fresque représente Diane dans les nuages sur un char d'or tiré par deux biches blanches. La voûte, d'azur, est couverte de génies gracieux folâtrant au milieu d'ovales percés à travers un vaste treillage; au-dessous, des figures peintes en camaïeu, offrent de face, et tout à fait nus, les Grâces, la Fortune, les Parques, Minerve, Adonis, Endymion, figures imitées et dignes de l'antique, qui prouvent à quel point l'artiste l'avait étudié, malgré l'incertaine question sur son séjour à

Rome : les trois croissants, armes de Jeanne, la crosse, marque de sa dignité, placés à la clef de la voûte et entourés d'une couronne d'or, surmontent cette décoration voluptueuse et païenne, mêlée de profanes inscriptions grecques et latines (1), et qui semblent plutôt appartenir à quelque maison d'Herculanum ou de Pompéi qu'au plafond du cabinet d'une abbesse.

La voûte d'une pièce voisine dans laquelle on lit la date de 1514, antérieure de cinq années aux peintures de la première, et la devise superbe : *Gloria cuique sua est*, est ornée d'arabesques attribuées par les uns à Araldi, par d'autres au Temperello, ainsi que de petits tableaux représentant des sujets sacrés, et d'écussons portant les armoiries de la même abbesse Jeanne, plus convenablement placées cette fois qu'au milieu des Amours et des divinités de la Fable, peints par le Corrège.

Au fond du jardin, sont également attribuées, soit à Araldi, soit au Temperello, tant ces deux

(1) Voici quelques-unes de ces curieuses inscriptions; elles ont rapport à la résistance de Jeanne aux tentatives de l'autorité ecclésiastique qui voulait la soumettre à la clôture :

Dii bene vortant ;
Omnia virtuti pervia ;

l'adage de Pythagore : *Ignem gladio ne fodias.* Deux proverbes grecs peu intelligibles paraissent aussi une allusion ironique à ces querelles.

peintres, de l'école des Bellini, ont de ressemblance, deux fresques remarquables; la première représente Sainte Catherine d'Alexandrie argumentant à l'âge de dix-huit ans, en présence et par ordre de l'empereur Maximin entouré d'une cour nombreuse, contre cinquante philosophes qu'elle convertit; le sujet de la seconde, malheureusement fort endommagée, est la Visite de cette même sainte à saint Jérôme dans sa grotte.

L'église de la Trinité vieille (*vecchia*), dont la dénomination prouve seulement l'antiquité, offrait, près de la sacristie, une belle fresque de Pordenone, méconnaissable aujourd'hui par une des malencontreuses restaurations de Parme. La Vierge adorant son Fils, Saint Jean-Baptiste, Saint François, est un bon tableau attribué au Molosso. Là est le tombeau de Frugoni, poëte célèbre du dernier siècle, dont le génie fut dissipé au milieu des fêtes de la cour et des succès de société, qui fit des sonnets, des opéras et des épithalames, chanta tour à tour le duc François Farnèse et l'infant don Philippe, qui sans doute obtint trop de renommée pendant sa vie, mais paraît aujourd'hui trop méprisé par les Italiens. Quoique les vers composés par Frugoni en l'honneur de la maison Farnèse l'aient un moment rendu suspect à l'infant, et fait disgracier, il finit par obtenir à la cour de ce dernier une faveur égale à celle dont il avait joui dans

la première cour, et elle lui fut moins lucrative. Les variations des poëtes rappellent, sous d'autres mœurs, cet Homère, leur antique et infortuné modèle, et ils semblent aussi demander, par leurs chants, l'hospitalité au pouvoir. Il y aurait peu de raison et de justice à les repousser et à les condamner, malgré leur apparente inconséquence, et l'on dirait que la facile antiquité a prévu ce genre de faiblesses, lorsqu'elle exceptait des peines établies contre ceux qui violaient leurs serments, les orateurs, les amants et les poëtes.

L'extérieur de la Trinité des pèlerins, dite des *Rassi*, ne répond guère à l'intérieur. Une Vierge, Sainte Catherine, Saint François, Saint Charles Borromée, d'Aminado, a presque la facilité du Corrège. Le Badalocchio a représenté sur la même toile la Vierge avec son Fils, Sainte Anne, Saint Joseph, Saint Joachim et Saint Philippe de Neri. Ce genre d'anachronismes, trop souvent reproché aux peintres d'Italie, doit l'être bien plutôt aux couvents, confréries ou corporations qui avaient commandé les tableaux : l'administration n'a peut-être pas eu depuis moins d'exigences, mais il est douteux que celles-là aient été aussi poétiques que les saints, les saintes et les bienheureux imposés aux artistes italiens.

Palais ducal.—Toilette de Sa Majesté.—Berceau du roi de Rome. — Théâtre de Farnèse. — Fêtes de Parme. — Palais du Jardin. — Bataille de Parme. — Autres palais. — Palais *del Comune*.

Le palais ducal n'est qu'une espèce de grande maison de la plus vulgaire apparence; l'intérieur, frais, moderne, sans caractère, n'a que des appartements. La toilette et le berceau offerts par la ville de Paris à S. M. Marie-Louise et à son fils y sont restés (1). L'exhibition publique de cette vieille corbeille jaunie, passée, de ce débris futile, de cette ruine frivole d'un empire qui a laissé tant de glorieux et d'impérissables souvenirs, n'excite ni intérêt ni pitié. La richesse des matières de nacre, de vermeil et de lapis-lazuli contraste encore avec le triste palais qui recèle aujourd'hui ce don magnifique, et l'on sent qu'il ne lui était pas destiné.

Le théâtre Farnèse est maintenant une espèce de ruine; sa pompeuse inscription : *Theatrum orbis miraculum* a disparu. Il faut convenir toutefois que le nombre des spectateurs qu'il pouvait contenir a été singulièrement exagéré; il avait été

(1) Ces divers objets étaient à vendre en 1816. Les dessins et les devis avaient été faits à Milan, et furent distribués avec l'évaluation; mais il ne se trouva point d'acquéreur.

porté à quatorze mille dans la description des fêtes du mariage du prince Edouard, fils de Ranuccio II, avec Isabelle d'Este, erreur répétée par Tiraboschi. Ce nombre fut réduit à dix mille dans la relation des noces du duc Edouard; Pierre de Lama, auteur d'une description récente du théâtre Farnèse, l'a encore diminué, et il ne peut être environ que de quatre mille cinq cents. La fondation de cette immense salle de spectacle peint assez bien les vieilles mœurs de l'Italie; elle fut construite par Ranuccio Ier, afin de recevoir dignement le grand-duc Côme II de Médicis, qui devait accomplir son vœu de visiter le tombeau de saint Charles Borromée, et ce fut un évêque, l'évêque de San-Donnino, Pozzi, qui dessina les allégories. L'architecte avait été Jean-Baptiste Aleotti, habile dans l'architecture civile, militaire et hydraulique, et instruit dans les lettres grecques et latines. Le théâtre Farnèse vit les superbes et fameux spectacles célébrés à Parme pendant plus d'un siècle, et dont il a paru plusieurs énormes relations (1). Il semble, en vérité, que l'histoire des fêtes de ce duché toujours dépendant, cédé ou conquis, soit plus

(1) *V.* Buttigli, Notari, Tiraboschi, Frugoni, Napoli Signorelli et autres : quelques-unes de ces fêtes avaient aussi été données à l'amphithéâtre voisin de la bibliothèque, maintenant en assez mauvais état, mais auquel il a été fait depuis quelques réparations.

importante que sa propre histoire, et que celles-là aient compté un plus grand nombre d'historiens.

L'ancien palais ducal (*palazzo di Giardino*) mérite d'être visité pour la pièce qui offre encore les fresques délicieuses d'Augustin Carrache à la voûte, et de Cignani sur les murs, seuls débris de tant d'autres chefs-d'œuvre barbarement détruits. Un des compartiments de la voûte, le cinquième, resté imparfait, offre une idée touchante : la mort ayant empêché Augustin de le terminer, le duc ne voulut point qu'aucune autre main y travaillât, et, au lieu de figures, il y fit inscrire l'éloge de l'artiste. Les quatre compartiments achevés, représentent les trois sortes d'amours, l'Amour céleste, l'Amour terrestre et l'Amour vénal; Enée venant de Troie en Italie, et Vénus, Mars et Vénus, l'Amour et deux nymphes; Thétis et Pélée.

Le concierge du château était un bonhomme assez singulier; inamovible depuis quarante ans, il avait vu stoïquement passer les diverses souverainetés de Parme; toujours partisan du dernier venu, il s'exprimait sur l'avenir de cet Etat avec une extrême circonspection (1); son père, auquel il avait succédé, était arrivé d'Espagne à la suite de l'in-

(1) Le duché de Parme, à la mort de Marie-Louise, doit revenir au prince actuel de Lucques; dans le cas où il n'aurait point de fils, Parme serait réuni aux possessions de la maison d'Autriche, et Plaisance aux États du roi de Sardaigne.

fant don Philippe, en 1749 : cette famille semblait véritablement faire partie du mobilier du château, et elle aurait pu être portée sur l'inventaire.

Le jardin est à la française, grand, triste, solitaire. Au pied de la terrasse est la plaine où le maréchal de Coigny battit les Autrichiens, en 1733. Goldoni a peint naturellement dans ses Mémoires la frayeur des Parmesans au moment du combat; il avait vu de fort près la bataille, autant que la fumée du canon permet de contempler ces chanceux spectacles, qui ne sont même pas toujours très-bien compris par leurs héroïques acteurs. Etrange fatalité! les Français, avec toutes leurs victoires, sont chassés dix fois de l'Italie, les Autrichiens, si souvent défaits, y rentrent et y restent.

Le palais de l'ancien podestat de Parme, marquis Philippe della Rosa Prati, a deux chefs-d'œuvre de l'art, une balustrade en marbre de Da-Grado, autrefois à la cathédrale, malheureusement mutilée aux extrémités lors de son déplacement, et surtout le tableau de Jérôme Mazzola, la Vierge, l'Enfant Jésus, Sainte Catherine et de petits anges, qui ornaient le grand autel de l'église supprimée des PP. Carmes, ouvrage charmant, heureuse inspiration du Corrège.

Le palais San-Vitale, magnifique et commode, offre quelques beaux ouvrages du Parmesan, des

livres, des tableaux, des objets d'art, qui annoncent les goûts libéraux et héréditaires de la noble famille qui l'habite.

Le petit palais Cusani, attribué à Vignole, n'a pas moins souffert des injures du temps que de trop fréquentes restaurations.

Dans une des pièces du palais *del-Comune*, une Vierge colossale couronnée est un débris précieux d'une ancienne fresque placée sur la façade du palais du gouverneur, exécutée en 1566 par Bertoja, bon peintre parmesan. C'est à tort que ce palais a été attribué à Vignole, mort cinquante ans avant sa reconstruction due aux architectes Magnani et Rainaldi : resté inachevé, son large vestibule, soutenu de hautes arcades, sert de halle au blé, destination importante au milieu d'un pays aussi fertile que l'Etat de Parme.

Théâtre. — Éditions de Bodoni. — Université. — Colléges des Nobles; — Lalatta. — Hospice de la Maternité.

Le nouveau théâtre de Parme, ouvert le 16 de mai 1829, sans être d'une architecture très-noble ni très-pure, paraît solidement construit et d'une distribution commode. La salle contient environ

quinze cents personnes; au premier étage, un vaste salon et plusieurs autres pièces sont destinés à servir de redoute.

L'imprimerie de Bodoni était continuée par sa veuve; on y voit encore les nombreuses matrices qui servirent à la fonderie de ses caractères. Si les éditions de Bodoni, vantées, encouragées par Napoléon et sa famille, de préférence aux éditions de nos Didot, qui leur étaient bien supérieures pour l'élégance et le goût (1), n'ont point conservé leur premier prix, et si chaque jour elles baissent davantage, c'est que, malgré tout leur luxe, ces éditions sont incorrectes; et qu'elles n'offrent ni intérêt ni mérite littéraire; l'Homère, le Virgile, l'Horace, sont portés sur le catalogue

(1) On lit, dans la Vie de Bodoni, par de Lama, cette anecdote curieuse et caractéristique. Lorsque M. Pierre Didot offrit son édition des OEuvres d'Alfieri à Napoléon, celui-ci, qui n'aimait point le poëte italien, s'écria brusquement : « Que « me parlez-vous d'Alfieri et de vos éditions? Voyez *le Barde* « de Bodoni et comme on imprime en Italie! » *Le Barde de la Forêt-Noire* est un poëme en six chants de Monti consacré à Napoléon, et qui célèbre plusieurs des principaux événements de sa vie, tels que la prise d'Ulm, l'expédition d'Égypte, le *dix-neuf* brumaire, etc. Telle fut la faveur dont jouissait Bodoni sous le gouvernement impérial, qu'une *Notice historique et critique sur son imprimerie* ayant paru au mois de mars 1813, et Bodoni s'étant plaint à M. de Pommereul, directeur général de la librairie, celui-ci donna ordre aux préfets du Taro et de Gênes d'en confisquer tous les exemplaires.

même publié à Parme, en 1823, à un rabais de dix pour cent, et des remises plus considérables sont accordées aux acquéreurs des diverses éditions, selon la quotité de leur achat. On doit cependant reconnaître dans la fabrication de Bodoni une véritable habileté; ses caractères, quoique lourds, ont de la précision et de la netteté; son vélin, tiré d'Augsbourg, est d'une blancheur rare; mais cette brillante main-d'œuvre sera toujours bien loin des grands et utiles travaux des Alde et des Estienne, éditeurs, commentateurs érudits des livres sortis de leurs presses : la première est une espèce d'art et de talent matériel; elle peut être due à de nombreux capitaux, ou bien à la faveur et aux encouragements des princes; les seconds, indépendants, solitaires, tiennent à la force, à la culture et à l'application de l'esprit.

L'Université de Parme, qui occupe un grand et majestueux édifice orné de quelques bonnes fresques, de Sébastien Ricci, a environ cinq cents élèves. Quelques professeurs illustres ont appartenu à cette université, tels sont Jean-Bernard de' Rossi, professeur émérite de langues orientales, MM. Rasori (1) et Tommasini, tous deux Parmesans, et comptés parmi les premiers médecins de l'Italie (2).

(1) Mort le 12 avril 1837.

(2) M. Tommasini est revenu depuis de Bologne à Parme.

Le collége des Nobles, devenu lycée sous l'administration française, a été rendu, en 1816, aux religieux de l'ordre de saint Benoît. Le nombre des élèves est de trente et un; sous les Farnèse, il avait eu jusqu'à trois cents élèves. Des hommes célèbres, et dont s'honore l'Italie, avaient fait leurs études à ce collége; tels furent : Scipion Maffei, César Beccaria, Pierre et Charles Verri, Jean-Baptiste Giovio. La chapelle offre de bonnes peintures, de Lanfranc, de Leonello Spada, de François Stringa et du Bibiena : dans la grande salle, de très-belles fresques attribuées à Jean de Troy, dans la manière du Guide, son maître, n'ont pu être entièrement détruites malgré une maladroite restauration.

Le collége Lalatta, dû au chanoine dont il porte le nom, est une de ces nobles fondations communes en Italie, et qui remonte à l'année 1563; mais, par un étrange retard, il fallut près de deux siècles pour l'exécution de la volonté du donateur, et le collége ne fut ouvert qu'en 1753, sous l'infant don Philippe. Il compte à peu près cinquante élèves appartenant à la classe moyenne de la société. La galerie qui conduit au théâtre est ornée de fresques grandioses attribuées à Lactance

Son discours de rentrée, prononcé le 7 décembre 1829, est touchant et simple; il traite principalement de l'amour de la patrie et de l'importance des faits et de l'observation en médecine.

Gambara. Au bout de cette galerie, une pièce est peinte à fresque à la voûte, et ornée d'arabesques élégantes, par Bertoja.

L'hospice de la Maternité est une des fondations secourables de S. M. Marie-Louise, à laquelle Parme doit aussi un dépôt de mendicité, une école d'arts et métiers, un hospice des incurables et une maison de fous. « L'art de Lucine, dit un historien de quelques particularités de sa vie, parlant de l'hospice de la Maternité, y est enseigné dans le but de secourir les faiblesses humaines, et de former des sages-femmes (1). » Le nombre des élèves de ces dernières est de huit, dont deux entretenues aux frais de la duchesse de Parme. Le gouvernement de cette princesse est extrêmement doux; sa personne est aimée, et tout le monde était charmé des manières affables du général Neipperg, mort en 1829, surnommé le Bayard des troupes allemandes par madame de Staël, qui l'avait connu ambassadeur d'Autriche en Suède, et l'on rendait justice à son désintéressement, ainsi qu'à la noblesse de son caractère.

(1) *Mémoires anecdotiques sur l'intérieur du palais et quelques événements de l'empire*, par M. de Bausset, t. IV, 84.

Maison de Pétrarque. — Pétrarque bâtissant. — Aveugle enthousiaste. — Africa.

Les maisons de Pétrarque sont communes en Italie; on les montre encore avec curiosité à Arezzo, Pavie, Linterno, Arquà (1). Une tradition, qui paraît fondée, indique comme le lieu de sa maison et de son jardin, à Parme, l'emplacement de la maison Bergonzi, près l'église Saint-Etienne. « J'ai une maison de campagne au milieu « de la ville, écrit-il à Barbato de Sulmone, et « une ville au milieu des champs. Quand je suis « ennuyé d'être seul, je n'ai qu'à sortir, je trouve « d'abord de la société; quand je suis las du « monde, je rentre dans ma maison, et j'y retrouve « la solitude. Je jouis ici d'un repos que les phi- « losophes à Athènes, les poëtes sur le Parnasse, « les anachorètes au milieu des sables de l'Egypte, « et dans le silence de leur ermitage, n'ont pas « connu. O Fortune, je t'en supplie! laisse en paix « un homme qui se cache! Passe loin de son « modeste seuil, et va effrayer de ta présence la « porte superbe des rois (2). » Il n'avait d'abord

(1) L'annotateur anglais de Childe-Harold cite sa maison de Venise, dont les Vénitiens et les hommes les plus instruits de la vie de Pétrarque n'ont jamais ouï parler.

(2) Carm., lib. III, ep. 18.

pris cette petite maison qu'à loyer; mais il se décida bientôt à l'acheter et même à la faire rebâtir, tant la situation lui avait plu. Son épître à Guillaume Pastrengo de Vérone peint naturellement la disposition où il se trouvait alors, et le montre à la fois chrétien, philosophe et même homme qui bâtit. Cette simplicité a quelque chose de touchant chez le poëte qui venait d'être couronné à Rome, chez l'ami, le conseiller, le favori des quatre frères de Corrège, nouveaux souverains de Parme après y avoir renversé la tyrannie de Mastin de la Scala (1). « Êtes-vous curieux de sa-« voir ce que je fais? je suis homme, je travaille; « à quoi je pense? au repos; ce que j'espère le « moins? le repos; où je vais? çà et là; où je « tends? à la mort; dans quel sentiment? sans la « craindre, et impatient de sortir d'une triste « prison; en quelle compagnie? dans celle des « hommes; quel est le terme de ma route? le « tombeau; et après? le ciel, ou, s'il m'est inter-« dit, l'enfer; et veuillent les puissances célestes « détourner de moi ce malheur; où suis-je à pré-« sent? à Parme; quelles y sont mes habitudes?

(1) Ces Corrège ne conservèrent point eux-mêmes longtemps la souveraineté de Parme. C'est à l'un d'eux, Azzo, que Pétrarque, avec cette fidélité en amitié qui est un des traits de son caractère, adressa le traité *de Remediis utriusque fortunæ*, froide et faible consolation à tant d'infortunes

« j'y passe ma vie à l'église ou dans mon petit « jardin, à moins que je n'aille errer dans les « bois. Quoique la fortune m'offre tous ses dons, « je n'ai pas changé ma manière de vivre. Je tra- « vaille avec ardeur à mon *Africa,* sans attendre « d'autre fruit de mon ouvrage qu'une vaine « gloire. La vraie gloire, je le sais, est le prix de « la vertu. Je bâtis une petite maison, telle qu'il « convient à la médiocrité de mon état. On y verra « peu de marbre; je voudrais être plus près de « vos belles carrières, ou que du moins l'Adige « vînt baigner nos murs. Les vers d'Horace ralen- « tissent mon ardeur pour le bâtiment, et me « présentent ma tombe et ma dernière demeure : « je réserve des pierres pour mon monument. Si « j'aperçois une petite fente dans des murs nou- « veaux, je gronde les maçons : ils me répondent « que tout l'art des hommes ne saurait rendre la « terre plus ferme, qu'il n'est pas étonnant que « des fondements nouveaux s'affaissent un peu; « que les mains humaines ne peuvent rien bâtir « de durable; enfin, que ma maison durera encore « plus que moi et mes neveux. Pénétré de la vérité « de ce qu'ils me disent, je rougis et me dis à « moi-même : Insensé! considère les fondements « de ton corps qui menace ruine! mets-toi en « sûreté pendant qu'il est temps! ce corps tombera « avant ta maison; tu videras bientôt l'une et

« l'autre demeure. Ces réflexions me feraient « renoncer à mon bâtiment, si je n'étais retenu « par la honte. Que diraient les passants en voyant « ces murailles en l'air? Ils se moqueraient de « moi. Je presse la fin de l'ouvrage, mais je ne « sais ce que je veux, et je ne suis jamais d'ac- « cord avec moi-même. Quelquefois je me con- « tente d'une petite maison semblable au jardin « de Curius ou d'Epicure, ou au champ du vieil- « lard de Virgile. Quelquefois la fantaisie me « prend d'élever mon bâtiment jusqu'aux nues, « de surpasser Rome et Babylone dans mes con- « structions : mon esprit se perd dans ces vastes « idées. Un moment après, devenu plus modeste, « je hais tout ce qui sent le luxe et l'orgueil. Mon « âme flotte dans ces incertitudes et ces variations « perpétuelles; elle ne sait quel parti prendre. « Ma seule consolation est de voir le vulgaire vo- « guer sans gouvernail sur une mer agitée, et « faire naufrage. Tout bien pesé, je me ris de « moi-même et de tout ce qui est avec moi dans « ce monde périssable (1). »

Pétrarque avait fait trois séjours à Parme en 1341, 1344 et 1348; quoiqu'ils n'eussent été que passagers, ils durent lui laisser d'affreux souvenirs, car ils furent marqués par la perte des

(1) Carm., lib. II, ep. 18.

objets qui lui étaient les plus chers ; telles furent la mort de l'évêque de Lombez, du P. Denis, son maître, son directeur, son ami (1), du podestat de Parme Paganino, et surtout de Laure morte de la terrible peste noire, choléra du moyen âge. C'est là que lui parvint la lettre de son autre ami Socrate (Louis de Stefano), qui lui annonçait cette dernière mort arrivée le 6 avril, anniversaire de la première rencontre qu'il avait faite de Laure, et le matin même du jour qu'elle lui était apparue en songe ; c'est là que fut tracée la note touchante et passionnée, inspirée par d'aussi miraculeuses circonstances et qui se lit encore sur le Virgile de l'Ambrosienne (2).

Si les peines de l'âme étaient adoucies par les

(1) Denis, poëte et savant, paraît, comme la plupart des lettrés de son temps, n'avoir point été étranger aux visions de l'astrologie judiciaire, que Pétrarque eut le mérite de ne point partager et qu'il a même tournées en ridicule. (Senil., lib. 1, ep. 6.) Denis s'y livrait avec le roi Robert de Naples, auquel il était attaché, ainsi qu'on peut le voir par les vers adressés à ce dernier, dans lesquels Pétrarque déplore sa perte :

Solamen vitæ quoniam, Rex optime, perdis
Non mediocre tuæ, quis tecum consulet astra
Fatorum secreta movens, aut ante notabit
Successus belli dubios, mundique tumultus,
Fortunasque Ducum varias? . . . . . .
(Carm., lib. 1, ep. 13.)

(2) *V.* le volume *Milan*, p. 66.

jouissances de l'amour-propre et par la renommée que donnent les talents littéraires, Pétrarque aurait peut-être été moins malheureux, en se rappelant la visite qu'il reçut à Parme de ce maître de grammaire, vieux et aveugle, qui, pour le contempler, avait été à pied de Pontremoli, où il demeurait, jusqu'à Naples, appuyé sur l'épaule de son fils unique; ne l'ayant point trouvé, il était retourné chez lui; de là il avait traversé les neiges de l'Apennin, afin de gagner Parme. Après s'être annoncé par quelques vers qui n'étaient pas trop mauvais (*haud ineptis aliquot versiculis*) (1), il se fit conduire à la maison de Pétrarque; et là, cette espèce d'Homère pédagogue et difforme, car son visage paraissait de bronze, se livra, en sa présence, aux plus vifs transports; il se faisait soulever par son fils et un de ses écoliers qu'il avait emmené de Pontremoli, afin, raconte Pétrarque avec assez de complaisance, d'embrasser la tête qui avait pensé de si belles choses (*quæ illa cogitassem*), et de baiser la main qui les avait écrites (*quæ illa scripsissem*). Pendant les trois jours qu'il passa à Parme, l'enthousiasme de ce vieillard fut inépuisable et divertit beaucoup les habitants. Un jour qu'il s'excusait auprès de Pétrarque de lui être importun: « Vous devez, lui disait-il, me laisser jouir

(1) V. *Senil.*, lib. XV, 7.

« du bonheur que j'ai acheté par un voyage si « pénible, car je ne puis me rassasier de vous « voir. » A ce mot de *voir*, tout le monde ayant éclaté de rire : « Je vous prends à témoin, » ajouta-t-il en se retournant avec vivacité vers Pétrarque : « n'est-il pas vrai que, tout aveugle que je suis, je « vous vois, et vous vois mieux que tous ces « rieurs avec leurs deux yeux. »

Pétrarque avait composé à Parme la plus grande partie de son *Africa*, poëme long, ennuyeux, languissant, qui enchantait toutefois le roi Robert, auquel, sur sa prière, il est dédié, et que Pétrarque y loue véritablement un peu trop, malgré ses bonnes qualités, et le privilége classique de la flatterie accordé depuis longtemps aux auteurs d'épopées (1).

Campo-Santo. — Mazza. — Pont du Taro. — Colorno. — *Selva Piana.*

Le *Campo-Santo*, composé de nombreuses arcades (*logge*), est une belle et utile création ; il a

(1) *V.* le début du Ier livre de l'*Africa : Tu quoque Trinacrii,* etc.

une petite église d'un dessin noble et simple. Quoique son établissement ne remonte qu'à l'année 1817, il compte déjà quelques morts distingués, parmi lesquels le célèbre poëte lyrique parmesan, Ange Mazza, mort presque centenaire cette même année 1817, auteur de vers brillants sur l'harmonie, ami de Gaspard Gozzi, de Stellini, de Cesarotti, de Foscolo, de Pindemonte et des PP. Paciaudi, Affò et Turchi; mais si rudement traité par Monti avant leur forfuite réconciliation à la poste (1).

Le pont sur le Taro, à cinq milles de Parme, terminé en 1821, est construit en pierres de taille et en briques sur pilotis; malgré ses vingt arches et sa magnifique apparence, il ne paraît point un monument trop bien entendu : ce pont est plutôt menacé par le sable et le gravier que par l'eau; il

(1) Comme Monti changeait de chevaux à Parme, on vint en avertir Mazza dont la maison était voisine de l'auberge de la Poste. Mazza, croyant entendre le nom de son ami Pindemonte, s'empressa d'accourir et de demander le voyageur. Monti s'informant de celui qui le cherchait : « C'est Armonide, » répondit Mazza qui portait ce nom arcadique, et, reconnaissant Monti, Il ajouta : « C'est un poëte que vous haïssez. — Je ne hais personne, répliqua Monti, et vous bien moins que tout autre. » ils s'embrassèrent aussitôt, et après quelques mots échangés, partirent chacun de leur côté. Depuis, quoique restés ennemis et rivaux, ils se traitèrent avec égards, et Bodoni, ami de tous deux, ne négligea rien pour cimenter cette sorte de paix.

aura besoin d'être souvent déchaussé, à cause des atterrissements qui déjà ont encombré plusieurs arches. Le péage auquel sont exposés le simple piéton et le paysan est d'ailleurs indigne d'un grand monument public. Quatre statues colossales, placées aux extrémités, représentent les quatre torrents de l'État de Parme. Cette idée de statues, érigées à des torrents, peut sembler bizarre; mais pourquoi n'en auraient-ils point? On en a tant élevé aux conquérants, autres torrents, et qui certes causent de bien plus affreux ravages!

Le vaste château de Colorno a perdu ses colosses et sa belle esquisse du Parmesan, passés à la galerie de Parme. Il possède un des plus nobles, un des plus élégants chefs-d'œuvre de Canova, dans le goût antique, la statue de Marie-Louise sous les traits de la Concorde, commandée par Napoléon, au faîte de sa puissance et de sa gloire, et après sa chute envoyée à Colorno par l'empereur François. Ce château paraît un peu délaissé; la duchesse de Parme préférant le *casino de' Boschi* à Sala, qui a une plus belle vue. Les jardins de Colorno, maintenant à l'anglaise, et qui n'ont plus la régularité chantée poétiquement par Frugoni (1), sont toutefois très-agréables, et de belles

(1) *V.* sa jolie pièce l'*Orto di Colorno,* adressée au duc François Farnèse.

serres y ont été pratiquées par un jardinier allemand.

Selva Piana, à quinze milles de Parme, la solitude chérie de Pétrarque, où il s'était réfugié après son couronnement à Rome, n'offre plus aucune de ses traces. La maison autrefois appelée *Casa alle pendici,* à cause de sa situation à mi-côte de la colline, a presque disparu de nos jours; elle existait encore il y a soixante ans; aujourd'hui il ne reste que les bois et la vue qui s'étend jusqu'aux Alpes, et domine toute la Gaule cisalpine. Un pareil séjour devait inspirer un poëte, et Pétrarque l'a dignement célébré : « Cette vaste forêt, sur « une colline verdoyante, a le nom de *Plana,* « quoique escarpée : la terre y voit naître à la fois « des hêtres dont les rameaux élevés garantissent « des feux du soleil, et de jeunes et tendres fleurs « de couleurs variées; une eau limpide et le vent « frais de montagnes voisines y tempèrent les « ardeurs du Cancer et du Lion. Les hauteurs des « montagnes qui touchent le ciel, dominent la « forêt... Mille oiseaux, mille animaux divers « habitent son ombrage sacré; un ruisseau s'y « précipite, et dans son cours incertain rafraîchit « le jeune gazon. Au milieu est un bosquet fleuri « qui n'est fait de la main d'aucun ouvrier, mais « que la nature, amie des poëtes, créa pour les « inspirer : là, le chant des oiseaux, mêlé au mur-

« mure de l'onde, invite à un agréable sommeil : « l'herbe y prépare un doux coucher ; les bran- « ches vous couvrent de leur ombre et la mon- « tagne vous met à l'abri des vents du midi. Le « grossier gardien de pourceaux n'a jamais souillé « de ses pas un pareil asile : le paysan le montre « de son hoyau et de son doigt, et le surveillant « de la forêt le révère en tremblant du haut de la « montagne. On y respire un parfum merveilleux ; « son aspect offre l'image des Champs Élysées, et « ce séjour est la paisible retraite des Muses « errantes. C'est là que seul je vais furtivement « et que j'échappe au monde et à la société (1). »

Un monument consacré à Pétrarque doit être élevé, par décret de la duchesse de Parme, sur l'emplacement de sa maison à *Selva Piana;* ce monument, au milieu des chaumières du village actuel, rappellera de loin la gloire et la félicité du poëte.

Brescello. — Guastalla.

Brescello, l'ancien Brixillum, autrefois florissante colonie romaine, aujourd'hui gros bourg

(1) Carm., lib. II, ep. 16.

marchand sur le bord du Pô, rappelle une des scènes les plus pathétiques de l'antiquité, la mort d'Othon, lorsqu'à la nouvelle de la défaite de ses troupes par celles de Vitellius, résolu de se tuer, il dit ces nobles paroles qu'ont pu répéter depuis tant de malheureux qui n'avaient point régné : « Nous nous sommes tous deux éprouvés, moi et la fortune (1). »

Je n'ai vu de Guastalla que son dôme fort peu remarquable et sa bibliothèque. Cette dernière, d'environ six mille volumes de bons livres, lui fut léguée en 1801 par don Marc-Antoine Maldotti, Guastallésan, dont elle porte le nom ; mais elle n'a été ouverte qu'en 1817 ; elle est un nouvel exemple de cet esprit municipal auquel les villes d'Italie doivent un si grand nombre d'utiles fondations.

Le savant P. Affò a composé une histoire de Guastalla. Il a consacré quatre volumes in-4° (Guastalla 1785-7) à cette ville peu ancienne et à son petit duché. L'avertissement du dernier volume peint d'une manière touchante la modestie de ce religieux ; il le termine par la citation d'un passage ingénieux d'Érasme sur le proverbe *Herculei labores*, que les écrivains laborieux seront quelquefois tentés de rappeler à leurs lecteurs : «Telle

(1) *Experti invicem sumus, ego ac fortuna.* Tac. Hist., lib. II, 47.

« est cette sorte de travaux que le fruit et l'utilité
« en sont ressentis par tous, que personne n'en
« ressent le poids excepté celui qui le supporte.
« Le lecteur ne s'aperçoit point en effet, tandis
« qu'il parcourt à son aise nos ouvrages, qu'un
« seul mot nous a pris quelquefois plusieurs jours.
« Il ne comprend pas, ou il oublie bien vite les
« peines qu'a coûté cet agrément dont il jouit
« et par quelles fatigues la fatigue lui a été épar-
« gnée. »

PLAISANCE.

Plaisance (1). — Statues. — Ranuccio. — Palais public; — *della Cittadella.* — Bibliothèque.

Plaisance est grande et déserte. Depuis l'affreux pillage de cette ville par François Sforce, en 1448, elle n'a pu se relever. Alors, non-seulement les maisons furent dévastées, mais d'horribles supplices contraignirent les habitants à livrer aux soldats leurs trésors cachés; les femmes et les filles subirent les derniers outrages, et dix mille citoyens, réduits en esclavage, furent vendus à l'encan. Ce terrible vainqueur, qui fonda une splendide abbaye près de Crémone, égala, non loin des mêmes lieux, les fureurs d'Octave : combien de Mélibées, combien de Mœris obscurs furent alors privés de leur

(1) Auberges : *Saint-Marc*, *Albergo d'Italia*, *la Croix blanche.*

héritage : le soldat étranger put aussi répéter à ces infortunés, comme les vétérans de Rome :

. . . *Hæc mea sunt, veteres migrate coloni.*

La réputation littéraire paraît toutefois avoir été utile à ces deux époques, et l'auteur des *Annales de Plaisance*, Antoine de Ripalta, qui avait été réduit en captivité après avoir perdu son bien, comme Virgile, et de plus ses livres et ses manuscrits, fut mis en liberté par son maître, général des galères de Sforce.

C'est en vain qu'on chercherait à Plaisance les mets et les vins exquis dont abondaient les festins au moyen âge, ainsi que les riches, les éclatantes et même les scandaleuses parures des dames de la même époque. Mais cette ville déchue, ruinée, a vu naître, elle possède le plus spirituel, le plus élégant prosateur de l'Italie contemporaine, Pierre Giordani, et c'est là aujourd'hui sa seule illustration, sa seule joie.

Malgré la désolation dont Plaisance est encore empreinte, elle n'est pas sans quelque splendeur : les deux grandes statues équestres de front, au-devant du palais public, représentant Alexandre et son fils Ranuccio Farnèse, attestent cette prodigalité de monuments qui n'appartient qu'à l'Italie. Ces statues, que la tradition et le patriotisme mu-

nicipal des Plaisantins, qui les ont payées (1), vantent encore, ne paraissent pas d'un goût très-pur; les têtes des chevaux pourraient être plus nobles : quoiqu'ils ne galopent point, leurs queues, leurs crinières, les vêtements des cavaliers sont beaucoup trop agités par le vent. L'artiste est François Mocchi, Florentin, élève de son père Horace, et non point élève de Jean Bologne, comme l'a dit Lalande et les voyageurs qui l'ont copié, en faisant, ainsi que lui, Bolonais le grand sculpteur flamand. Telle a été longtemps l'admiration qu'excitaient les chevaux de Plaisance, fondus d'ailleurs avec habileté, que dans un ouvrage composé en 1769, par plusieurs poëtes de la ville, pour les noces du duc Ferdinand Ier avec l'archiduchesse Marie-Amélie, Élisabeth Farnèse, reine d'Espagne, paraissait au chant ve, et faisait l'éloge suivant des chevaux :

I due destrier son questi : a me gli addita
La torva idea degli avi miei sul dorso :
Ve' come impazienti alla partita
Movan del pari il piè, sdegnato il morso,
Fuoco gittan le nari, e la partita
Chioma sul collo ondeggia lor nel corso :
Bieca natura li rimira, e gode
Sull' arte sol, perchè il nitrir non ode.

Un des deux personnages, Ranuccio, a été diver-

(1) La dépense fut de 44,107 écus romains 8 paules, environ 221,000 fr.

sement jugé par l'histoire : Muratori et les écrivains qui l'ont suivi le peignent comme un prince sombre, farouche, avare, cruel, et qui serait assez peu digne du *principi optimo* de l'inscription. Il paraît, d'après l'autorité des meilleurs historiens de Plaisance (1), dont les ouvrages avaient été composés longtemps après l'extinction de la maison Farnèse, que Ranuccio fut traité trop sévèrement par l'illustre auteur; il savait la guerre, entendait le gouvernement, aimait les lettres, et fut cher aux Parmesans. Quant à la fameuse conjuration de 1611, qu'on l'accusa d'avoir imaginée, Muratori même ne l'a pas niée; elle est maintenant admise par tous les historiens de Parme, et Ranuccio pouvait bien soupçonner la fidélité de sa noblesse lorsqu'il se rappelait le sort de son bisaïeul assassiné par elle, et jeté par la fenêtre (2).

(1) Poggiali. *Mem. stor. di Piacenza*, t. X, 532; Affò, *Zecca e Mon. Parmig.* 206.

(2) Un fait remarquable est rapporté par M. A. Pezzana (*Lettera al conte Filippo Linati, circa le cose dette dal sig. Millin intorno la città di Parma*, ed. seconda, p. 10). Le duc Ferdinand, après plus d'un siècle et demi, éprouvant quelque scrupule de posséder les biens dont les familles des conspirateurs avaient été dépouillées, chargea un jurisconsulte savant, Jean-Baptiste Comaschi, que sa conscience timorée avait aussi rendu célèbre, d'examiner les pièces du procès, et ce juge posthume ne douta point de la réalité du complot. Une conviction semblable, ajoute M. Pezzana, a été partagée par tous

Le Palais public, de la fin du XIIIe siècle, est d'u[illegible]thique majestueux, pittoresque. On estime beaucoup le portique de la petite cour carrée ainsi que les ornements en *mattone* (espèce de brique), qui bordent les fenêtres, travail dont le secret paraît aujourd'hui perdu.

Le palais Farnèse, dit *della Cittadella*, inachevé, abandonné, dégradé, témoigne encore du génie de Vignole, et la partie terminée suffit à faire juger quelle eût été la magnificence de l'ensemble.

Le bibliothécaire de Plaisance était malade lorsque je me présentai pour voir la bibliothèque, et le sous-bibliothécaire n'avait point la clef. Je n'ai donc pu y pénétrer. J'ai appris seulement qu'elle comptait trente mille volumes, qu'elle possédait un palimpseste, du IXe siècle, et que l'article le plus précieux était le *Psalterium* de l'impératrice Engelberge, femme de Louis II, écrit de sa propre main l'an 847 ou 57, et qui avait été emporté à Paris.

ceux qui ont eu sous les yeux les mêmes pièces, encore déposées dans les archives d'État, et particulièrement par un magistrat distingué, M. François Melegari, président d'un des tribunaux de Parme.

Cathédrale. — Églises. — Environs. — Santa-Maria di *Campagna*. — Inscriptions lapidaires italiennes. — Route.

La cathédrale, rebâtie au commencement du XIIe siècle, est une belle et harmonieuse construction gothique, que les ornements modernes du chœur et du sanctuaire ont malheureusement altérée. Ses peintures ont de la célébrité : les Prophètes, les Sibylles de la coupole, les quatre fresques de la voûte, sont des chefs-d'œuvre du Guerchin; la Circoncision, l'Adoration des mages, Saint Joseph dormant, de Franceschini et de Quaini, Bolonais, élèves du Guerchin, sont très-beaux; les quatre figures de la Charité, de la Vérité, de la Pudeur et de l'Humilité, par le premier, quoique faites dans un âge avancé, ont de l'élégance et de la grâce. Dans le sanctuaire, le compartiment du maître-autel est un des bons ouvrages de Camille Procaccini, mais il pâlit devant les trois autres couverts des énergiques peintures de Louis Carrache. Dans le chœur, l'Assomption est encore de Procaccini; l'archivolte, peinte par Louis Carrache, est une admirable imitation des coupoles du dôme et de l'église Saint-Jean de Parme, du Corrège, et les anges, de forme colossale, en sont mieux conservés. Ses deux grands tableaux, la Translation du corps

de la Vierge, les Apôtres ouvrant son cercueil, pris par la France pour contribution de guerre en 1797, n'ont point été rendus en 1815 à la cathédrale; ils sont passés à la galerie de Parme : un habile artiste de Plaisance, le chevalier Gaspard Landi, un des meilleurs peintres contemporains de l'Italie, les a patriotiquement remplacés par deux tableaux représentant les mêmes sujets. Les diverses chapelles offrent un Saint Martin, de Louis Carrache; des fresques, du Fiamminghino, dont l'obscurité ne permet guère de découvrir les beautés; une belle Résurrection, le Saint François, du Fiamminghini; les Dix mille crucifiés, énergique et superbe tableau d'André Sirani, est peut-être d'Élisabeth, sa fille infortunée (1); le Sauveur, une petite Madone, ouvrage charmant de Tagliasacchi, peintre de la fin du XVII[e] siècle, dont la destinée ne paraît point avoir égalé le mérite.

La tour de la cathédrale conserve encore, fixée dans le mur, une de ces cages de fer dont il a été parlé (2). Les savants plaisantins ont beaucoup disserté, et ne paraissent pas s'être trop entendus au sujet de leur cage; mais elle est une preuve de plus et incontestable de la réalité de ce genre de supplice.

(1) *V.* p. 141.
(2) *V.* le volume de *Milan et ses environs*, p. 183.

Saint-François-le-Grand est d'une architecture gothique, noble et hardie. Les tableaux remarquables sont : la Multiplication des pains, de Marini, habile élève de Bernardin Campi ; une des Conceptions du Malosso, qui prouve la variété de son talent dans des compositions semblables ; un Saint François de Paule guérissant un petit enfant, d'auteur inconnu, et une belle copie du Martyre de saint Laurent, un de ces prodigieux chefs-d'œuvre de la vieillesse de Titien, enfoui à l'Escurial.

L'église Saint-Antoine, jadis cathédrale, refaite, conserve un beau débris de sa vieille architecture : le vestibule gothique du nord, appelé le Paradis. À la voûte du sanctuaire, le Père éternel au milieu des anges ; un Vieillard de l'Apocalypse tenant à la main une épée de feu, sont pleins de verve, de hardiesse et d'imagination. Le Guerchin admirait ces peintures : l'artiste, Camille Gavassetti, de Modène, mort très-jeune, s'était heureusement inspiré de Michel-Ange et de Raphaël. Le tableau du maître-autel, les autres tableaux du sanctuaire, représentant divers traits de la vie de saint Antoine de Plaisance, sont de Robert Lalonge, d'Anvers, dit aussi le Fiammingo. Dans la chapelle de la Vierge *addolorata*, la Nativité, de Jules Procaccini, est une gracieuse composition. Près de la grande porte, une ancienne peinture sur bois,

offrant la Vie et le Martyre de saint Antoine, qui semble dans la manière grecque du XIe siècle, peut être regardée comme un curieux monument de l'enfance de l'art.

Saint-Augustin, temple superbe que l'on a été par erreur jusqu'à croire de Vignole, est depuis trente ans hôpital ou magasin militaire, mais il a été réparé et entretenu par le patriotisme de quelques-uns des principaux habitants de Plaisance, fiers, avec raison, d'un tel édifice.

Le cloître de Saint-Jean-du-Canal conserve encore quelques vieux et expressifs débris de peinture, de la fin du XIIe siècle, regardés comme un monument précieux pour l'histoire de l'art. Dans l'église, un Saint Hyacinthe est du Malosso; au chœur, une petite Circoncision ovale, remarquable, de Gervasio Gatti, neveu de Sojaro. La chapelle du Rosaire est presque un autre temple : là sont deux grands tableaux estimés de deux des meilleurs peintres contemporains de l'Italie, le Rédempteur adressant aux femmes de Jérusalem le *Nolite flere super me*, par Landi, et une Présentation de Jésus-Christ au temple, par M. Camuccini, qui offre le dessin savant de cet artiste, et a contribué dans le temps à sa réputation naissante. A la chapelle Sainte-Catherine est le mausolée du comte Horace Scotti, surmonté de son buste et de petits génies, bon monument de l'Algardi, qui a

mieux réussi dans les bustes et les enfants que dans son énorme Attila de Saint-Pierre.

Saint-Sixte est une riche et élégante église, à double coupole, la plus belle de Plaisance. Les petits Enfants des fresques de la nef, d'auteurs ignorés, ont de la grâce. Dans le sanctuaire sont des monuments à l'impératrice Engelberge et à Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, mariée au duc Octave Farnèse, et mère d'Alexandre, elle-même femme héroïque. Les bustes de ces princesses, travail très-estimé, surmontent leurs monuments. Le mausolée de Marguerite n'est pas loin; il est énorme, décoré de gigantesques statues, et assez conforme au caractère historique de la princesse, dont il avait été dit qu'elle avait de la barbe comme un homme. Le grand autel, où sont renfermés les os du saint, est d'une rare magnificence. Dans le chœur, le Massacre des Innocents passe pour un des beaux ouvrages de Camille Procaccini; le Martyre de sainte Barbe est du jeune Palma. La Vierge, de Thadée Zuccari, à la chapelle de la Piété, offre une merveilleuse expression de douleur. Les peintures de la chapelle de la Vierge, d'auteurs inconnus, sont remarquables : une Vierge et l'Enfant Jésus entre ses bras, a dans les chairs une vivacité de coloris qui rappelle aux amateurs la Vénus du Titien.

A Saint-Savin, grande église, jadis gothique,

mais refaite, est une Vierge habillant l'Enfant Jésus, avec sainte Élisabeth, saint Jean et des anges : on croit ce tableau de Bertoja, élève du Parmesan, et il est digne de ce peintre gracieux. On voit à la chapelle du Saint-Sacrement trois tableaux représentant des grâces obtenues par l'intercession de la Vierge, ouvrage de Joseph, ou peut-être de Pamphile Nuvolone; ils sont à la fois pleins de douceur, de vivacité et d'harmonie. L'église inférieure, construite dans le x[e] siècle, est intéressante : parmi ses colonnes carrées, ornées d'élégants chapiteaux, il en est une d'albâtre très-belle. Sur le pavé, une mosaïque de pierres blanches et noires offre les signes du zodiaque avec des inscriptions latines et en caractères romains, mais que les archéologues et quelques mosaïstes savants attribuent aux artistes grecs venus à Venise dans le VII[e] siècle.

Je trouvai dans une église peu remarquable, Saint-Michel, un grand tableau bien peint, de la duchesse Antonia Bourbon, fille du duc Ferdinand, encore aujourd'hui religieuse à Parme, dans un couvent d'Ursulines; il représentait saint Ferdinand, son aïeul, et avait été offert par elle à l'église en 1797. La cathédrale de Plaisance possède aussi une Vierge à la colonne, autre tableau de cette auguste main. La culture des arts par une femme d'un si beau sang, au milieu des malheurs de sa

famille et de ses propres infortunes, a quelque chose de touchant; on aime cette union de la sainte, de la princesse et de l'artiste; et parmi la multitude d'impressions causées en Italie par tant de tableaux, celle-là est peut-être unique. La duchesse Bourbon de Parme, sur la proposition de la Consulta française de Rome, fut secourue par Napoléon, fait honorable pour lui et pour la Consulta.

Santa-Maria *di Campagna*, église de franciscains, près de Plaisance, a une admirable coupole peinte par Pardenone, ainsi que plusieurs autres de ses fresques, bien conservées; elles furent habilement terminées par le Sojaro, qui sut imiter si bien le style de son prédécesseur, qu'on les pourrait croire de la même main. Parmi ces nombreux chefs-d'œuvre est la fresque de Saint Augustin, où l'enfant qui soutient le livre du docteur est si gracieux; le Saint George, trouvé par Lanzi, digne de Jules Romain; l'Adoration des mages, la Naissance de Marie. La chapelle Sainte-Catherine paraît le triomphe de Pordenone, et montre son double talent de peintre à fresque et à l'huile; le Mariage de la sainte est un délicieux ouvrage que Canova, dit-on, ne pouvait se lasser de contempler quand il passait par Plaisance. Quelques autres tableaux sont dus encore à d'habiles artistes : tels sont les Vierges d'Israël allant à la rencontre de David vainqueur de Goliath, par Louis Crespi; l'Appari-

tion d'un ange, de Gavassetti; un Saint François, de Camille Procaccini; une Salutation de la Vierge, en deux parties, de Camille Boccaccino, très-estimée.

Les franciscains de Santa-Maria *di Campagna* avaient une bonne bibliothèque, récemment donnée à leur couvent par S. M. Marie-Louise; ils en faisaient fort bien les honneurs, et plusieurs y travaillaient; mais ce ne fut pas sans quelque surprise qu'à la suite de la collection des Pères et d'autres ouvrages de théologie, je remarquai l'Encyclopédie, qui me parut un singulier présent fait à des capucins.

A Pigazzano, sur un coteau peu éloigné de Plaisance, est une maison villageoise pour laquelle M. Giordani, né à Plaisance, a composé l'inscription:

Buone genti
Che abiterete questa casa
La fece per voi nel 1824
Francesco del conte Nicolao Soprani
Impiegandovi la liberalità usatagli
In testamento
Dalla contessa Alba zia paterna
Poich' e' volle con fatto durabile mostrare
Che gli agricoltori gli parvero uomini (1).

(1) « Bonnes gens qui habiterez cette maison, François, fils « du comte Nicolas Soprani, la fit bâtir pour vous en 1824, « il y consacra les bienfaits qu'il avait reçus par testament de « sa tante paternelle, la comtesse Alba, et voulut montrer par « un fait durable que les agriculteurs lui paraissaient hommes.»

J'ai suivi la route de Plaisance à Pavie, route gaie, charmante, qui rappelle les revers des deux premiers peuples guerriers de l'histoire, les Romains et les Français, défaits près de la Trebbia, par deux habiles capitaines de nations barbares et lointaines, Annibal et Suwarow (1).

(1) Un pont utile a été construit en 1821 sur la Trebbia : l'inscription du savant P. Ramiro Tonani, bénédictin de Parme, qui rappelle ces divers combats, offre une alliance de noms assez bizarre :

Trebia — Annibale Lichtensteinio —
Suwarofio et Melas victorib. — Magna —
Ex D. augustæ a. MDCCCXXI.
Utilitati populorum — Ponte imposito — Felix.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

